This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

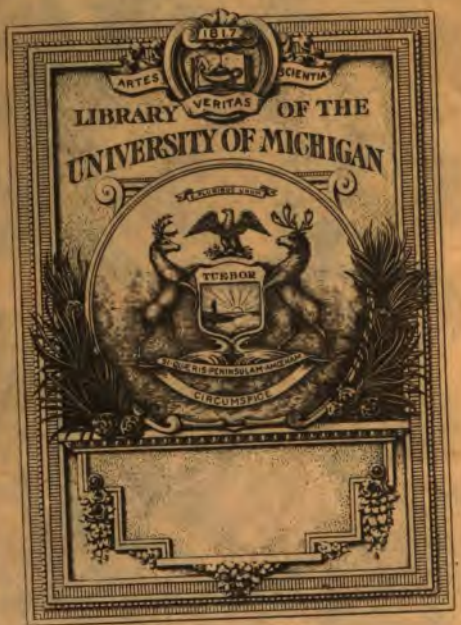
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

848.
L516

THEATRE
DE MONSIEUR
LE GRAND,
Comédien du Roy.

TOME II.

A PARIS,

Chez { La Veuve de PIERRE RIBOU, ruë des Foſſez S. Germain, vis-à-vis la Comedie Françoiſe, à l'Image ſaint Loüis.
PIERRE-JACQUES RIBOU, ruë S. Barthelemy, au coin du petit paſſage du Palais, à l'Image S. Loüis.

[M. DCC. XXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

PIECES

Contenuës en ce ſecond Volume.

L'USURIER GENTILHOMME.
L'AVEUGLE CLAIR-VOYANT.
LE ROY DE COCAGNE.
PLUTUS.
BELPHEGOR.
LE FLEUVE D'OUBLY.

Rom. lang.
Barthe
7-30-38
36738

9-21-36 MER

L'USURIER GENTILHOMME.

COMEDIE

Répresentée en 1713.

A

MADAME

LA MARQUISE DE CREQUI.

MADAME,

Lorſque l'on verra votre Nom à la tête de cette Comédie, on jugera aiſément que j'ai voulu par un contraſte faire ſortir davantage les Caracteres

que j'y joüe. En effet, MADAME, *la gloire de votre Sang, les agrémens de votre Perſonne, les charmes de votre Eſprit, & cette magnificence qui accompagne toutes vos actions, ſont comme autant de flambeaux, qui portez devant quelques-unes de nos nouvelles Dames, en éclairent le ridicule, & font voir avec plus d'éclat combien vainement on s'efforce d'imiter les manieres de la veritable Nobleſſe, lorſque l'on n'eſt ſoutenu que du mérite de la fortune.*

Mais MADAME, *cette raiſon n'étoit pas ſuffiſante pour me pardonner à moi-même ma témérité; il a fallu pour m'enhardir à vous dédier cette bagatelle, me rappeller toutes les bontez que l'illuſtre Maiſon dont vous ſortez a toûjours eu pour ma famille Boulonoiſe, & chercher ma con-*

ſiance dans les graces que Monſeigneur le Duc d'Aumont répand inceſſamment ſur moi.

Je ſçais, MADAME, que je ne puis vous nommer une perſonne qui vous ſoit plus chere ; & honoré de ſa protection, j'oſe me promettre la vôtre, & me dire avec un profond reſpect,

MADAME,

Votre trés-humble & trés-obéiſſant Serviteur,
LEGRAND.

ACTEURS.

FONTAUBIN, Gentilhomme, Pere d'Henriette.

HENRIETTE, fille de Fontaubin.

LICASTE, Amant d'Henriette.

Mr. MANANVILLE, Uſurier.

Me. MANANVILLE, ſa femme.

LE BARONDE LA GRUAUDIERE, leur fils.

COLAS, frere de Mr. Mananville.

CRISPIN, Valet de Licaſte.

LISETTE, Suivante d'Henriette.

RAGOTIN. } Domeſtiques de
LA VERDURE. } Mr. Mananville.
JASMIN. }

MUSICIENS ET DANSEURS.

La Scene eſt dans la Maiſon de Mr. Mananville à Paris.

L'USURIER GENTILHOMME.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LICASTE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

NOn, Licaſte, je ne puis plus vous parler.

LICASTE.

Charmante Henriette.

HENRIETTE.

A quoi m'expoſez-vous, aprés tout ce que je vous ai fait dire! Vous oſez paroître dans la maiſon de votre Rival le jour qu'il m'épouſe dans le tems qu'on s'apprête à ſigner le Contrat vous me perdez Licaſte.

LICASTE.

Ne craignez rien, Madame, un de ſes domeſtiques que j'ai mis dans mes interêts m'a introduit ici, & Liſette votre Femme de chambre ne vous laiſſera pas ſurprendre. Je vous dirai donc....

HENRIETTE.

Je ſçais tout ce que vous pouvez me dire, & les reproches que vous êtes en droit de me faire. Mais je me vois réduite à obéir à mon pere.

LICASTE.

Mais trahir mon amour pour épouſer le Baron de la Gruaudiere, le fils de Monſieur Manan-ville, le plus inhumain Agioteur de tout Paris.

HENRIETTE

Quand vous me repeterez cela cent fois, je vous dirai toûjours la même choſe; je vois mon pere ruiné par le jeu, & par les mauvaiſes affaires qu'il a faites depuis un tems avec les Uſuriers; il ne peut dégager ſes Terres & ſoutenir ſa Nobleſſe que par ce mariage; vous n'avez point de bien; vous n'en attendez que du gain d'un Procez, qui, depuis deux ans ſe doit juger tous les jours, & qui, ſelon les apparences n'eſt pas prés de finir.

LICASTE.

Il eſt vrai que juſqu'ici mon bien n'a pas été fort conſiderable, mais enfin mon oncle eſt à bout, il ne peut plus long-tems retenir les deux cens mille francs dont la chicane l'a fait joüir juſqu'à préſent;

c'eſt aujourd'hui que l'affaire ſe juge en dernier reſſort, & de moment en moment j'en attends des nouvelles.

HENRIETTE.

Ces nouvelles arriveront trop tard. En attendant que Madame Mananville ſoit viſible, mon Pere eſt allé chez le Notaire, il ſera de retour dans un moment.

LICASTE.

Que je ſuis malheureux ! Faut-il que malgré mon bon droit, la lenteur de la Juſtice me ſoit auſſi préjudiciable que me le ſeroit la perte de mon Procès !

HENRIETTE.

Vous vous étiez chargé d'écrire à mon frere le Capitaine, votre meilleur ami, de hâter ſon retour pour s'oppoſer à ce mariage.

LICASTE.

Je l'ai fait, il arrive aujourd'hui ou demain au plus tard ; ſa réponſe m'en aſſûre.

HENRIETTE.

Il faut que Monſieur Mananville en ait eu avis, & qu'il craigne cette arrivée, car il preſſe furieuſement les choſes ; hier on me fit voir ſon Fils pour la premiere fois, aujourd'hui je viens rendre ma premiere viſite à Madame Mananville, & l'on prétend dans le moment même ſigner le Contrat.

LICASTE.

Au nom de notre amour, belle Henriette, je

LICASTE.

Laiſſe-là le merite du Fils, parle-nous de la fortune du Pere.

CRISPIN.

De retour à Paris, aprés avoir ſervi pluſieurs Uſuriers, il a travaillé pour ſon compte, & ayant gagné plus de deux cent mille écus en trois ans à l'agiot, il a acheté depuis peu des Terres, & a érigé de ſon chef celle de la Grüaudiere en Baronnie dont ſon fils Claude porte le nom.

HENRIETTE.

Si l'on peut prouver cela à mon Pere je doute que malgre le mauvais état de ſes affaires, il veüille paſſer outre.

CRISPIN.

Oh parbleu, j'ai pris mes meſures pour lui faire voir les choſes au doigt & à l'œil. A Charonne, j'ai heureuſement trouvé un certain payſan, propre frere de notre Uſurier, à qui depuis trois ans, il n'avoit point donné de ſes nouvelles. Aprés avoir bû maintes chopines avec lui; je l'ai averti qu'on marioit ſon neveu, & qu'il feroit plaiſir à ſa famille de venir à la nôce.

LICASTE.

Fort bien.

CRISPIN.

C'eſt un original qui ne contribuëra pas peu à faire ouvrir les yeux à Monſieur Fontaubin.

HENRIETTE.

Sans doute, mon Pere pourroit faire des réflexions là-dessus.

CRISPIN.

Il en fera, & sur-tout quand il verra & entendra Madame Mananville. Quelques efforts qu'elle fasse pour contrefaire la femme de qualité ; sa fortune a été trop prompte, pour qu'elle ait eu le tems de se defaire de ses manieres & de son langage.

LICASTE

Je le crois.

CRISPIN.

Outre plus. Le Maître à chanter qui s'est chargé du divertissement qui doit servir de prélude à la signature du Contrat, est des amis de Lisette & des miens ; c'est un homme aussi dépourvû de bon sens que rempli de Musique.

LICASTE.

Je sçais tout cela, & tu m'as dit même qu'il t'avoit prié de chercher quelque Poëte pour lui faire des paroles.

CRISPIN.

Je les ai faites moi-même.

LICASTE.

Quels contes !

CRISPIN.

Non, Monsieur, c'est la verité, je les ai composées, & Lisette les a corrigées.

LICASTE.

Cela ſera pitoyable.

CRISPIN.

Qu'importe ; elles auront tantôt leur effet. Mais voici Liſette.

SCENE III.

LICASTE, HENRIETTE, LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

MAdame Mananville, & le Baron de la Grüaudiere ſon fils ſont viſibles, & viennent de ce côté ; ſongez à vous.

HENRIETTE.

Sortez Licaſte.

CRISPIN.

Non, Madame je ſçais dans cette Maiſon où le cacher, en attendant des nouvelles de notre Procès.

LICASTE.

Mais, Madame, que je ſçaches au moins vos ſentimens avant de me ſéparer de vous, & ſi...

HENRIETTE

Je ferai mon poſſible pour gagner du tems. Mais ſi ceux que vous attendez tardent trop...

CRISPIN.

Le Payſan frere Monſieur de Mananville marche ſur mes pas, & pour votre frere le Capitaine, s'il ne vient pas aſſez-tôt, je le ferai bien arriver moi, ſans adieu, Liſette.

LISETTE.

Ah! Monſieur Criſpin, je ſuis votre ſervante.

SCENE IV.

HENRIETTE, LISETTE.

HENRIETTE

JE ne ſçais où j'en ſuis, & quelque réſolution que j'euſſe priſe d'obéïr à mon pere, la ſeule vûë de Licaſte....

LISETTE.

Paix, voici Madame Mananville & votre futur.

SCENE V.

Mad. MANANVILLE, LE BARON DE LA GRUAUDIERE, HENRIETTE, LISETTE.

Me. MANANVILLE.

LAquais, holà laquais, mes gens, où eſt donc toute cette Canaille?

HENRIETTE.

Comme c'eſt mon pere qui m'a conduite ici, Madame, je m'attendois qu'il me préſenteroit à vous, & je ne ſçais pas bien quel compliment vous faire dans cette premiere entrevûë.

Me. MANANVILLE.

Ah, Madame, c'eſt à moi à commencer, & je vous dirai, Madame, que je ſerons tretous ravis de vous avoir dans notre alliance.

HENRIETTE *bas à Liſette.*

Liſette.

Me. MANANVILLE.

Vous avez du mérite par-deſſus les yeux, Madame, & il ſeroit à ſouhaitter pour nous que le nôtre égalit le vôtre, pour être au niveau les uns des autres.

LE BARON

LE BARON.

Pour moi, Madame, je ne vous dis rien aujourd'hui, car je vous vis hier; & je n'ai pas assez de mémoire pour apprendre tous les jours un nouveau compliment, à moins que vous ne vouliez que je recommence.

HENRIETTE.

Monsieur, il n'est pas nécessaire.

LISETTE.

Allez, allez, Monsieur le Baron, sans que vous parliez on devine à votre phisionomie ce que vous êtes capable de dire.

Me. MANANVILLE.

Monsieur le Baron mon fils se souvient de mes instructions; je lui répete tous les jours qu'il vaut mieux se taire que de mal parler.

LE BARON.

Oh, si je ne dis mot je n'en pense pas moins.

Me. MANANVILLE.

Quoiqu'il n'y ait qu'un mois qu'il hante le beau monde, on le trouve déja fort dégourdi.

LISETTE.

Tout à fait.

Me. MANANVILLE.

Et en vous épousant, j'espérons que vous le mettrez à sa perfection.

LISETTE.

Oui; Madame le mettra à la mode.

HENRIETTE.

Monsieur est tout parfait, & il sort d'une bonne école.

Me. MANANVILLE.

Ah, Madame, cela vous plaît à dire. Il est vrai que moi & Monsieur Mananville mon mari, je sommes la politesse même; croiriez-vous que je n'avons point eu de peine du tout à nous accoutumer à être de qualité?

LISETTE.

Monsieur le Baron me paroit disposé à s'accoutumer à tout.

Me. MANANVILLE.

Ce ne sera pas notre faute, s'il ne parvient pas; on lui a donné depuis un mois qu'il est sorti de sixième, de toutes sortes d'acabis de Maîtres; d'Armes, de Musique, de Danse, d'Ecriture, de Cheval, d'Ostographe & d'Arismetique, & pour des Livres je lui en avons achété de toutes les couleurs.

LE BARON.

Oh, mes Livres sont très-beau; car ils sont tous neufs

LISETTE.

Gardez-vous bien de les lire, de crainte de les gâter.

HENRIETTE.

Ah, Lisette, je ne croyois pas qu'il fût si sot.

LISETTE.

Ce n'est pas le mariage qui doit le faire cesser de l'être.

SCENE VI.

Madame MANANVILLE LE BARON, HENRIETTE, LISETTE, RAGOTIN.

RAGOTIN.

MAdame, voilà un Païſan de Charonne, qui dit qu'il eſt le frere de Monſieur.

Me. MANANVILLE.

Ah, tout eſt perdu ! le petit ſot. Je vous demande pardon, Madame. ſi je vous quittons un moment pour aller parler à un de nos Farmiers.

HENRIETTE.

C'eſt moi, Madame, qui vais vous laiſſer. *à Liſette.* Courons au-devant de mon Pere, & tâchons de le prévenir ſur tout ceci.

LISETTE *faiſant la révérence à Madame Mananville, & la contrefaiſant.*

Madame, j'allons nous en aller. Mais j'aurons l'honneur de revenir tout à cette heure.

SCENE VII.

Mad. MANANVILLE, LE BARON.

Me. MANANVILLE.

QUel contretems ! je suis dans une colere. . . . Seroit-ce en effet. . . .

LE BARON.

Oüi, c'est lui. C'est mon Oncle Colas.

SCENE VIII.

Madame MANANVILLE, LE BARON, COLAS, RAGOTIN.

COLAS.

BOnjour, Catau, bonjour Claude, bonjour. . . Tatigué que vous vela braves tretous depuis trois ans que que je ne vous ai vûs.

Me. MANANVILLE.

Que voulez-vous, bon-homme; retirez-vous laquais.

RAGOTIN.

Ah, Madame, laiſſez-moi là pour voir ſa mentes-rios; il nous a dit là-bas qu'il étoit votre beau-frere.

Me. MANANVILLE.

Retirez-vous, vous dis-je, petit inſolent.

RAGOTIN *à part.*

Ah, je vois bien que cela eſt, puiſque l'on me chaſſe.

SCENE IX.

Madame MANANVILLE, LE BARON, COLAS.

COLAS.

HE bian, morgué, me vela. Regardez-moi bian, c'eſt moi-même; j'ai appris que vous mariez mon neveu Claude, & je ſuis venu pour être de la noce; c'eſt bien le moins, piſque c'eſt moi qui l'ai élevé preſqu'auſſi grand qu'il eſt, & qui ſans reproche l'y ai baillé ſi peu d'eſprit que j'avois.

Me. MANANVILLE.

Que venez-vous nous conter ici mon ami, je ne vous connoiſſons pas.

COLAS.

Quoi? Catau ne reconnoit pas ſon biau-frere!

Me. MANANVILLE.

Fi donc !

LE BARON.

Tenez, je ne vous reconnois pas non plus, mon oncle Colas.

COLAS.

Morgué, je ne sis pourtant pas si changé que vous; oh bian, bian, tout coup vaille, je veux être de la fête.

Me. MANANVILLE.

Un payſan être d'une noce de qualité, quelle hardieſſe!

LE BARON.

Oüi, cela eſt impertinent, mon oncle Colas.

COLAS.

Jarnigué, vous êtes des ingrats; n'an dit bian vrai, qu'il vaudroit mieux qu'une Cité périt, qu'un gueux s'enrichit. J'entens, je croi, la voix de mon frere; il ne va pas mal vous laver la tête à tous deux, quand il ſçaura comme vous m'avez reçû.

SCENE X.

Monsieur MANANVILLE,
Madame MANANVILLE,
LE BARON, COLAS,
RAGOTIN.

RAGOTIN.

MAis Monsieur.....

Mr. MANANVILLE.

Mais Monsieur le petit marousle, apprenez que je ne me mêle plus d'affaires, depuis que je suis de qualité..

RAGOTIN.

Il y a encore cette pauvre Veuve qui vous rapporte l'argent que vous avez prêté sur ses Billets.

Mr. MANANVILLE.

Oh! qu'on lui dise qu'elle a trop tardé, que j'ai employé ces billets-là, & peut-être à ma perte.

RAGOTIN.

Elle a dit au Portier qu'il y en avoit pour six fois autant d'argent que vous lui en aviez donné.

Mr. MANANVILLE.

Tant pis pour elle. Mais je trouve mon Portier

bien impertinent d'entendre ainſi les raiſons de tout le monde. Oh ! je vois bien qu'il faut que je prenne un Suiſſe.

COLAS.

Hé morgué prend moi, je t'en ſarvirai.

Mr. MANANVILLE.

Ah, voici bien autre choſe. Que demande-tu ici, mon ami ?

COLAS.

Morgué tout le monde m'ap pelle ici mon ami ; ces gens de qualité ſont bien remplis d'amitié.

Mr. MANANVILLE.

Parle donc, hé faquin ? que cherches-tu dans ce logis ?

COLAS.

Pargué je viens danſer à la nôce de mon neveu Claude.

Mr. MANANVILLE.

Comment inſolent ! ſi j'appelle mes gens.

Me. MANANVILLE.

Il faut les appeller, Monſieur. Hola, queuqu'un ; hola, queuqu'un.

Mr. MANANVILLE.

Non, Madame, évitons l'éclat. Croi-moi, va t'en yvrogne que tu és.

COLAS *à part.*

Eſt-ce que je me trompe ? & prendrois-je un autre

autre pour mon Frere ? Non, morgué c'eſt lui-même qui ne ſe reconnoit pas.

Mr. MANANVILLE.

Maraut, ſi tu ne ſors d'ici.

COLAS.

Non morgué, je n'en ſortirai pas. Vela ma belle-ſœur Catau, vela mon neveu Claude, & tu es mon frere Jacob.

Mr. MANANVILLE.

Quoi ! tu oſes ? ...

COLAS.

Oüi morgué j'oſe ; oh acoute donc Jacob, ne fais pas tant le fameux, car je pourrions bien nous gourmer, comme je faiſions du tems que j'étois ton frere aîné.

Mr. MANANVILLE.

Il n'en démordra point, & je vois bien qu'il faut parler d'autre ſorte. Mon Frere, je veux bien vous reconnoître, mais vous allez me perdre. Dans le tems que je m'alie à des perſonnes de la premiere qualité, voulez-vous que l'on vous voye ici en habit de payſan ?

COLAS.

Hé morgué, baille m'en un autre. On dit que tu en as tant qui te ſont reſtez pour les interêts, du tems que tu prêtois ſur gage. Je porterai bien mon bois, ne te boute pas en peine.

SCENE XI.

Monsieur MANANVILLE,
Madame MANANVILLE,
LE BARON, COLAS,
RAGOTIN.

RAGOTIN.

MOnsieur, voilà Monsieur Fontaubin, Madame sa fille étoit allée au devant de lui. Leur carosse entre dans la cour.

Mr. MANANVILLE.

Ah, mon Frere, sortez, je vous en conjure.

COLAS.

Non palsangué, je n'en ferai rian.

Mr. MANANVILLE.

Allez donc, Monsieur le Baron, allez chercher dans ma garde-robe un habit pour votre Oncle.

COLAS.

Ah, vela qui me plait cela; reconnoître son frere! Tarigué que c'est un grand effort pour un homme de son métier.

Mr. MANANVILLE

Parlez le moins que vous pourrez devant la com-

pagnie qui va venir, & sur tout ne lâchez point de morgué.

COLAS.

Oh morgué non.

Me. MANANVILLE.

Faites comme nous, j'épluchons toutes nos paroles les unes aprés les autres.

Mr. MANANVILLE.

Hé, Madame, vous me faites trembler autant que lui.

SCENE XII.

Monsieur MANANVILLE, Madame MANANVILLE, LE BARON, COLAS.

LE BARON.

TEnez, mon oncle Colas, vela le harnois de mon pere.

COLAS.

Vela bian des affutiaux; ça boutons d'abord la parruque.

Mr. MANANVILLE.

Cela ne se met qu'après.

COLAS.

Bon, bon, devant ou après, qu'importe ?

Mr. MANANVILLE

Dépêchez-vous, car j'entens monter quelqu'un.

COLAS, *après avoir mis l'habit qu'on lui a apporté par dessus son habit de paysan.*

Voilà qui est fait. Hé bian morgué, n'ai-je pas bon air ? Ah pour moi j'ai cela de bon, un rien m'embellit.

Mr. MANANVILLE.

Voici tout notre monde, songez à ce que je vous ai dit.

COLAS.

Je m'en vas d'abord baiser la mariée ; c'est la coutume à Charonne.

Mr. MANANVILLE.

Hé fi, mon Frere, cela ne se fait point ici. Hola laquais, qu'on se mette tous en haye dans mon anti-chambre ; où sont-ils donc ces coquins ? hola, hé.

JASMIN, *& les autres laquais.*

Nous voilà, Monsieur.

Mr. MANANVILLE.

Vous-vous faites bien attendre, marauts que vous êtes ?

COLAS *à part.*

Morgué, il traite ses domestiques comme des valets.

Mr. MANANVILLE.

Je ne prétens pas me donner la peine d'appeller deux fois, & je veux que l'on m'entende au moindre signe, entendez-vous?

JASMIN.

Oüi, Monsieur.

COLAS *à part.*

Morgué, il n'eſt rien tel pour ſçavoir ſe faire obéïr, que d'avoir ſervi les autres.

SCENE XIII.

FONTAUBIN, HENRIETTE, Monsieur MANANVILLE, Mr. MANANVILLE, COLAS, LE BARON, LISETTE.

FONTAUBIN *à Henriette.*

MA Fille, je ne crois point tout ce que vous me dites. *A Mr. Mananville.* Enfin nous voici tous raſſemblez.

Mr. MANANVILLE.

C'eſt une joye pour moi, que je ne puis aſſez vous exprimer.

COLAS *à Fontaubin.*

Monsieur, excusez-, si j'avons. . . .

Mr. MANANVILLE *bas.*

Taisez-vous mon Frere. *haut.* Monsieur, voilà un Gentilhomme que je vous presente ; c'est mon Frere ; vous lui trouverez l'air un peu rude, c'est la mer qui fait cela. Mais un Capitaine de Vaisseau aussi déterminé qu'il est, ne se pique pas beaucoup de politesse.

FONTAUBIN.

Il suffit que Monsieur se pique de bravoure ; j'ai toujours estimé Messieurs les Marins, & Monsieur a de l'air. . . .

LISETTE.

D'un Marinier qui va tirer l'oye.

FONTAUBIN.

Taisez-vous, insolente. Monsieur, je suis ravi. . . .

COLAS.

Ah, Monsieur, boutez dessus ; si j'avons pris la libarté d'avoir l'honneur de venir honorer la nôce de notre neveu Claude, c'est que comme dit l'autre, plus on est de fous, plus on rit ; & si notre ménagere Jeanne avoit pû itou. . . .

Mr. MANANVILLE *bas à Colas.*

Ne voulez-vous pas finir ?

LISETTE *à Fontaubin.*

Hé bien, Monsieur ! votre Fille a-t-elle sort ?

FONTAUBIN *bas à Liſette.*

Non vrayment, voyons juſqu'où cela ira. *Haut.* Il faut que j'embraſſe mon gendre. Monſieur, je mets entre vos mains une Fille qui m'a toujours été chere.

LA BARON *riant niaiſement.*

Hé, hé.

FONTAUBIN.

Je me flatte que vos bons traitemens lui feront retrouver en vous un ſecond pere.

LE BARON.

Hé, hé.

FONTAUBIN.

Les emplois que mon credit va vous procurer, ne demandent pas moins qu'un homme de votre merite pour les exercer.

LE BARON.

Hé, hé.

FONTAUBIN.

Et j'eſpere que vous ſoutiendrez la gloire des nobles ayeux, dont vous & moi tenons naiſſance.

LE BARON.

Hé oüi, je....

LISETTE.

Oüi, oüi, Monſieur ſoutiendra tout cela, laiſſez-le faire.

Me. MANANVILLE.

Hé là, répondez donc, Monſieur le Baron.

LE BARON.

Hé mais.... Répondez-vous-même.

Me. MANANVILLE.

Peut-on rester court comme cela ? Monsieur, vous jettez des pierres dans notre jardin, qui....

Mr. MANANVILLE *bas.*

Morbleu, Madame, qu'allez-vous faire ?

COLAS.

Qui rejailliront dans le vôtre. Achevez donc, notre sœur Catau.

Mr. MANANVILLE *à Colas.*

Autre bêtise ! taisez-vous aussi.

COLAS.

Hé mais morgué ...

Me. MANANVILLE.

Encore morgué, aprés ce que je vous avons dit.

Mr. MANANVILLE *à part.*

Ah ! je suis perdu si cela dure ; il faut absolument rompre cette conversation....

On entend les Violons.

J'entens les Violons qui préludent : voilà un prétexte.

FONTAUBIN.

Qu'est ceci ?

Mr. MANANVILLE.

C'est un petit divertissement qu'on vous a préparé. Excusez, si je vous quitte un moment, pour aller donner ordre à tout. Madame, Monsieur le Baron, vous sçavez que vous êtes nécessaires là-dedans ; avec la permission de la compagnie, suivez-moi.

COLAS.

C'eſt bian dit. Moi je reſte pour faire les honneurs.

Mr. MANANVILLE.

Hé non pas, mon Frere, entrez auſſi ; vous m'êtes plus néceſſaire que les autres.

SCENE XIV.

FONTAUBIN, HENRIETTE, LISETTE.

LISETTE.

Morgué, fatigué, j'avions, j'aurions, j'étions. Hé bien, Monſieur, qu'en dites-vous ?

FONTAUBIN.

Quelle diable de nobleſſe eſt-ce cela ?

LISETTE.

Elle eſt un peu ſauvage,

FONTAUBIN.

Je reconnois que je me ſuis trop preſſé, n'ayant eu affaire juſqu'à preſent qu'à Monſieur de Mananville qui eſt un homme aſſez poli, j'ai crû que toute ſa famille étoit de même ; la magnificence qu'il avoit étalée à mes yeux me faiſoit croire...

LISETTE.

Enfin, Monsieur, qu'allez-vous faire maintenant ?

FONTAUBIN.

Je ne sçais. Tous mes amis se vont mocquer de moi si j'achevois mariage ; mais d'ailleurs nous avons un dédit de vingt mille écus.

LISETTE.

Il faut le rompre, Monsieur.

FONTAUBIN.

Et comment s'y prendre, les choses sont si avancées ?

LISETTE.

Monsieur, j'apperçois un fourbe de profession qui nous écoute, qui a rompu plus de dédits en sa vie, qu'il n'a fait faire de mariages légitimes. Je le connois ; s'il vouloit nous rendre ses services !

SCENE XV.

FONTAUBIN, HENRIETTE, LISETTE, CRISPIN,

CRISPIN.

Très-volontiers, & personne n'est plus au fait que moi. J'ai toujours eu tant d'estime & de vénération pour Monsieur Fontaubin, sans avoir l'honneur d'être connu de lui.... & sans beaucoup même le connoître ; qu'ayant appris dans le monde qu'il alloit faire une sottise, & déshonorer sa maison par une indigne alliance, je me suis transporté sur les lieux ; & me voilà prêt non seulement à rompre ce dédit, mais encore à le faire payer à Monsieur Mananville.

FONTAUBIN.

Oh non, je n'exige point cela. Il suffit que...

CRISPIN.

Ne vous mettez pas en peine, & laissez-moi faire. J'ai dans cette maison un homme tout à moi, qui viendra vous avertir lorsque... J'entens Monsieur Mananville, je me retire.

FONTAUBIN.

Qu'eſt-ce que ce divertiſſement?

Mr. MANANVILLE.

Je ne ſçais ; je n'en ai point voulu entendre les répétitions, pour avoir le plaiſir de la ſurpriſe.

ENTRE'E DE PAYSANS & de Payſannes.

Colas ſe veut mêler avec eux, ce que M. Mananville empêche en le repouſſant rudement.

On chante.

I. MUSICIEN *vêtu en Payſan.*

Honneur, honneur, cent fois honneur
Au Baron de la Grüaudiere.
Des champs qu'a labouré ſon Pere
Il eſt aujourd'hui le Seigneur.
Honneur, honneur, cent fois honneur
Au Baron de la Grüaudiere.

ENTRE'E.

II. MUSICIEN.

C'eſt peu d'avoir l'eſprit & les appas

De Madame Catau ſa Mere ;
Il a la mine fiere,
La vertu guerriere
De Monſieur ſon Oncle Colas.

M. MANANVILLE.

On ſe mocque ici de nous.

COLAS.

Non, non.

III. MUSICIEN.

Un, & deux ſont trois, & trois ſont ſix,
Et quatre ſont dix.
Qu'on eſt habille
Quand on attrape mille.
Qui de mille paye rien,
Reſte mille, mille, mille, & mille,
Ah ! que de bien !

Que de fracas ! quelle opulence !
Que de magnificence
Que d'appui !
Voilà la grande ſcience
Et le mérite d'aujourd'hui.

Mr. MANANVILLE.

Qui eſt l'inſolent qui a compoſé ces mauvaiſe paroles-là ?

LISETTE.

Il n'eſt guére Poëte comme vous voyez, car il dit la vérité.

Mr. MANANVILLE.

Et vous qui oſez. . . .

SCENE XVIII.

FONTAUBIN, HENRIETTE, Mr. MANANVILLE, COLAS, Madame MANANVILLE, LE BARON, LISETTE, RAGOTIN.

RAGOTIN *à Fontaubin.*

MOnſieur, voilà votre fils le Capitaine qui vient d'arriver.

Mr. MANANVILLE.

Il ne me falloit plus que cela.

FONTAUBIN.

Il vient à propos, pour être de la nôce.

RAGOTIN.

Vrayment oüi, pour être de la nôce! il vient bien plûtôt pour la troubler: il veut là bas tout renverſer

verſer, tout briſer, tout aſſommer.

Mr. MANANVILLE.

Eſt-ce que Monſieur votre fils ſeroit ſi déraiſonnable que de vouloir....

LISETTE *bas à Mananville.*

C'eſt un Diable, je le connois; & vous en ſerez quitte à bon marché, s'il ſe contente de mettre le feu à votre maiſon.

Mr. MANANVILLE.

Que veut dire ceci?

FONTAUBIN.

Voyons, voyons, il ne ſera peut-être pas ſi méchant.

RAGOTIN.

Monſieur, il dit qu'il n'a que faire à vous, & qu'il n'en veut qu'à Monſieur Mananville.

FONTAUBIN.

Deſcendons toûjours.

M. MANANVILLE.

Tout ceci prend un mauvais train. Peſte ſoit du Divertiſſement, ſans cela le Contrat ſeroit ſigné. Que je ſuis malheureux! il y a un mois que je ménage cette alliance, qui m'auroit donné tout l'appui poſſible contre les recherches qu'on auroit pû faire de l'acquiſition de mes biens, il faut que tout contribuë à rompre mes projets, & que ce maudit Capitaine vienne encore. Mais apparemment le voici.

SCENE XIX.

Monsieur MANANVILLE,
Madame MANANVILLE,
LE BARON, LISETTE
CRISPIN.

LISETTE.

COurage, Crispin, cela va à merveille, & Monsieur de Fontaubin s'avouë de tout.

CRISPIN *en Capitaine.*

Toi, Lisette, seconde-moi bien. Ah, ventre! ah, tête! ah, mort!

LISETTE.

Mais Monsieur, Monsieur votre Pere vous cherche, & veut vous parler.

CRISPIN *en Capitaine.*

Je n'ai que faire à lui, il est bien hardi de vouloir se montrer devant moi, ayant eu dessein de marier ma Sœur sans mon consentement.

LISETTE.

Mais, Monsieur.

CRISPIN *en Capitaine.*

Donner la Sœur d'un Capitaine de Dragons à un pied plat.

LE BARON.

C'eſt de moi qu'il parle.

CRISPIN *en Capitaine.*

A un Claude ! où eſt-il le téméraire qui oſe épouſer ma Sœur?

LE BARON.

Ce n'eſt pas moi, Monſieur.

CRISPIN *à Colas.*

Eſt-ce toi?

COLAS.

Non pargué, j'ai déja trop d'une femme.

Mr. MANANVILLE.

Monſieur, il ne faut pas tant faire de bruit. C'eſt mon fils le Baron qui l'épouſe, & Monſieur votre Pere prétend...

CRISPIN *en Capitaine.*

Ah, ah, il prétend... je lui montrerai bien le reſpect qu'il me doit.

Mr. MANANVILLE.

Voilà un fils bien inſolent.

CRISPIN *en Capitaine.*

Il n'a pas aſſez de bien pour que je ſouhaite ſa mort; mais ventrebleu, je lui apprendrai à vivre à ce pere-là.

Mr. MANANVILLE.

Quel diable d'homme eſt-ce ceci ?

LISETTE *à M. Mananville.*

Vous le voyez à preſent dans ſa belle humeur ; quand il eſt en colere, c'eſt bien autre choſe.

Mr. MANANVILLE.

Il faut voir s'il entendra raiſon. Monſieur pointant d'emportement ; Monſieur, c'eſt parce que Monſieur votre Pere n'a pas tout le bien qu'on pourroit s'imaginer, que ce mariage lui convient, & quand vous ſçaurez les avantages qu'il y trouve.

CRISPIN *en Capitaine.*

Oüi, mon Pere y trouve ſes avantages, j'en ſuis ravi. Et les miens ? Tête bleu ! ce que je vois, on ne ſonge guére aux abſens ici. Mais j'arrive encore à tems, pour faire mon marché. *Primò* ; je vous déclare que je veux cent mille francs de pot-de-vin.

Mr. MANANVILLE.

Cent mille francs ? cet homme là a le diable au corps.

LISETTE.

Je le trouve aujourd'hui plus moderé qu'à ſon ordinaire.

Mr. MANANVILLE.

Quelle chienne de moderation, avec ſes cent mille francs !

LISETTE.

C'eſt une bagatelle pour vous, aprés tout ; & cela vous eſt auſſi aiſé à gagner, qu'à lui de le dépenſer.

CRISPIN.

Item. Tous les Officiers de mon Régiment & moi, ſerons logez & nourris chez vous à diſcrétion tous les hyvers, pour nous dédommager des pertes que nous avons faites avec vos confreres les Uſuriers, depuis trois ans.

Mr. MANANVILLE.

Et qu'ai-je affaire, moi....

CRISPIN.

Comment morbleu, j'aurai une jolie Sœur, & cela ne produira rien, quand j'en vois tous les jours qui doivent leur fortune à la beauté de leurs arrieres couſines ?

Me. MANANVILLE

Ah, c'en eſt trop; & duſſiez-vous vous fâcher, Monſieur mon mari, il ne ſera pas dit qu'une femme, parce qu'elle eſt de qualité, ſera ſi long-tems ſans parler, & qu'elle endurera tant de ſotiſes. Allez, Monſieur, je n'avons que faire de votre Sœur, & je nous paſſerons bien de tant d'honneur, notre fils n'en n'eſt pas encore tant aſſoté.

LE BARON.

Ma foi, Monſieur, puiſque cela eſt comme cela,

vous n'avez qu'a épouſer votre Sœur vous-même ; je ne m'en ſoucie plus.

CRISPIN *en Capitaine.*

Comment tête-bleu ! on mépriſe ici ma Sœur ! ah, ventre ? il faut que j'aſſomme toute la famille.

LISETTE.

Hé, Monſieur, qu'allez-vous faire ?

LE BARON.

Au ſecours. . . .

Me. MANANVILLE.

Holà, laquais, cocher, mes gens.

CRISPIN *en Capitaine.*

Bon, bon, qu'ils viennent.

COLAS.

Oh morgué, Monſieur, doucement.

CRISPIN *en Capitaine lui donnant un ſoufflet.*

Retire toi, maraut.

Me. MANANVILLE.

Maraut . . . un ſouflet . . . Soutenez votre Nobleſſe, mon Frere.

COLAS.

Oh pargué, ſoutenez-là vous même.

Me. MANANVILLE.

Un ſouflet à mon frere !

COLAS.

C'a n'eſt rian, ça ſe ſechera.

Mr. MANANVILLE.

Un Capitaine de Vaiſſeau, ſouffrir un tel outrage! que va-t-on dire de vous?

COLAS.

On dira que je ne ſuis accoutumé qu'à me battre ſur l'iau.

Me. MANANVILLE.

Cela n'eſt pas permis, & j'allons.... & je varrons....

CRISPIN *en Capitaine.*

Ah, ha, je varrons, j'allons; allez, allez, ma mie.

Me. MANANVILLE.

Ma mie! Une Dame comme moi s'entendre appeller ma mie! Un fauteüil que je m'évanoüiſſe, un fauteüil donc & tôt.

LISETTE.

La peur a fait fuïr tous vos gens, Madame, & il n'y a perſonne ici pour vous en donner, vous vous évanoüirez une autre fois.

CRISPIN *en Capitaine.*

Ah parbleu, canailles, je vous apprendrai.... J'entens mon Pere, je me retire, car dans la fureur où je ſuis... Juſqu'au revoir; je vous rendrai comme cela viſite de tems en tems. Mais ſur tout que les cens mille francs ſoient prêts dans une heure.

Mr. MANANVILLE.

Ah ! je n'en puis plus. Vous voudriez, Monsieur mon mari, être allié à un garniment comme ſtilà ?

Mr. MANANVILLE.

Non parbleu ; & ſi Monſieur Fontaubin ne me fait juſtice...

SCENE XX.

FONTAUBIN, Mr. MANANVILLE, Madame MANANVILLE, LE BARON, LISETTE, COLAS.

FONTAUBIN.

OU eſt donc mon Fils ? Je crois que je le chercherai tout aujourd'hui.

LISETTE.

Le voilà qui ſort, Monſieur, il eſt venu ici rendre ſes reſpects à Monſieur & à ſa famille.

Mr. MANANVILLE.

Vous êtes une inſolente, ma mie.

FONTAUBIN

FONTAUBIN.

Comment donc ?

COLAS.

Oüi, parmi tous les reſpects dont elle vous parle, il m'a baillé un ſouflet.

FONTAUBIN.

Un ſouflet ! je ne crois pas cela, c'eſt le plus ſage de mes enfans.

Mr. MANANVILLE.

Jugez du reſte, Hé bien, Monſieur, ſi c'eſt là le plus ſage de vos enfans, je renonce à votre alliance ; & quand je devrois payer le dédit, ce qu'il faudra voir pourtant, je donnerois plûtôt mon *Fils* à la derniere...

FONTAUBIN.

Sans emportement, Monſieur, vous me mettez le marché à la main ; j'en ſuis parbleu ravi, & j'allois faire une ſotiſe. Rendons-nous réciproquement nos dédits ; ce mariage, croyez-moi, ne convenoit ni à l'un ni à l'autre ; tenez voilà votre écrit.

Mr. MANANVILLE.

Et voici le vôtre.

COLAS.

Et moi, Morgué, à qui rendrai-je mon ſouflet ?

LISETTE.

Il vous reſtera, Monſieur le Capitaine de Vaiſſeau, il eſt de bonne priſe.

Mr. MANANVILLE.

Comment, j'entens encore ces maudits violons !

LISETTE.

C'eſt Monſieur le Capitaine qui les ramene.

Mr. MANANVILLE.

Que le Diable l'emporte, il vient encore nous faire de nouvelles inſultes.

COLAS.

Oh morguenne....

Me. MANANVILLE.

Rentrons dans mon appartement, Monſieur, juſqu'à ce que je ſoyons débaraſſé de toute cette cohuë ; en reſtant j'expoſerions notre qualité à de nouviaux affronts.

Mr. MANANVILLE.

Je ſçaurai me vanger tôt ou tard.

COLAS.

Oh morgué moi, je m'en retourne à Charonne.

SCENE XXI.

FONTAUBIN, HENRIETTE, LISETTE.

FONTAUBIN.

IL rentre fâché ; mais je le ſuis bien plus d'avoir manqué de parole à Licaſte ; c'étoit un Gentilhomme qui....

SCENE XXII.

FONTAUBIN, HENRIETTE, LISETTE, LICASTE.

LICASTE.

MOnſieur, il eſt encore tems de me la tenir. J'apprens dans ce moment que j'ai gagné mon procez avec dépens ; mais cette fortune ne peut me rendre heureux, ſi je ne la partage avec la belle Henriette.

FONTAUBIN.

Ce procedé me rend confus, Licaſte, & je fais mon bonheur de vous recevoir pour gendre. Allons chez nous.

SCENE DERNIERE.

FONTAUBIN, LICASTE, HENRIETTE, CRISPIN *en Capitaine*, LISETTE.

CRISPIN *en Capitaine.*

Doucement, s'il vous plait, il nous revient la fin d'un divertiſſement.

FONTAUBIN.

Ne pouſſons pas les choſes plus loin, & n'inſultons point ces gens-ci dans leur maiſon.

CRISPIN *en Capitaine.*

Monſieur, il eſt bon que je faſſe encore un peu de tapage ici. Mananville eſt un chicanneur; il a fait des frais pour ce mariage, & pourroit les rejetter ſur vous; croyez-moi, achevons de l'intimider de maniere qu'il ne veuille jamais avoir d'affaire avec nous.

FONTAUBIN.

Acheve donc ton divertiſſement; c'en ſera aſſez.

LISETTE.

Et nous, qu'en dirons-nous, Monſieur le Capitaine?

CRISPIN *en Capitaine.*

Tu ſçais, Liſette, que j'ai quitté Marine pour toi; ſi tu veux t'engager dans ma Compagnie, je te donnerai ton congé au bout de trois mois.

LISETTE.

Que le Notaire faſſe toujours l'engagement, il durera ce qu'il pourra.

DIVERTISSEMENT.

CRISPIN *chante.*

I. COUPLET.

Chantons tous la noble famille
De Monſeigneur de Mananville.
Ne rappellons point les tems paſſez,
Il a de l'argent c'eſt aſſez.

LE CHOEUR *répete ces deux derniers vers à la fin de chaque couplet.*

II. COUPLET.

Fils d'un Magiſter de Village,
Il promene un riche équipage.
Ne rappellons point les tems paſſez,
Il a de l'argent c'eſt aſſez.

III. COUPLET.

Il porta jadis la mandille,
Et maintenant chez lui tout brille,

Ne rappellons point les tems paſſez,
Il a de l'argent c'eſt aſſez.

IV. COUPLET.

Au Village il prit une femme,
Que fait aujourd'hui la grand'dame.
Ne rappellons point les tems paſſez,
Il a de l'argent, c'eſt aſſez.

ENTRE'E.

LISETTE.

Ma foi c'eſt aſſez berner nos Manans, cela commence à m'ennuyer; changeons de ſtile, & chantons quelque choſe de plus beau, de plus rare, & de plus curieux.

VAUDEVILLE.

I. COUPLET.

La beauté.
La rareté.
La curioſité.

Les Dieux vous ont donné, jeune Iris, pour nous plaire
La beauté:

Mais c'eſt en abuſer que d'être trop ſevere,
La rareté:
Songez qu'il vient un tems où l'on n'excite guere
La curioſité.

LE CHOEUR.

La beauté,
La rareté.
La curioſité.

II. COUPLET.

A ſuivre les Amours quel charme nous appelle?
La beauté.
Qui peut nous retenir auprès d'une cruelle?
La rareté.
Et d'un amant heureux qui fait un infidelle?
La curioſité.

LE CHOEUR.

La beauté.
La rareté.
La curioſité.

III. COUPLET.

Dans les nœuds de l'hymen quand l'Amour nous engage,
la beauté:

La beauté.

On goûte quelque tems les douceurs du ménage,

La rareté.

Mais à la fin on a de tâter du veuvage

La curioſité.

CHOEUR.

La beauté.

La rareté.

La curioſité.

IV. COUPLET.

CRISPIN *chante.*

Ce qui me fait quitter Marine pour Liſette

La beauté.

L'une aime les galans, l'autre fuit la fleurette;

La rareté.

Enfin Marine eſt blonde, & Liſette eſt brunette;

La curioſité.

CHOEUR.

La beauté.

La rareté.

La curioſité.

V. COUPLET *au Parterre.*

Meſſieurs ne cherchez point dans une bagatelle
La beauté.
Pour remplir votre goût il faut que l'on excelle,
La rareté.
Voyez-la ſeulement parce qu'elle eſt nouvelle,
La curioſité.

CHŒUR.

La beauté.
La rareté.
La curioſité.

FIN.

L'AVEUGLE CLAIR-VOYANT.

COMEDIE

Représentée en 1716.

ACTEURS.

DAMON, Officier de Marine, Aveugle, Clair-Voyant.

LEONOR, jeune Veuve, promise à Damon.

La vieille LEONOR, Tante de Léonor, amoureuse de Damon.

LEANDRE, Neveu de Damon, Amant de Léonor.

LEMPESE', Médecin, amoureux de Léonor,

LISETTE, suivante de Léonor.

MARIN, valet de Damon.

UN NOTAIRE.

La Scene est à Paris dans la Maison de Damon.

L'AVEUGLE CLAIR-VOYANT.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LEONOR, LISETTE.

LISETTE.

H bien, Madame, à quoi vous déterminez vous ?
On va voir arriver votre futur époux.
Damon revient enfin aprés deux ans d'abſence.

LEONOR.

Fatal retour. O Ciel ! je fremis quand j'y penſe.
Liſette, dans l'état où l'a mis ſon deſtin,
Pourrai-je me réſoudre à lui donner la main ?

LISETTE.

Comment vous en deffendre ? Un dédit vous engage ;
Il l'exigea de vous avant ce long voyage,
Et que vous logeriez ici dans sa maison ;
Nous y vinmes alors toutes deux sans façon,
Comptant ce mariage une chose certaine.
A present son retour vous allarme & vous géne.

LEONOR.

Helas ! lorsqu'à Damon je donnai mon aveu,
Je n'avois jamais vû Léandre son neveu.

LISETTE.

Que je m'en doutois bien ? Voilà donc l'enclouëure ;
Léandre, je l'avoüe, est d'aimable figure ;
Mais il n'a pas le double & sans l'oncle, ma foi,
Ce neveu si charmant seroit plus gueux que moi,
Damon a fait sur mer une fortune immense,
Avec lui, vous seriez toujours dans l'opulence,
Vous auriez de l'argent, des habits, des bijoux.

LEONOR.

Mais avec tous ces biens un trés fâcheux époux ;
Car enfin l'accident dont on a la nouvelle
N'a pas dû l'embellir.

LISETTE.

C'est une bagatelle.
Quoi, parce que le vent d'un boulet de canon,
Nous le renvoye aveugle. Hé quoi cette raison,

Vous doit-elle empêcher de conclure ?

LEONOR.

Sans doute.

LISETTE.

Refuſer un mari, parce qu'il ne voit goute !
Hélas ! votre défunt ne voyoit que trop clair,
Sur les moindres ſoupçons, toujours l'eſprit en l'air.

LEONOR.

Ah ! ne m'en parle pas, cinq mois de mariage
M'ont avec lui paru cinquante ans d'eſclavage ;
Ce ſouvenir ſuffit pour me faire trembler,
Et Damon a le don de lui trop reſſembler.
Quand j'aurois été ſourde à de nouvelles flames,
Damon parle ſi mal, penſe ſi mal des femmes.

LISETTE.

Ah qu'il en penſe mal, ou qu'il en penſe bien.
De ce que nous ferons, il ne verra plus rien.

LEONOR.

Qu'il ignore ſur tout que ſon neveu Léandre
Eſt encore à Paris, quand il le croit en Flandre.

LISETTE.

Oüi, mais que ferons-nous de Monſieur Lempeſé ?
De le congedier il n'eſt pas fort aiſé,
Ce fade Medecin eſt un amant tenace,
Et qui ne s'aperçoit jamais qu'il embaraſſe ;
Mais pourquoi diantre auſſi lui donner de l'eſpoir !

LEONOR.

Pour m'amuſer, n'ayant perſonne à recevoir ;

Dans les commencemens je le trouvois passable,
Mais depuis certain tems il m'est insuportable.

LISETTE.

Depuis que le neveu s'est offert à vos yeux.
Quoi qu'il en soit, je veux vous servir de mon mieux.
Cependant, je devrois être bien en colere,
Puisque jusques ici vous m'avez fait mistere....

MARIN, *derriere le Theatre.*

Hoé, hoé, hoé.

LISETTE.

J'entens Marin, je crois?

LEONOR.

Le valet de Damon?

LISETTE.

Oüi vrayment, c'est sa voix:
Je la reconnois bien, il faut sans plus attendre
Prendre votre parti.

LEONOR.

Quel parti puis-je prendre?

SCENE II.

LEONOR, LISETTE, MARIN *en Courier.*

MARIN.

HOé, hoé, hoé, parbleu, j'ai beau crier,
Comment donc ? Eſt-ce ainſi qu'on reçoit un Courier !
Perſonne ne deſcend.

LEONOR.

Qu'as-tu fait de ton Maître?

MARIN.

Ne vous allarmez point, vous l'allez voir paroître.
Et je l'ai devancé de cent pas ſeulement,
Pour voir ſi tout eſt prêt dans ſon appartement.

LISETTE *à Léonor.*

Cela va bien pour nous, commençons par avance,
A faire entrer Marin dans notre confidence.

LEONOR *bas à Liſette*

Que vas tu faire ?

LISETTE.

Il m'aime, & fera tout pour moi,
J'en ſuis ſûre. Marin, puis-je compter ſur toi ?

MARIN.

Tu n'en ſçaurois douter ſans me faire injuſtice.

LISETTE.

Il s'agit en payant, de nous rendre un ſervice.

MARIN.

En payant, c'eſt beaucoup me dire en peu de mots,
A cent coups de bâton dût s'expoſer mon dos,
Vous n'avez qu'à parler.

LISETTE.

Il faut tromper ton Maître,
Et ſur les gens qu'ici tu pourra voir paroître
Ne lui rien témoigner.

MARIN.

Il ſuffit, je t'entens,
Madame en nôtre abſence a fait quelques amans,
Et Damon l'inquiéte un peu par ſa venuë.
Ne craignez rien, depuis qu'il a perdu la vûë,
Je lui fait aiſément croire ce qu'il me plait,
Et je vous ſervirai, non pas par interêt.
Mais parce que je ſens pour vous un certain zéle,
Qui brûle d'éclater .... (*à Liſette*) que me donnera-t'elle?

LEONOR.

J'ai vingt Louis tout prêts, je vais te les chercher.

MARIN.

Madame .. en verité ... c'eſt de quoi me toucher.
Hâtez-vous de répondre à mon ardeur extrême,
Et ſongez que mon Maître arrive à l'heure même.

SCENE

SCENE III.

MARIN *seul.*

Vingt Loüis ! Male-peste ! Allons, mon cher Marin,
Il ne faut pas rester dans un si beau chemin.
Mais quoi trahir Damon ! Non cela ne peut être ;
Il ne faut pas ma foi, trahir un si bon Maître ;
Il vient de m'assurer certaine pension,
Qui dans la suite aura quelque augmentation.
Et le tout, pour venir ici leur faire accroire
Qu'il est aveugle. Allons, il y va de ma gloire,
De soutenir toûjours ce que j'ai commencé,
Des gens nous ont mandé que Monsieur Lempesé,
Ce Médecin pimpant, ce Marchand de denrées,
Pour rétablir le teint des beautez délabrées,
Etoit dans ce logis du matin jusqu'au soir,
Que même Léonor lui donnoit quel que espoir.
On nous mande de plus qu'elle adore Léandre,
Et qu'il est à Paris quand on le croit en Flandres;
C'est ce que dans ce jour mon Maître veut sçavoir,
Et qu'il verra bien mieux, feignant de ne rien voir,
Ce qu'il en fait pourtant n'est pas par jalousie,
Il doit être guéri de cette frenesie,
Il veut se réjoüir, c'est-là je crois son but.

Mettre à bout Léonor & ſes amans ... mais chut.
La voici de retour auſſi bien que Liſette.
Prenons de toutes mains, & dupons la coquette.

SCENE IV.

LEONOR, LISETTE, MARIN.

MARIN.

HE bien ces vingt Loüis ſont-ils prêts?

LEONOR *lui donnant une bourſe.*

Les voici.

MARIN

Je les prends ſans compter, & vous dis grand-merci.

LISETTE.

Pour que tu ſois au fait, il faut d'abord t'apprendre
Qu'on n'aime plus Damon, & qu'on aime Léandre.

MARIN.

Il eſt donc à Paris? Ma foi, c'eſt fort bien fait,
J'approuve votre goût, & j'en ſuis en effet.
Dans ma façon d'aimer tous les jours je préfere.
Et la niéce à la tante, & la fille à la mere.

LEONOR.

Finis, Marin, & fois seulement diligent...

MARIN.

Contez sur mon esprit, mon zéle & votre argent.

LEONOR.

Préviens d'abord Damon, dis-lui que mon visage
A perdu les attraits qu'il avoit en partage.

MARIN.

Oüi, je sçaurai vous peindre en remede d'amour;
Mais voici votre Tante.

SCENE V.

LEONOR, LA TANTE, LISETTE, MARIN.

MARIN.

HE', Madame, bonjour.

LA TANTE.

Qu'ai-je appris, cher Marin? Quel accident terrible!
Damon revient aveugle, ô Ciel! Est-il possible?

MARIN.

Madame, il est trop vrai.

LA TANTE.

Que je le plains hélas !

Quoiqu'il n'ait pas rendu justice à mes appas,
Et qu'il ait négligé la Tante pour la Niéce,
J'avoüerai que toujour pour lui je m'intereſſe.

LEONOR.

Vous le plaignez, ma Tante; Ah ! ne plaignez que moi;
Je me vois dans l'état le plus cruel . . .

LA TANTE.

Pourquoi ?

LEONOR.

Epouſer un aveugle, ah ! cette ſeule idée
Me fait fremir d'horreur.

LA TANTE.

J'en ſuis perſuadée;
Cependant aujourd'hui la diſette d'Amans
Eſt ſi grande, ſi grande . . . Il faut ſuivre le tems.

MARIN.

Oüi, l'eſpece eſt ſi rare.

LA TANTE.

On eſt belles, bien faites,
Et l'on paſſe ſes jours ſans oüir de fleurettes.

LISETTE.

Nous ne nous ſentons point de la diſette ici,
Et nous ne manquons point d'épouſeurs, Dieu merci.
Car de quelque façon que l'on puiſſe le prendre,
Il nous en reſtera toujours deux à revendre;

Fourniſſez-vous chez nous.

LEONOR.

Mon Dieu ne raillons pas,
Et ſongeons bien plûtôt à ſortir d'embarras.

LISETTE.

Attendez, il me vient une idée admirable.
Si nous pouvions trouver quelque perſonne aimable,
Qui prés de notre aveugle, osât paſſer pour vous.

LEONOR.

Plaiſante invention!

LISETTE.

Pourquoi, que ſçavez vous.
Un aveugle à tromper n'eſt pas ſi difficile,
Et s'il ſe rencontroit une perſonne habile
Qui pût bien imiter le ſon de votre voix.

LEONOR.

Où la trouver, dis-nous? Et de qui faire choix?

MARIN.

Cela ſe trouvera, quelque mince griſette,
Qui pour ſe marier... Par exemple, Liſette.

LISETTE.

Qui moi? Je ne veux point d'un Aveugle.

MARIN.

Comment,
Pourrois-tu là-deſſus balancer un moment?

LA TANTE.

Ne cherchez pas plus loin, j'ai trouvé votre affaire,

Une belle perſonne, & qui ſçaura lui plaire,
D'agrément & d'eſprit en tout ſemblable à toi,
Qui déguiſe ſa voix à merveille ; & c'eſt moi.

LISETTE.

Fi donc, Madame, fi.

LA TANTE.

Pourquoi donc, je vous prie?
Qui vous fait récrier de la ſorte, ma mie?

LISETTE.

Par ma foi, c'eſt votre âge.

LA TANTE.

Hé ! n'ayez point de peur,
De ma Niéce, toûjours, j'ai paſſé pour la Sœur,
Et de mon âge au ſien le peu de différence,
Ne vaut pas aprés tout . . .

MARIN.

Bon, belle conſéquence.
(*Du ton d'un marqueur de Jeu de Paume.*)
Quarante-cinq à quinze.

LA TANTE.

Enfin quoi qu'il en ſoit,
Je joüerai bien mon rôle, & mieux que l'on ne croit.

MARIN.

Moi d'ailleurs, je peindrai Léonor ſi changée,
Et de telle façon ſa beauté dérangée,
Que quand quelqu'un voudroit l'éclaircir ſur ce point,

Ce qu'on pourroit lui dire, il ne le croiroit point.

LEONOR.

Ma Tante, je crains bien.

LA TANTE.

Ne te met point en peine;
Je suis ta belle-mere, & même ta maraine,
Nous portons même nom de fille & de mari.
Je suis veuve du pere, & toi veuve du fils,
Pour ton air enfantin, je l'attrape à merveille.

LISETTE.

Songez-bien qu'un Aveugle a souvent bonne oreille,
Et que quand à l'abord il donneroit dedans,
Il pouroit dans la suite.

LA TANTE.

Et c'est où je l'attens,
Quand il reconnoitra cette aimable imposture,
Il sera trop content de m'avoir, j'en suis sûre.

MARIN.

Le moyen d'en douter.

LEONOR.

Avant tout, cher Marin,
Je voudrois que Léandre apprit notre dessein,
Il loge chez Damis.

MARIN,

J'y vais c'est ici proche.

à part.

Bon, autre argent qui va pleuvoir dans nôtre poche.

LEONOR.

De ſon oncle d'abord apprens lui le retour.
Qu'il ne paroiſſe point ici de tout le jour ;
Ou du moins s'il y vient qu'il ſonge à ſe contraindre.

MARIN.

Je dirai ce qu'il faut, vous n'avez rien à craindre
Repoſez-vous ſur moi. *à part.* La fourbe a réuſſi,
Allons vîte avertir Damon de tout ceci.

SCENE VI.

LEONOR, LA TANTE, LISETTE.

LISETTE.

AH, j'entens Lempeſé.

LA TANTE.

L'incommode viſite !
Je ne le puis ſouffrir, défait t'en au plus vite,
Je paſſe cependant dans ton appartement :
Où je veux refléchir ſur mon rôle un moment.

SCENE

SCENE VII.

LEONOR, LEMPESE', LISETTE.

LEONOR *à Lisette.*

Qu'il vient mal à propos !

LEMPESE'.

Bonjour, beauté brillante,
Toûjours plus gracieuse, & toûjours plus charmante
Que tout ce que mes yeux ont vû de plus charmant.

LISETTE.

Ah, pour une autre fois gardez ce compliment,
Nous avons du chagrin.

LEMPESE'.

Pardon, ma belle Reine,
Si mon retardement a causé votre peine.
Mes gens m'ont desolé, j'ai crû n'être jamais
En état de venir adorer vos attraits,
J'ai si fort querellé que j'en serai malade,
Ils m'avoient égaré mes eaux & ma pomade.
Mais quoi, vous soupirez ? parlez, expliquez-vous ;
Sont-ce soûpirs d'amour, de crainte ou de courroux ?

LEONOR.

C'en ſont de déſeſpoir, déſeſpoir qui me tuë.
Enfin c'eſt de Damon l'arrivée imprévûë.

LEMPESE'.

Damon ! quoi ce Rival, que mon amour vainquit
A depuis ſon départ banni de votre cœur ?

LISETTE.

Lui-même à l'épouſer il voudra la contraindre,
Ils ont un bon dédit.

LEMPESE'.

Elle n'a rien à craindre.
Je le payerai, Liſette ; & dûſſai-je. . . .

LISETTE.

Non pas,
Nous voulons ſans payer la tirer d'embarras,
Et ſi par un détour de chicane ſubtile. . . . .

LEMPESE'.

Hé bien, cela n'eſt pas, je crois, ſi difficile.

LISETTE.

Pas trop, puiſque Damon eſt aveugle.

LEMPESE'.

Comment ?

LISETTE.

Un boulet de canon fort impertinemment,
Paſſant prés de ſes yeux a frôlé la prunelle,
Et le vent . . . détruiſant . . . la force viſuelle . . .
Il eſt aveugle enfin, voilà quel eſt ſon ſort.

LEMPESE'.

Oh coup de vent heureux, qui me conduit au port !

LEONOR.

Comment ? vous vous flattez que ce malheur...

LEMPESE'.

Sans doute,
Je lui fais un Procès ſur ce qu'il ne voit goute.
J'ai comme, vous ſçavez, mon Frere l'Avocat
Qui *brille* au Parlement avec aſſez d'éclat.
Sans perdre plus de tems, dès demain il le ſomme
A nous répréſenter dans la huitaine un homme
Muni de ſes cinq ſens, qui de corps & d'eſprit
Soit tel qu'il s'eſt fait voir en ſignant le dédit.

LISETTE.

C'eſt-là le prendre bien. Mais je l'entens lui-même.

LEONOR.

Ah, Liſette, je ſuis dans un deſordre extrême,
Je n'oſe ſoûtenir...

LISETTE.

Je vais le recevoir,
Rentrez ; & vous, Monſieur, adieu, juſqu'au revoir.

LEMPESE'.

Ne pouvant être vû, je puis reſter, Liſette.

LISETTE *le repouſſant.*

Vous vous moquez de moi.

LEMPESE'.

Que rien ne t'inquiete.

LISETTE.

Ma foi, vous sortirez.

LEMPESE'.

Non, je suis curieux
De voir comme s'exprime un aveugle amoureux.

LISETTE.

J'enrage.

SCENE VIII.

DAMON, LEMPESE', LISETTE.

DAMON *contrefaisant l'Aveugle.*

HOla, quelqu'un, Marin, tout m'abandonne,
Et dans cette maison je ne trouve personne.

LISETTE.

Monsieur, on vient à vous.

DAMON.

C'est Leonor, je crois?

LISETTE.

Non, Monsieur, c'est Lisette.

DAMON.

Hé bien, tu me revois,
Mais je ne puis avoir un pareil avantage.

LISETTE.

Vos yeux ſont toujours beaux, hélas c'eſt grand dommage!

DAMON.

Où Léonor eſt-elle?

LISETTE.

En ſon appartement,
Et je vais l'avertir dans ce même moment...

DAMON *allant embraſſer Lempeſé.*

Du moins auparavant il faut que je t'embraſſe...
Qu'eſt-ce ci, c'eſt un homme. Hé quoi! dans ma diſgrace,
Léonor pourroit-elle en bravant mon courroux,
Introduire céans...

LISETTE.

Hé là, Monſieur, tout doux,
Ce n'eſt qu'un domeſtique.

DAMON.

Ah! c'eſt une autre affaire.

LISETTE.

Madame, du premier a voulu ſe défaire,
C'étoit un pareſſeux qui n'avoit aucun ſoin:
Paſſez dans l'anti-chambre.

DAMON.

Hé non, j'en ai beſoin.
Un fauteüil. Je me ſens les jambes ſi ſerrées....
Hé l'ami, tire-moi mes bottines fourrées.

LISETTE.

Allons, dépêchez-vous.

LEMPESE' *bas à Liſette.*

Qui moi, le débotter?

Non, parbleu, je m'en vais.

LISETTE *bas à Lempeſé, la retenant.*

Ce ſeroit tout gâter.

Que pourroit-il penſer?

LEMPESE' *bas à Liſette.*

Oüi, mais par où m'y prendre?

LISETTE *bas à Lempeſé.*

Vous méritez cela, pourquoi vouloir attendre....

DAMON.

Hé bien faquin, à quoi peut-tu donc t'amuſer?

LISETTE.

Il eſt novice encor, il le faut excuſer.

DAMON.

Ah, je vous ferai bien remuer cette idole.

Se dépêchera-t-on, à la fin...

LISETTE.

Carmagnole.

Débottez donc Monſieur.

LEMPESE' *bas à Liſette.*

Je ne pourrai jamais.

LISETTE *lui ôtant ſon manteau.*

Otez votre caſaque.

DAMON, *ici Lempeſé debotte Damon.*

Ah! le maudit Laquais.

On voit bien que jamais il ne fut à la guerre ;
Tire à toi, fort, plus fort. Il eſt je crois par terre.

LEMPESE' *ſe relevant.*

Je n'y puis réſiſter, Liſette, abſolument.

DAMON *préſentant ſon autre jambe.*

Allons, à l'autre.

LEMPESE' *bas à Liſette.*

Encore une autre ?

LISETTE *bas à Lampeſe.*

Apparemment.
Il faut bien achever. Mais ſon valet s'avance ;
Ne craignez rien, il eſt de notre intelligence.

LEMPESE' *à part.*

Je reſpire.

SCENE IX.

DAMON, LEMPESE', LISETTE.

MARIN *chargé d'une groſſe malle.*

MARIN.

AH, ah, ah !

DAMON.

Qui te fait rire ainſi ?

MARIN.

C'eſt, Monſieur....

à Lisette.

Apprens-moi ce qui se passe ici.

LISETTE *bas à Marin.*

Ne fais semblant de rien.

DAMON.

D'où viens-tu, double traître?
Dans l'état où je suis peut-on laisser un Maître,
L'abandonner aux mains d'un butor, d'un lourdaut.

MARIN.

Il falloit apporter votre malle ici haut.

DAMON.

Il falloit se hâter.

MARIN.

La charge est trop pesante.
Votre malle, Monsieur, pese deux cent cinquante;
Par ma foi quand j'aurois la force d'un mulet...

DAMON.

Chargez-la sur le dos de ce maudit valet.

LEMPESE *à part.*

Encore.

MARIN.

Quel valet; s'il vous plaît?

DAMON.

Carmagnole.
Un benêt, qui depuis une heure me désole,
Dans mon appartement qu'il aille la porter;
Acheve cependant toi de me débotter.

MARIN *mettant tadement la malle ſur le dos de Lempeſe.*

Tenez donc, Carmagnole.

LEMPESE *la laiſſant cheoir.*

Oh, le diable t'emporte,
Je ne ſçaurois porter un fardeau de la ſorte ;
Je crois que tu me prens pour un cheval de bats,
Adieu, je reviendrai quand il n'y ſera pas.

SCENE X.

DAMON, LISETTE, MARIN.

DAMON.

LIſette, fais venir Léonor, je te prie,
De ſon retardement à la fin je m'ennuie.

LISETTE.

J'y vais, Monſieur.

SCENE XI.

DAMON, MARIN.

DAMON.

HE bien que t'en semble, Marin !
J'ai bien turlupiné Monsieur le Medecin.
Léonor après tout doit être bien coquette,
Si d'un pareil galant elle entend la fleurette.

MARIN.

Monsieur, il ne faut pas disputer sur les goûts,
Ne vous y trompez pas, tel passe parmi nous
Pour un fât, un benêt, un nigaut, une cruche,
Que des femmes souvent il est la coqueluche.

DAMON.

Passe encor pour Léandre, il a quelque agrément.
Il est donc à Paris malgré tout ?

MARIN.

Oüi, vraiment.
Je viens de lui parler, vous dis-je, à l'heure même.

DAMON.

Et tu ne doutes point que Léonor ne l'aime ?

MARIN.

Le moyen d'en douter ?

DAMON.

Il eſt inſtruit du tour
Que la Tante prétend joüer à mon amour ?

MARIN.

Il en eſt informé par moi-même.

DAMON.

Le traître !
Avant la fin du jour, je lui ferai connoître...

MARIN.

Je vous croyois guéri, Monſieur, abſolument.

DAMON.

Pas tout-à-fait encore, à parler franchement,
Et j'ai beſoin de voir tous les tours qu'on m'apprête.
Mais comment ! Leonor me croit-elle ſi bête,
Et peut-elle me tendre un ſi groſſier appas ?

MARIN.

Elle vous croit Aveugle, & vous ne l'êtes pas ;
Peut-être que l'étant, vous prendriez le change.

DAMON.

Il faudroit que je fuſſe en un état étrange,
Et que j'euſſe perdu tous les ſens à la fois.
Mais quelqu'un vient ici, c'eſt la Tante je crois :
C'eſt elle-même, ſonge à ſeconder ma feinte.

MARIN.

Allez, je ſuis au fait, n'ayez aucune crainte.

SCENE XII.

DAMON, LA TANTE, MARIN.

DAMON.

LEonor ne vient point ?

MARIN.

Hé, Monsieur, la voici.

DAMON *allant vers la porte.*

Ah Madame.

MARIN *l'arrêtant.*

Attendez, ce n'est pas par ici

Où Diable allez-vous donc parler à cette porte ?

LA TANTE *contrefaisant la voix de Léonor.*

Ah Damon, quel chagrin de vous voir de la sorte!

DAMON.

Que sa voix est changée!

MARIN.

On vous le disoit bien;

Mais auprés de ses traits, Monsieur, cela n'est rien.

DAMON.

N'importe, elle a toujours pour moi les mêmes charmes.

LA TANTE.

Ciel ! que votre accident m'a fait verſer de larmes !
Si vous ſçaviez mon cher.

DAMON.

Ah, je n'en doute pas.

LA TANTE.

Je ne ſçaurois parler, & mes ſoupirs... Hélas !
Je ne ſçais pas comment je ſuis encore en vie.

DAMON.

Ne vous affligez point, Léonor, je vous prie,
Vous me percez le cœur, ſongez que vos attraits
Pourroient par tant de pleurs ſe perdre pour jamais.

MARIN.

Elle en a déja bien perdu, l'état funeſte...

DAMON.

Pour un Aveugle, hélas ! c'eſt trop que ce qui reſte.
Après tous ces attraits que tu dis ſi changez,
J'aurois plaiſir peut-être à les voir dérangez :
Une beauté bizare a ſouvent l'art de plaire,
Bien plus que ne feroit une plus réguliere.

MARIN.

Vous devez donc, Monſieur, ne vous chagriner point,
La beauté de Madame eſt bizarre à tel point...

LA TANTE.

Enfin de ma beauté, quoique vous puiſſiez croire,
Sur bien d'autres on peut me donner la victoire ;
Pour mon eſprit, il eſt augmenté des trois quart-,

On m'en fait compliment auſſi de toutes parts.

DAMON.

Ah, Madame, on ſçait trop que c'eſt une merveille.

LA TANTE.

De mille doux propos rempliſſant votre oreille,
Je vous conſolerai d'avoir perdu les yeux,
Je veux être avec vous en tous tems, en tous lieux.

DAMON.

Que j'aurai de plaiſir, hâtez-donc cette affaire,
Et courez promptement chez le premier Notaire,
Mettez dans le Contrat tout ce qu'il vous plaira,
Laiſſez mon nom en blanc qu'ici l'on remplira,
J'ai mes raiſons qui ſont de peu de conſequence,
Pour vous, ſignez toujours, & faites diligence.

LA TANTE.

J'y vais, & dans l'inſtant je ſerai de retour.

MARIN *bas à la Tante.*

Prenez quelque Notaire éloigné du Car-four,
Et qui ne puiſſe ici reconnoître perſonne.

LA TANTE *bas à Marin.*

C'eſt fort bien aviſé, la prévoyance eſt bonne,
Lorſque j'aurai ſigné, j'envoyerai le Contrat,
Et ne paroitrai point de peur de quelque éclat,
Il pourroit ſurvenir des amis de ton Maitre,
Qui me reconnoiſſant gâteroient tout peut-être.

DAMON.

Vous n'êtes point partie! ah, ce retardement,

A mon cœur amoureux est un nouveau tourment,
Répondez Léonor à mon ardeur extrême.

LA TANTE.

J'y vais, j'y cours, j'y vôle, & je reviens de même.

SCENE XIII.

DAMON, MARIN.

MARIN.

MAugrébleu de la folle.

DAMON.

Allons, ce n'est pas tout,
Et je prétens pousser la chose jusqu'au bout;
Je veux que Lempesé....

MARIN.

Paix, j'apperçois Léandre,
Votre dessein étoit de venir le surprendre,
Le voilà tout surpris.

DAMON.

Il n'est pas tems encor,
Et je veux le surprendre avecque Léonor,
Je passe dans ma chambre, & je vous laisse ensemble.

SCENE XIV.

LEANDRE, MARIN *après avoir conduit Damon juſqu'à la porte de ſon appartement.*

LEANDRE.

HE' bien, mon cher Marin.

MARIN.

Avancez-vous.

LEANDRE.

Je tremble.
Comment cela va-t'il ?

MARIN.

Tout va bien, Dieu merci,
Et comme on l'eſperoit, la choſe a réüſſi.
Votre Oncle a pris le change.

LEANDRE.

Il épouſe la Tante?

MARIN.

Elle eſt chez le Notaire à remplir nôtre attente,
Mais voici Léonor qui peut vous aſſurer . . .

SCENE

SCENE XV.

LEONOR, LEANDRE, MARIN, LISETTE.

LEANDRE.

HE bien, Madame, enfin, on peut donc eſperer...

LEONOR.

Selon ce qu'aura fait ma Tante.

MARIN.

Des merveilles,
Elle a de notre Aveugle enchanté les oreilles;
Il attend le Contrat qui s'apprête à ſigner.

LEONOR.

Je ne ſçais pas comment cela pourra tourner,
Mais quoique l'on oppoſe à mon amour extrême,
Soyez ſûr que toujours vous me verrez la même.

LEANDRE.

Ah, quel eſpoir charmant! ſouffrez qu'à vos genoux.

MARIN.

Chût, ne remuez pas l'Aveugle vient à nous.

SCENE XVI.

DAMON, LEONOR, LEANDRE, LISETTE, MARIN.

DAMON.

Charmante Léonor, votre voix adorable,
Frape encor mon oreille.

LISETTE.

Ah, voilà bien le Diable;

DAMON.

Vous n'êtes point partie encore, & votre amour...

MARIN.

Pardonnez-moi, Monsieur, c'eſt quelle eſt de retour.

DAMON.

Hé bien qu'avez vous fait?

MARIN.

Le Notaire eſt en ville.

DAMON.

Il en faut prendre un autre, eſt-il ſi difficile?

LISETTE.

Elle y va retourner.

DAMON.

Qu'elle reſte un moment.

Je serai bien payé de ce retardement,
Par les douceurs qui vont sortir de cette bouche.
Redites donc cent fois que mon amour vous touche.
Redoublez, Léonor, ces soupirs amoureux,
Qui viennent de me mettre au comble de mes vœux.

LEONOR *bas à Marin.*

Que lui disoit ma Tante?

MARIN.

Ah, j'aurois de la peine
A m'en ressouvenir.

LEONOR *à part.*

Juste Ciel! qu'elle gêne!
Parlons, puisqu'il le faut. Oüi, je n'aime que vous,
(*Se tournant du côté de Léandre.*)
Je fais tout mon bonheur de vous voir mon Epoux.

DAMON.

Bas. Quelle impudence! mais ne faisons rien connoître.
Haut. Que je suis satisfait, que j'ai sujet de l'être!
De ma reconnoissance attendez les effets.

LEONOR.

Je n'en merite point de tout ce que je fais.
Croyez que je ne suis que mon amour extrême,
(*Se tournant toûjours du côté de Léandre.*)
Et que je vois ici; le seul objet que j'aime.

MARIN *à Leonor.*

Que ne peut-il vous voir de même en ces instans,

Ah ! qu'il ſeroit content.

DAMON.

Si je ne vois, j'entens.

LEONOR *donnant la main à Léandre.*

Oüi, ma main ſuit mon cœur, & dans cette journée

Mes vœux ſeront remplis ſi les nœuds d'Hymenée. . . .

DAMON *prenant la main de Léandre.*

Donnez-moi cette main qui va me rendre heureux.

Que par mille baiſers, auſſi doux qu'amoureux. . . .

Quelle main eſt-ce là, que faut-il que je penſe ?

MARIN *s'approchant.*

C'eſt la mienne, Monſieur.

DAMON *donnant un ſoufflet à Leandre.*

Tiens, de ton inſolence,

Maraut, voilà le prix.

LEONOR *bas à Léandre.*

Je ſuis au déſeſpoir.

DAMON.

Je t'apprendrai, faquin. . . .

MARIN *d'un ton pleurant comme s'il avoit reçû le coup.*

Revenez-y pour voir.

LEANDRE *bas à Marin.*

Te moques-tu de moi ?

LEONOR.

Vous êtes en colere,
Je vous quitte & je vais retourner au Notaire.

DAMON.

Allez donc, & hâtez ces précieux instans;
Qu'il apporte au plûtôt le Contrat, je l'attens.

SCENE XVII.

DAMON, MARIN.

MARIN.

Il n'eſt pas avec moi beſoin que l'on s'explique;
Je vous ai, comme il faut, donné votre replique,
Mais, s'il vous plait, Monſieur, quel eſt votre deſſein?

DAMON.

De marier la vieille avec le Médecin.

MARIN.

Quoi, Monſieur Lempeſé, le mari de la Tante,
Le trait ſeroit boufon, & la piéce plaiſante,
Je vais vous le chercher; je ſçais bien à peu prés.
Mais par ma foi la bête entre dans nos filets,
Et le voici lui-même.

SCENE XVIII.

DAMON, LEMPESE', MARIN.

LEMPESE' *bas à Marin.*

OU Léonor est-elle ?

MARIN *triſtement.*

Chez le Notaire.

LEMPESE' *bas à Marin.*

O Ciel ! quelle triſte nouvelle !
Elle épouſe Damon.

MARIN, *bas à Lempeſé.*

C'eſt à ſon grand regret.

LEMPESE'.

Je venois l'informer de tout ce que j'ai fait.
Mon frere m'ayant dit que l'affaire étoit bonne...

DAMON.

A qui donc parles-tu ?

MARIN.

Moi, Monſieur, à perſonne ?

DAMON.

Tu me trompes, j'entens marcher quelqu'un ici.

LEMPESE'.

Je tremble.

DAMON *gagnant la porte, & tâtonnant par-tout avec son bâton.*

Je me veux éclaircir de ceci.

MARIN *bas à Lempesé.*

Que lui dire, ma foi, j'ai perdu la parole.

LEMPESE' *bas à Marin.*

Dis ce que tu voudras. Mais plus de Carmagnole.

MARIN *à Damon.*

C'est Monsieur Lempesé, trés sçavant Medecin,
Qui vient vous apporter un remede divin,
Que pour guerir les yeux il soutient admirable.

DAMON.

Vraiment d'un pareil soin je lui suis redevable.
Je ne sçais pas, Monsieur, par où j'ai merité,
Que pour moi vous puissiez avoir tant de bonté.
Donnez-moi ce remede, il faut que je l'éprouve.

MARIN *bas à Lempesé.*

Allons, cherchez, Monsieur.

LEMPESE' *bas à Marin.*

Que veux-tu que je trouve?

MARIN *bas à Lempesé.*

N'avez-vous point sur vous quelque poudre, quelque eau.
Pour le faire encor mieux donner dans le panneau.

LEMPESE' *bas à Marin.*

J'ai de l'eau pour le teint, mais peste elle est trop forte,
La composition en est faite de sorte. . . .

MARIN *bas à Lempesé.*

Bon, bon, donnez toujours, pour sortir d'embarras.

LEMPESE' *bas à Marin.*

La voila, prenez soin qu'il ne s'en serve pas.

MARIN *regardant le flacon.*

Qu'importe. La belle eau, la vuë est éclaircie
Seulement à la voir.

DAMON.

Je vous en remercie;
Si j'en suis soulagé, je vous devrai beaucoup.

MARIN.

Vous seriez bien surpris de voir clair tout d'un coup.

DAMON.

Comment, je donnerois tout ce que je possede,
Que je croirois trop peu payer un tel remede.

MARIN.

Mais, Monsieur, pour guérir, il faudroit commencer,
Par bannir Léonor, & n'y jamais penser;
Car la femme à la vûë est tout-à-fait contraire.

LEMPESE'.

Hypocrate le dit.

DAMON.

Mais comment veux-tu faire?
La rupture à présent causeroit trop d'éclat,
On va dans ce moment m'apporter le Contrat
Signé de Léonor. Elle pourroit se plaindre,

A payer

A payer le dédit on me pourroit contraindre.

LEMPESE'.

Et pourquoi ? Léonor ayant beaucoup d'appas,
Quelqu'ami ne peut-il vous tirer d'embarras,
Envers elle acquiter la parole donnée ?

DAMON.

Monsieur, quand il s'agit des nœuds de l'hymenée,
On ne voit point d'ami être assez généreux,
Jusqu'à franchir pour nous un pas si hazardeux.

LEMPESE'.

Il s'en pourroit trouver, qui sans beaucoup de peine,
Se chargeroient pour vous d'une si douce chaîne.

MARIN.

Bas. Il gobe l'ameçon. *Haut.* On voit assez d'amis
Prendre en de certains cas la place des maris;
Mais ils s'en tiennent là, sans risquer davantage
Et laissent aux époux les charges du ménage.

DAMON.

Enfin je vois qu'il faut exposer ma santé,
Car personne jamais n'aura tant de bonté.

LEMPESE'.

Pardonnez-moi, Monsieur, j'ai trouvé votre affaire,
Un homme à qui déja Léonor a sçû plaire,
Et qui d'ailleurs, je crois, ne lui déplairoit pas

DAMON.

Qui seroit-ce ? L'espoir de sortir d'embarras

Flatte déja mon cœur, & ma joye eſt extrême :..
N'héſitez point, Monſieur, à le nommer.

LEMPESE'.

Moi-même,
Qui de vous obliger eut toujours grand deſir.

DAMON.

Quoi ! vous pourriez, Monſieur, me faire ce plaiſir
Epouſer Léonor ? ah, quelle complaiſance !
Quels ſeront les effets de ma reconnoiſſance !

MARIN *à Damon.*

Voilà ce qui s'appelle un véritable ami,
Monſieur ne vous veut pas obliger à demi.

DAMON.

Puiſque vous voulez bien me faire cette grace,
Vous n'avez qu'à ſigner le Contrat en ma place,
On va me l'apporter dans ce même moment.

LEMPESE'.

Léonor en ſera ravie aſſûrément.

DAMON.

Pour plus de ſûreté, faiſons croire au Notaire,
Que vous êtes celui pour qui ſe fait l'affaire,
Le Contrat eſt déja ſigné de Léonor,
Et comme on n'a pas mis mes qualitez encor,
Avecque votre nom on y mettra les vôtres.

MARIN.

Il faut bien s'obliger ainſi les uns les autres.
Mais le Notaire vient.

DAMON *à Lempesé.*

Cachons lui tout ceci,
(à Marin.)

Toi, prens garde qu'aucun ne nous surprenne ici.

(Marin apporte une table & deux siéges avant de s'en aller.)

SCENE XIX.

DAMON, LEMPESE', LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

A Tous présens, Salut. Jamais dans mon Etude,
Avec tant de justesse & tant de promptitude,
Depuis vingt-trois ans il ne s'est fait Contrat.

DAMON.

Enfin, quoiqu'il en soit, tout est-il en état?

LE NOTAIRE.

Oüi, Monsieur, il ne faut seulement que m'apprendre
Le nom, les qualitez que le futur veut prendre.
Mais, Messieurs, à vous voir les yeux que je vous vois,
Qui des deux s'il vous plaît, est aveugle?

LEMPESE'.

C'eſt moi.

LE NOTAIRE.

O Ciel ! qui l'auroit crû, c'eſt vraiment grand dommage.

LEMPESE'.

Il eſt vrai, mais ſignons, ſans tarder davantage.

LE NOTAIRE.

Il faut lire du moins le Contrat.

LEMPESE'.

Nullement.

Léonor l'a ſigné, je ſigne aveuglément.

LE NOTAIRE.

La Future eſt préſſante, & vous encor plus qu'elle.
Signez donc, c'eſt, je crois, Damon qu'on vous appelle,

LEMPESE'.

De me donner ce nom je n'étois aviſé,

(*Lempeſé ſigne le Contrat, & le Notaire lui conduit la main le croyant aveugle.*)

Mais je ſigne toujours Damien Lempeſé.

LE NOTAIRE *écrit.*

Vos qualitez?

LEMPESE'.

Hélas! après mon infortune,
Je ne crois pas, Monſieur, en devoir prendre aucune;
Bon Bourgeois de Paris, & cela ſuffira.

DAMON.

Adieu, Monſieur, tantôt on vous ſatisfera.
On aura même égard à votre diligence.

LE NOTAIRE.

Je ne demande rien, je ſuis payé d'avance ;
Madame Léonor a ſçû prendre ce ſoin.

SCENE XX.

DAMON, LEMPESE'.

LEMPESE'.

DE beaucoup de fineſſe on n'a pas eu beſoin ;
Mais, Monſieur, pardonnez à mon impatience,
Je cours à Léonor apprendre en diligence
Que le ſort a rempli le plus doux de ſes vœux.

DAMON.

Allez, mon chef, allez, & tenez-vous joyeux.

SCENE XXI.

DAMON *seul.*

Ma foi, je m'applaudis, & le tour eſt trop drole,
Avec notre benêt j'ai bien joüé mon rôle ;
Il eſt tems de finir, je ſuis aſſez inſtruit,
Et j'en ai vû bien ; plus qu'on ne m'en avoit dit.

SCENE XXII.

DAMON, MARIN.

MARIN.

Monſieur, ſongez à vous, Léonor & Léandre
Vont revenir ici, je leur ai fait entendre
Que vous dormiez.

DAMON.

Fort bien il faut, mon cher Marin,
Que quelque tour plaiſant à ceci mette fin.

MARIN

Pour vous mieux ſeconder, ſi vous vouliez me dire...

DAMON.

Tu viendras dans ma chambre, où je ſçaurai t'inſtruire,
Il ne faut que deux mots pour que tu ſois au fait.

SCENE XXIII.

MARIN *ſeul.*

IL va leur préparer encore un nouveau trait,
D'avance je l'approuve, & mon ame ravie....
Mais voici tous nos gens, joüons la Comédie.

SCENE XXIV.

LEANDRE, LEONOR, LISETTE, MARIN.

LISETTE.

HE bien, dort-il encore?

MARIN.

A faire tout trembler,
La maiſon tomberoit, je crois, ſans le troubler.

LEONOR.

Va-t-en près de ſon lit, & pour peu qu'il remuë,

Reviens nous avertir ; car je ſerois perduë,
S'il entendoit la voix de Léandre.

MARIN.

Fort bien.
Diſcourez à votre aiſe, & n'appréhendez rien.

SCENE XXV.

LEANDRE, LEONOR, LISETTE.

LEANDRE.

JE ne reviens ici qu'en tremblant, je l'avouë.
Quand mon oncle ſçaura la piéce qu'on luï joüe,
S'il me croit avoir part à cette invention,
C'eſt peu d'être fruſtré de ſa ſucceſſion,
Son courroux . . .

LEONOR.

Tout eſt fait, & ma Tante eſt ſa femme,
Qui comme elle voudra, ſçaura tourner ſon ame,

LISETTE.

Dans les commencemens, il criera, peſtera,
Fera le Diable à quatre, & puis s'appaiſera ;
Ses ſoupçons ne pourront tomber que ſur la Tante,

Qui malgré ſes froideurs, lui fut toûjours conſtante,
Et qui pour ſe vanger de ſon nouvel amour,
Sans nous en informer aura joüé ce tour.
Laiſſez-leur entr'eux deux déméler la fuſée.
Je vous la garantis femelle auſſi ruſée. . . .

SCENE XXVI.

LEANDRE, LEONOR, LISETTE, MARIN.

MARIN.

O Diſgrace terrible ! inopiné malheur !

LEANDRE.

Que ſeroit-ce, Marin ?

LEONOR.

Je tremble de frayeur.

MARIN.

Damon voit clair d'un œil.

LEANDRE.

Ah juſte Ciel ! qu'entens-je !

LEONOR.

Je ſuis au deſeſpoir.

LISETTE *pleurant.*

Quel accident étrange!

MARIN.

Il vient de s'éveiller avec un air joyeux,
Ah, Marin, m'a-t'il dit, ah! que je suis heureux!
Je vois clair de cet œil, voilà mon lit, ma table,
Te voilà, je te vois. Ah, remede admirable!
Eau divine, va cours au plutôt, cher Marin:
Va chercher Lempesé, ce fameux Médecin,
Qui m'a fait recouvrer la moitié de la vûë,
La moitié de mon bien à ce service est dûë.

LISETTE.

Mais cette eau, disois-tu, n'étoit que pour le teint,
Et Lempesé surpris s'étoit trouvé contraint....
Peste du Médecin, & de son eau divine.

MARIN.

Ce n'est que par hazard qu'agit la Médecine,
Parmi ces qui-pro-quo, souvent si dangereux,
Il s'en peut rencontrer entre mille un heureux.

LISETTE.

Et de quel œil voit-il?

MARIN.

De l'œil droit.

LEONOR.

Ah! Lisette.
De quoi t'informes-tu, quand mon ame inquiéte
Eprouve en ce moment le sort le plus fatal,

Quand je dois craindre tout, d'un jaloux, d'un brutal . . .

LISETTE.

Ah ma foi le voici.

LEANDRE.

Je ne veux point l'attendre,
Je gagne l'escalier.

LEONOR.

Que faites-vous, Léandre,
A présent qu'il voit clair, il va vous rencontrer.

MARLN.

Dans son grand Cabinet, vous ferez mieux d'entrer.

LEANDRE *entrant dans le Cabinet.*

Juste Ciel ! quel revers.

SCENE XXVII.

DAMON, LEONOR, LISETTE, MARIN, LEANDRE *caché*.

DAMON.

AH! quel bonheur extrême,
Quoi, je puis donc enfin revoir tout ce que j'aime.
Prenez part, Léonor, au plaisir que je sens.
O ciel! quel teint! quels yeux! quels appas ravissans!
Comment donc malheureux, tu la disois affreuse.

MARIN.

C'est votre guérison qui la rend si joyeuse,
Qu'elle a dans un moment repris tous ses attraits.

DAMON.

Oüi, je vous trouve encor plus belle que jamais;
Vous ne me dites rien, que faut-il que je croye?

MARIN.

Ce silence est encore un effet de sa joye.

DAMON.

Je veux bien m'en flater. Qu'il est doux, mes enfans,
De revoir la lumiere aprés un si long-tems;
Je croyois n'avoir plus ce bonheur de ma vie,

Ah, quel plaisir charmant ! déja je meurs d'envie
De revoir tous ces lieux, & sur-tout mes tableaux,
Ce vont être pour moi des spectacles nouveaux.

LEONOR *bas à Lisette.*

Dans son grand Cabinet il va d'abord se rendre.
Que ferons-nous Lisette ? il y va voir Léandre.

LISETTE *en empêchant Damon d'entrer dans le Cabinet.*

Bas à Léonor. Il faut parer le coup. Mais croyez-vous, Monsieur,
Ne voir clair que d'un œil ?

DAMON.

Pourquoi ?

LISETTE.

Si par bonheur,
Vous voyez de tous deux ?

DAMON.

Non, cela ne peut-être.

LISETTE.

Dans ce moment, Monsieur, nous le pourrons connoître,
Souffrez qu'avec ma main....

DAMON.

Oüi-da, je le veux bien.

LISETTE *lui couvrant l'œil droit avec sa main.*

Parlez, que voyez-vous ?

DAMON.

Parbleu, je ne vois rien.

LISETTE.

Rien du tout ?

DAMON.

Non vrayment.

LEONOR *faisant sortir Leandre du Cabinet.*

Sortez sans plus attendre.

LISETTE.

Vous ne voyez donc rien ?

DAMON *montrant Léandre qui sort du Cabinet.*

Si fait, je vois Léandre
Qui sort dans ce moment de mon grand Cabinet.

LISETTE.

Pour le coup nous voila tous pris au trébuchet.

MARIN.

Parbleu, c'est à ce coup qu'il faut crier miracle ;
Et cet objet pour vous est un nouveau spectacle.

DAMON.

D'où vous vient donc à tous ce grand étonnement ?
Est-ce de voir la fin de mon aveuglément ?

SCENE XXVIII.

DAMON, LEANDRE, LISETTE, LEMPESE', MARIN.

DAMON.

MAis j'apperçois, je crois, mon Médecin. De grace,
Approchez-vous, Monsieur, venez qu'on vous embrasse,
Votre divin remede . . .

LEMPESE'.

Hé bien ?

DAMON.

A réüssi,
Je vois clair des deux yeux.

LENPESE' *à part.*

Que veut dire ceci ?
A cette gueriſon, je ne puis rien connoitre.

MARIN.

Vous êtes plus ſçavant que vous ne croyez l'être.
Votre fortune eſt faite, il faut faire afficher,
De tous les lieux du monde on viendra vous chercher,

LEMPESE' *à Marin.*

Je suis tout stupéfait, & plus heureux que sage.
Qui l'auroit crû, qu'une eau pour peller le visage,
Guérit le mal des yeux? je vois que désormais
On peut tout hazarder aprés un tel succès.

MARIN.

Ah, parbleu, voici l'autre.

SCENE DERNIERE.

DAMON, LEONOR, LEANDRE, LEMPESE', LA TANTE, LISETTE, MARIN.

DAMON.

AH, ah, c'est nôtre Tante.
Hé quoi la bonne femme est encore vivante!

LA TANTE.

Que veut dire cela, Monsieur, vous voyez clair?

DAMON.

Un peu trop clair pour vous, je le vois à votre air.

LA TANTE.

Si vous voyez si clair, regardez votre femme;
j'ai signé le Contrat pour ma Niéce.

DAMON

DAMON.

Ah, Madame.

LA TANTE.

Cela vous fâche un peu?

DAMON.

Moi, Madame, pourquoi?
C'eſt Monſieur Lempeſé qui l'a ſigné pour moi.
Regardez votre Epoux.

LA TANTE.

Vous vous moquez, je penſe.

DAMON.

Je ne me mocque point, je parle en conſcience.

LEMPESE'.

Que veut dire cela?

MARIN.

Que pour l'avoir guéri,
(*Montrant la Tante.*)
De ce jeune tendron il vous a fait mari.

DAMON.

Pouvois-je mieux payer un ſi rare ſervice?

LEMPESE'.

Une vieille!

LA TANTE.

Un benêt!

LEMPESE'.

Une folle!

LA TANTE.

Un jocriſſe

MARIN.

Fort bien, continuez, c'eſt à des noms ſi doux,
Qu'on reconnoît déja que vous êtes Epoux.

LA TANTE.

Pour me vanger de vous, oüi, je ſerai ſa femme;
Et je vous ferai voir...

LEMPESE'.

Non, s'il vous plaît, Madame.

LA TANTE.

Tout comme il vous plaira, Monſieur, arrangez-vous,
Il faut qu'il me revienne à bon compte un Epoux.

LEMPESE'.

Ah parbleu, vous pouvez vous aſſurer d'un autre,
A mon âge épouſer une femme du vôtre;
Vous avez cinquante ans, & des mieux meſurez.

MARIN.

Hé qu'importe, Monſieur, vous la rajeunirez,
Donnez-lui de ceruſeau qui pelle le viſage.

LEMPESE'.

Ah, c'eſt donc toi, Maraut; avec ton beau langage,
Qui m'a fait tout du long donner dans le paneau!
Je ne ſçais qui me tient.

DAMON.

Tout beau, Monſieur, tout beau,
Ne vous emportez point.

LISETTE.

Qu'as-tu fait double traître ?

MARIN.

Je vous ai trompé tous, & j'ai servi mon Maître.
En bonne foi pouvois-je en agir autrement ?
Mais avant de crier, attens le dénouëment.

DAMON.

Oh ça, mon cher Neveu, de vous qu'allons-nous faire ?

LEANDRE.

Tout ce qu'il vous plaira, suivez votre colere.
Je l'ai bien méritée ayant pû m'oublier.

DAMON.

Hé bien donc ma vangeance, est de vous marier ;
Epousez Léonor, ce sera votre peine.

LEANDRE.

Je fais tout mon bonheur d'une si belle chaîne.

DAMON.

Quant à moi je renonce à tout engagement,
J'aimois, & c'étoit-là mon seul aveuglement ;
J'ai recouvré la vûë, & je veux bien vous dire
Que j'ai vû tous vos tours, & n'en ai fait que rire ;
Avoüez qu'il falloit être bien patient ?

MARIN.

Voilà le veritable Aveugle clair-voyant.

FIN.

LE ROY DE COCAGNE,

COMEDIE

Répreſentée en 1718.

A SON ALTESSE SERENISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC

MONSEIGNEUR,

Le desir ardent que j'ai toujours eû de trouver un accès favorable auprès de VOTRE ALTESSE SERENISSIME, *& de lui procurer quelques amusemens, m'avoit fait*

naître l'idée de la Comédie que j'ai
l'honneur de lui présenter.

Le sujet me parut très propre à
amener des Fêtes, aussi nouvelles que
galantes, dans l'aimable séjour de
Chantilly ; séjour où les plus grands
Princes que la France compte parmy
ses Héros, & les Muses parmy leurs
Protecteurs, venoient autrefois se
délasser de leurs glorieux travaux.

C'étoit ce lieu, MONSEIGNEUR,
que j'avois choisi pour celui de ma
Scene, persuadé que quelques merveilles que le Peuple Elementaire eût
pû inventer, l'ordre & l'abondance
qu'on y voit regner plus que jamais,
en auroient rendu l'execution facile.

Mais malheureusement cette Piéce
ne s'étant pas trouvée assez tôt prête
il a fallu me contenter de donner au
Public un leger crayon de la magnifi-

cence qui l'auroit accompagnée.

VOTRE ALTESSE SERENISSIME *l'a honorée plusieurs fois de sa presence, & m'a témoigné avec beaucoup de bonté qu'elle en étoit contente.*

C'est ce qui me fait prendre la liberté de lui dédier un Ouvrage que je n'avois fait que pour elle, en attendant que mon imagination secondée de mon zele me puisse fournir un Sujet digne de contribuer aux plaisirs d'un si grand Prince. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le trés-humble & trés-obéïssant Serviteur,
LEGRAND.

ACTEURS.

du Prologue.

THALIE, Muſe de la Comédie.
LA MUSE TRIVIALE.
GENIOT.
LA FARINIERE, } Auteurs.
PLAISANTINET, }

La Scene eſt au pied du Mont Parnaſſe.

LE ROY DE COCAGNE, COMEDIE.

PROLOGUE.

Le Théatre répréſente le Mont Parnaſſe entouré d'un bourbier.

SCENE PREMIERE.

GENIOT.

A la fin je me vois au pied du Mont-Parnaſſe.
Courage, il ne me reſte plus,
Rempli des préceptes d'Horace,
Qu'à tâcher de monter deſſus.
Mais je ne vois point de paſſage.

Je crains de me noyer
Dans ce maudit bourbier,
Où quantité d'Auteurs ont déja fait naufrage.
(*La Muse Trivialle sort du bourbier*)
O Dieux ! quel monstre en sort ?

LA MUSE TRIVIALLE.

Un monstre, parlez mieux,
Je suis la Muse trivialle,
Qui du beau milieu de la halle,
N'ai fait qu'un saut jusqu'en ces lieux.

GENIOT.

Ah ! Madame la Muse,
Je vous demande excuse,
Ma foi je ne vous connois pas ;
Et même plus je vous regarde,
Plus je vous crois Muse batarde,

LA MUSE.

Tout ce qu'il vous plaira, mais j'ai fait du fracas ;
Pour moi l'on a souvent abandonné la Scene
De Thalie & de Melpomene ;
Et même en dépit d'Apollon,
Je me suis établie au pied de ce vallon.

GENIOT.

Hé, par quelle assistance
Avez-vous acquis tant d'honneurs ?

LA MUSE.

Ne parlons point d'honneurs, j'en ai fort peu, je pense,

Je ne dois même ma naiſſance
Qu'à certaine eſpéce d'Auteurs,
Qui n'ayant jamais pû joüir des avantages
De voir achever leurs ouvrages
Sur un Théâtre reglé,
Du bon goût du public ont enfin appellé
Au Tribunal peu ſévere
De la Scene foreſtiere:
C'eſt là que ſans peur des ſifflets,
Ils ont ſçû ſe donner carriere,
Et ſe dédommager de leur mauvais ſuccès,
D'une maniere libre autant qu'extravagante.
Mais je vois un de mes Heros.

SCENE II.

LA MUSE TRIVIALLE, GENIOT, PLAISANTINET.

LA MUSE.

AH! vous venez fort à propos,
Monſieur Plaiſantinet, je ſuis votre ſervante.

PLAISANTINET.

Bon jour, Muſe charmante,
Oh, parbleu cette fois je me ſuis ſurpaſſé,
Et de moi vous ſerez contente.

J'ai dans mon portefeuille avec soin ramassé
Proverbes, colibets, contes du tems passé,
Dont j'ai sçû composer une pièce plaisante.
Pour le coup le Cothurne en sera terrassé.

GENIOT.

Je le veux soutenir ce Cothurne, & ma veine.

PLAISANTINET.

Ma foi, mon pauvre ami, vous aurez de la peine.
Sur le Théâtre où vous voulez monter,
Pour attirer du public les suffrages
Il ne faut que de bons ouvrages,
La médiocrité ne le peut contenter.

GENIOT.

Comment donc une piéce un tant soit peu passable?

PLAISANTINET.

Tout cela ne vaut pas le Diable.

GENIOT.

De la façon dont vous m'en parlez-là,
Le public a peu d'indulgence,
Et pour le contenter il faut que la science
Egale le genie. Où rencontrer cela?
Où trouver un Auteur qui puisse...

SCENE III.

LA MUSE TRIVIALE, GENIOT, PLAISANTINET, LA FARINIERE.

LA FARINIERE.

Le voilà.

PLAISANTINET.

Comment vous prétendez Monsieur la Farinière...

LA FARINIERE.

J'ai surpassé Corneille, & Racine, & Moliere,
J'ai traduit des Auteurs pleins de difficultez,
Et mon sçavoir portant leurs ouvrages aux nuës,
J'ai fait dans leurs Ecrits voir cent mille beautez,
Qu'ils n'avoient pas, peut-être eux-mêmes bien connuës;
Enfin pour éviter un discours superflu,
Vous voyez le Phœnix, le seul auteur illustre
Qui puisse au Théâtre abatu,
Rendre aujourd'hui son premier lustre.

GENIOT.

Ma foi vous vous mocquez de nous,
Depuis plus de trente ans vous tenez ce langage,
Sans que jusqu'à present il ait paru de vous

Sur le Théâtre aucun ouvrage.

LA FARINIERE.

Hé, c'eſt la faute des Acteurs,
De qui l'envie, ou la malice,
Ou l'ignorance, ou l'injuſtice,
Ecarte tous les bons Auteurs.

GENIOT.

Pour qu'en votre faveur le public s'intereſſe,
Et puiſſe être contre eux juſtement indigné,
Faites imprimer quelque piéce,
Voila votre Procès gagné.

LA FARINIERE.

Hé, ne connoit-on pas auſſi la fantaiſie
Des injuſtes approbateurs?
Qui ne ſçait que leur jalouſie
Paſſe encore celle des Acteurs?
Ils apprehendent tous qu'un ſublime genie
Ne s'élève au deſſus de leurs productions,
Et le trouvant en moi, pouſſent leur tyrannie
Juſqu'à me refuſer leurs approbations.
Je veux eſcalader aujourd'hui le Parnaſſe,
Et demander juſtice au divin Apollon.
Il n'appartient qu'à lui de me donner la place,
Qui m'eſt dûë au ſacré vallon.
Oüi, c'eſt à toi que j'en appelle,
Souverain protecteur du merite affligé,
Tu ne peux mieux montrer ta puiſſance immortelle,
Qu'en faiſant que je ſois vangé.

LA MUSE.

Il faut qu'en ton calcul, mon ami, tu t'abuſes,
Si tu nous diſois vrai, croi-moi,
Tu verrois dans l'inſtant Apollon & les Muſes,
Accourrir au devant de toi.
Que dis-je ! on me verroit moi-même
Rentrer dans mon bourbier pour te laiſſer monter :
Car ma foibleſſe extrême
Au merveilleux, au bon ne ſçauroit reſiſter.
Et s'il ſe peut trouver, comme l'on m'en ménace,
Quelque génie heureux dont les productions
Attirent du public les approbations,
On me verra bientôt abandonner la place.
Mais que vois-je ? Thalie, ah ! pour le coup ma foi,
Je penſe que c'eſt fait de moi.
Elle a l'air enjoüé plus qu'à ſon ordinaire,
Sans doute qu'elle en a ſujet,
Un noir preſſentiment me dit qu'elle va plaire,
Au ſecours. je ne puis ſoutenir ſon aſpect.

PLAISANTINET.

Madame, d'où vous vient cette terreur panique ?

LA MUSE.

(*Elle s'enfonce dans le bourbier.*)
La voix me manque ; adieu je tombe, c'en eſt fait,

PLAISANTINET.

Je n'ai plus déformais qu'à fermer la boutique,
Que vais-je devenir helas !
De quel côté tourner mes pas !

SCENE IV.

THALIE, GENIOT, LA FARINIERE, PLAISANTINET.

LA FARINIERE.

A Votre seule approche, adorable Thalie,
Vous avez fait rentrer ce monstre en son néant.
Sans doute que la Comédie
Va reprendre le pas qu'elle avoit cy-devant.

THALIE.

Je ne puis tout d'un coup lui rendre tous les charmes
Qui l'accompagnoient autrefois;
Cette Muse au Parnasse a causé mille allarmes;
Il faut, si nous voulons la réduire aux abois,
La battre de ses propres armes,
Je veux la repousser avec ses propres traits,
Il me faut pour cela quelque piéce bouffonne,
Qui soit dans le gout à peu prés
De celles qu'elle donne,
Le public la prendra comme un amusement,
En attendant qu'on lui presente
Quelque piéce excellente,
Digne de mériter son applaudissement.

PLAISANTINET.

Hé bien, prenez la mienne, elle eſt réjoüiſſante
Et dans le goût qu'il faut pour reveiller l'eſprit.

THALIE.

En retrancheras tu ces mots à double entente,
Dont le bon goût murmure, & la pudeur rougit?
Je ſuis Muſe enjoüée, mais non pas inſolente.

PLAISANTINET.

Pourquoi les retrancher? ce qui vous épouvante,
De mes piéces fait la beauté;
Et quoi que vous en puiſſiez dire,
Pour exciter la curioſité,
C'eſt la bonne façon d'écrire.

THALIE.

Comment tu ne peux faire rire
Sans offenſer l'honnêteté?
Tu ne peux compoſer une piece amuſante,
Enjoüée & divertiſſante,
Sans groſſiere équivoque & ſans obſcenité?

PLAISANTINET.

Je n'y trouverois pas mon compte.

THALIE.

Va, tu devrois mourir de honte.

PLAISANTINET.

Je vous le dis tout net,
Ce n'eſt pas là mon fait,
J'aime la gaillardiſe,

THALIE.

Ou plûtôt la sottise.
Va donc chercher fortune ailleurs ;
Je trouverai d'autres Auteurs.

SCENE V.

THALIE, GENIOT, LA FARINIERE.

THALIE.

Allons, mes chers enfans, courage,
Voyons qui pourra de vous deux
Entreprendre ce que je veux.
Laissez le soin d'un grand ouvrage
Aux esprits d'un plus haut étage.

LA FARINIERE *enfonçant fièrement son Chapeau.*

En est-il au dessus de moi ?
Cherchez pour un tel badinage
Des esprits du plus bas aloy ;
Composer dans ce batelage
N'apartient qu'à des Auteurs fous.

THALIE.

Je croyois ne pouvoir mieux m'adresser qu'à vous

GENIOT.

Allez, Muſe, laiſſe-le dire,
Il ſuffit, j'entreprens ce que vous demandez ;
Et ſans faire rougir, j'eſpere faire rire
Si vous me ſecondez.
Je vais donc m'égaïer dans le goût de la Foire,
Je pourrai l'attraper, du moins j'oſe le croire ;
Puſſai-je voir nos grands & ſerieux eſprits
Accoûtumez à contredire,
Me demander raiſon de les avoir faire rire,
J'aurois toujours rempli le projet entrepris.
J'avois déja formé l'extravagante idée
D'un ſujet qui peut être auroit pû reüſſir.

THALIE.

Quel ?

GENIOT.

Le Roy de Cocagne.

THALIE.

Il peut faire plaiſir ;
Car je ſuis très perſuadée
Qu'il fournira de plaiſans traits.

GENIOT.

Pour ne point perdre tems & hâter mon ouvrage,
J'emprunterai ſelon l'uſage ;
Par-ci par-là des vers tous faits
Ou dans Racine, ou dans Corneille,
Pour le Roy de Cocagne ils viendront à merveille.

LA FARINIERE.

Mais quelle intrigue, quels portraits ?

Quelles mœurs & quels caractéres
Peuvent jamais entrer dans de pareils sujets ?

GENIOT.

Quelles mœurs ? des mœurs étrangeres.

LA FARINIERE.

Ah ! les mœurs de Cocagne, à de petits enfans
Ces contes bleus sont bons à faire ;
Mais je ne pense pas qu'à nos honnêtes gens
Ces fadaises-là puissent plaire.

THALIE.

Les beaux esprits assez souvent
Se sont fait reconnoître en une bagatelle.

LA FARINIERE.

Parbleu vous me la donnez belle,
Monsieur ; un bel esprit, c'est un demi sçavant.
Traiter de beaux esprits les gens de son espece,
C'est aux mouches à miel égaler les frélons ;
Ou s'il faut m'expliquer avec plus de justesse,
C'est au rang des oiseaux mettre les hanetons.

GENIOT.

A tous tes sots discours je ne daigne répondre,
Tu n'as pas l'ombre du bon sens,
Et la piece que j'entreprens
Va suffire pour te confondre.

LA FARINIERE.

Si cela reüssit, vous allez voir beau jeu.
Pour mettre au desespoir Thalie,
Pour désoler la Comédie,

Pour punir le public, je vais jetter, morbleu,
Toutes mes pieces dans le feu.

SCENE VI.

THALIE, GENIOT.

THALIE.

Elles seront mieux là que sur notre Théâtre.

GENIOT.

Allons, Muse, il est tems, ne m'abandonnez pas,
Déja vous m'inspirez du badin, du folâtre,
Du boufon.

THALIE.

Garde-toi de tomber dans le bas,
Tiens toujours Pegase en haleine,
Bride en main.

GENIOT.

Par ma foi j'aurai bien de la peine,
Le bas & le boufon se ressemblent assez,
Et je crains fort dans ma carriere
Si quand je broncherai vous ne me redressez,
D'aller donner dans quelque orniere.

THALIE.

Si le hazard t'y fait tomber,
Ne t'y laisse pas embourber,

Releve-toi tout au plus vite.

GENIOT.

Oüi, mais pendant ce tems, ſi le public s'irrite,
Et ſi je ne me puis aſſez-tôt relever?

THALIE.

Va, le public eſt bon, il s'attend de trouver
Dans ce qu'on lui promet une piece un peu folle:
Le pis qu'il en puiſſe arriver
Sera d'avoir tenu parole.

FIN DU PROLOGUE.

LE ROY DE COCAGNE,

COMEDIE

Répresentée en 1718.

ACTEURS.

LE ROY DE COCAGNE.
BOMBANCE, } Miniſtres.
RIPAILLE, }
FELICINE, } Dames de la Cour.
FORTUNAT, }
ALQUIF, Enchanteur.
PHILANDRE, Chevalier Errant.
LUCELLE, Infante de Trebizonde.
ZACORIN, Valet de Philandre.
GUILLOT, Nourricier de Lucelle.
HORTULAN, } Jardiniers du Roy.
FLORIBEL, }

Pluſieurs Nymphes ſous la couleur des Fleurs du Parterre du Roy.

LA ROSE, Fleur de la difficulté.
LA RENONCULE, Fleur de la fierté.
LE PAVOT, Fleur du ſommeil.
LE SOUCI, Fleur du tourment.
LA VIOLETTE, Fleur de l'innocence.
LA JONQUILLE, Fleur de la joüiſſance.

Troupe de Peuples Elementaires.

LES SILPHES, Habitans de l'Air.
LES SALMANDRES, Habitans du Feu.
LES ONDAINS, Habitans de l'Eau.
LES GNOMES, Habitans de la Terre.

TROUPE DE COCANIENS.
TROUPE D'ETRANGERS DE PLUSIEURS NATIONS.
GARDES DU ROY.

La Scene eſt au Pays de Cocagne.

LE ROY DE COCAGNE, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente le Pays de Cocagne.

SCENE PREMIERE.

ALQUIF, PHILANDRE, LUCELLE, ZACORIN, GUILLOT.

PHILANDRE.

Enfin après avoir traverſé tant
de mers,
Eſſuyé tour à tour mille périls
divers,
De tant de fiers Géans combattu la puiſſance,
Nous ſommes arrivez dans ce lieu de plaiſance;

C'eſt par vous, ſage Alquif, divin Magicien...

ALQUIF.

Sans moi votre valeur ne vous ſervoit de rien.
J'ai ſçu calmer les flots, diſſiper les tempêtes
Qu'un Démon mal-faiſant déchaînoit ſur vos têtes.
Je vous ai conſervé, me voilà ſatisfait.

PHILANDRE.

Qui pourra vous payer d'un ſi rare bienfait?

ALQUIF.

Le plaiſir d'avoir pû vous rendre ce ſervice.
Votre bras vous a ſçû tirer du précipice,
Où ces maudits Géans vous avoient entraîné;
Mais enfin ſur la mer le courage eſt borné;
La valeur ne met point à l'abri d'un orage.
Mon art ſeul vous pouvoit garantir du naufrage,
Il l'a fait; & le prix de ce puiſſant ſecours
Je le trouve à pouvoir couronner vos amours:
Vivez heureux, Philandre, avec votre Lucelle,
Elle toujours conſtante, & vous toujours fidelle,
Dans cette Iſle goûtez les plaiſirs les plus doux.

ZACORIN.

Oüi, mais par parenthèſe, en quels lieux ſommes-nous?
J'ai vû de beaux Châteaux, une belle Campagne.

ALQUIF.

Vous êtes, mes amis, au Pays de Cocagne.

ZACORIN.

Au Pays de Cocagne! allons vite manger,

Dans quelque bon endroit cherchons à nous loger.

GUILLOT.

Oüi morguë, c'eſt bien dit, cherchons notre pitance,
Et crevons tous de faim.

ALQUIF.

Un peu de patience.

ZACORIN.

Depuis près de deux jours je n'ai mangé ni bû,
Mon eſtomac en gronde, & veut être repû.

PHILANDRE.

Sommes-nous mieux que vous?

GUILLOT.

Vous nous la baillez belle,
Votre amour vous nourrit avec votre Lucelle.

PHILANDRE.

Comment?

ZACORIN.

Il a raiſon, dans tous vos déplaiſirs,
Vous avalez des pleurs, vous gobez des ſoupirs,
Vous croquez des baiſers, & dans tout le voyage...
Mais que demande ici ce groteſque viſage?

PHILANDRE.

Voyons.

SCENE II.

ALQUIF, PHILANDRE, LUCELLE, BOMBANCE, ZACORIN, GUILLOT.

BOMBANCE.

JE viens ſçavoir qui vous amene icy,

ZACORIN.

La faim, & le plaiſir de vous y voir auſſi.

BOMBANCE.

Vous êtes bien tombés, nous vous ferons grand' chere;
Quelles gens êtes-vous, il ne me faut rien taire.

PHILANDRE.

Je fais profeſſion de Chevalier errant.
Ayant pour cette Dame eû quelque different,
Et dans l'occaſion embraſſé ſa querelle,
Je me ſuis vû contraint de partir avec elle,
Aprés bien des perils, un deſtin plus heureux,
Nous a conduit enfin dans ces aimables lieux.

BOMBANCE.

Vous ne pouviez choiſir un ſéjour plus tranquile;
Le Roy ſera ravi de vous donner azile.

Il faut avoüer, ma foi c'eſt un bon Roi,
Joyeux, de bonne humeur, à peu prés comme moi.

PHILANDRE.

A-t'il bien des Sujets ?

BOMBANCE.

Pas trop, car ſon Empire
A fort peu d'étenduë.

LUCELLE.

Et ce qu'on entend dire
De ce charmant Pays eſt-ce une verité ?

BOMBANCE.

Oüi, l'on le peut nommer un ſéjour enchanté,
Et je doute qu'au monde il en ſoit un ſemblable.

ZACORIN.

Eſt-il vrai qu'on y paſſe & jour & nuit à table,
Qu'on y marche en tout tems ſans crainte des voleurs,
Qu'on n'y ſoufre Avocats, Sergens ni Procureurs,
Que l'on n'y plaide point, qu'on n'y fait point la guerre,
Que ſans y rien ſemer tout vient deſſus la terre,
Que le travail conſiſte à former des ſouhaits,
Que l'on y rajeunit, & que de nouveaux traits . . . .

BOMBANCE.

Il n'eſt rien de plus vrai, mais prêtez-moi l'oreille,
Je vais vous raconter merveille ſur merveille.
Quand on veut s'habiller, on va dans les forêts;
Où l'on trouve à choiſir des vêtemens tous prêts :

Veut-on manger ? les mets sont éparts dans nos
plaines,
Les vins les plus exquis coulent de nos fontaines,
Les fruits naissent confits dans toutes les saisons,
Les chevaux tout scellez entre dans nos maisons,
Le pigeonneau farci, l'alouëtte rôtie,
Nous tombent ici bas du Ciel comme la pluye,
Dès qu'on ouvre la bouche, un morceau succulent...

ZACORIN.

Ma foi j'ai beau l'ouvrir, il n'y vient que du vent.

BOMBANCE.

L'heure n'est pas venuë, attens que le Roy dine.

ZACORIN.

Ils sont long-tems là-haut à faire la cuisine,
En attendant le Roy, ne nous pouriez-vous pas
Faire pleuvoir toûjours ici deux ou trois plats ?

BOMBANCE.

Il n'est pas encor tems, le Peuple Elementaire.
Qui sans se faire voir met ses soins à nous plaire,
A son heure reglée à travailler pour nous.

PHILANDRE.

Un Peuple élementaire a commerce avec vous ?
Et quel est-il ce Peuple ?

BOMBANCE.

Un Peuple ami des hommes,
Les Sylphes, les Undains, les Salmandres, les
Gnomes.

LUCELLE.

Comment ! vous prétendez que dans chaque élement
Soit un Peuple ?

BOMBANCE.

Oüi.

ZACORIN.

Quoi dans l'air ?

BOMBANCE.

Oüi vrayment.
Les Sylphes, par exemple, entourés d'une nuë ...

ZACORIN.

Ils ont pour promenade une belle étenduë.

GUILLOT.

Mais morgué dans le feu ?

BOMBANCE.

Les Salmandres y sont.

GUILLOT.

Au diable qui voudroit avoir le chaud qu'ils ont.

BOMBANCE.

Les Undains sont dans l'eau, les Gnomes dans la terre;
Et quoi qu'entr'eux souvent ils se fassent la guerre,
Ils sçavent s'accorder pour nous faire plaisir,
Et nous servir ici selon notre desir.
Les habitans de l'air vont pour nous à la chasse,
Les Undains font entrer les poissons dans la nasse;
Et quand les Gnomes ont préparé ces mets-là,
Les habitans du feu font rôtir tout celà.

Mais le Roi va venir, il eſt dans ſon parterre
A parcourir les fleurs qu'y fait naître la terre.
Sçavez-vous quelles fleurs ?

ZACORIN.

Non.

BOMBANCE.

De jeunes beautez ;
Des Nymphes dont l'aſpect rend les ſens enchantez.
Elles prennent la forme ou des lis ou des roſes,
Ou d'autres belles fleurs nouvellement écloſes,
Elles en ont l'odeur, l'attribut, les couleurs.

ZACORIN.

Quoi ! le jardin du Roi produit de telles fleurs ?
Je veux y labourer. Ces roſes feminines
Malgré tous leur appas peut-être ont des épines ;
Mais quand j'aurai mangé, j'irai tantôt ſans bruit
Cueillir dans ce jardin quelque belle de nuit ;
Le tout pour éprouver ſi ce n'eſt point menſonge à
Car tout ce que j'entens ne me paroit qu'un ſonge.

(On entend une ſymphonie.)

Mais d'où peuvent venir ces ſons harmonieux ?

BOMBANCE.

Sans doute, c'eſt le Roi qui rentre dans ces lieux ;
Il ne marche jamais qu'il n'ait de la muſique,
Juſques aux animaux, chacun ici s'en pique.

GUILLOT.

Le biau charivari, Quoi les chats & les chiens.

BOMBANCE

BOMBANCE.

Les ânes même ?

ZACORIN.

Ils sont ici musiciens,

Les ânes!

BOMBANCE.

Oüi vraiment ; ils ont certains organes.

ZACORIN.

Et les musiciens parmi nous sont des ânes;
Voyez la difference.

BOMBANCE.

Allez quelques momens
Admirer la beauté de nos appartemens.
Je previendrai le Roi ; je l'entens qui s'avance.
Il va tenir conseil, & donner Audiance.

GUILLOT.

Quoi bailler Audiance au milieu de ce champ !

BOMBANCE.

Les Gnomes vont bâtir un Palais à l'instant.

Le Théâtre change, & il s'éleve un Palais bâti de sucre dont les Colomnes sont de sucre d'orge, & les ornemens de fruits confits.

Hé bien, qu'avois-je dit ?

GUILLOT.

La plaisante méthode !
Morgué je n'ai jamais rien vû de plus commode.

PHILANDRE.

J'admire ce Palais.

ZACORIN.

Il me paroit galant.

BOMBANCE.

Mais le meilleur de tout c'eſt qu'il eſt excellent,
Il eſt bâti de ſucre, orné de confitures.

GUILLOT.

Morguenne, que j'allons manger d'Architecture!

BOMBANCE.

Le blanc que vous voyez c'eſt du ſucre candi.

ZACORIN.

Allons, mon cher Guillot, au plûtôt goûtons y.

BOMBANCE.

Et ces Colomnes ſont faites de ſucre d'orge.

GUILLOT.

Morgué ça me vient bien, car j'ai mal à la gor

BOMBANCE.

Tout doux, dans ce Palais n'allez rien ravager,
Ce n'eſt qu'en le quittant qu'on le pourra manger.

GUILLOT.

Mocquons-nous de cela, morgué vaille qui va

BOMBANCE.

Arrêtez, vous ferez fondre notre muraille,
Peſte ſoit des coquins, ils vons tout écorner.

ZACORIN.

Hélas à notre faim vous devez pardonner.

BOMBANCE.

Vous mangerez tantôt. Voyez quelle inſolence,
Gruger notre Palais! Le Roi... Mais il s'avance.

SCENE III.

LE ROY, BOMBANCE, RIPAILLE.

Suite des Courtisans.

LE ROY.

(*Le Roi entre au bruit de la Symphonie.*)

QUe chacun se retire, & qu'aucun n'entre ici.
Bombance, demeurez, & vous, Ripaille aussi.
Cet Empire envié par le reste du monde,
Ce pouvoir qui s'étend une lieuë à la ronde,
N'est que de ces beautez dont l'éclat ébloüit,
Et qu'on cesse d'aimer si-tôt qu'on en joüit.
Je ne suis pas heureux tant que vous pouriez croire.
Quel diable de plaisir, toûjours manger & boire?
Dans la profusion le goût se relentit,
Il n'est, mes chers amis, viande que d'apétit.
Je me lasse sur tout amant de tant de belles,
De ne pouvoir trouver quelques beautez cruelles,
De ces cœurs de rochers qui s'arment de rigueurs,
Qui par leur resistance excitent les ardeurs,
Et dont on n'obtient rien à moins qu'on ne le vole.
On dit que de l'amour c'est là la rocambole.

Je ſuis donc reſolu, ſi vous le trouvez bon,
De laiſſer pour un tems le Trône à l'abandon.
Le Trône cependant eſt une belle place,
Qui la quitte, la perd. Que faut il que je faſſe?
Je m'en apporte à vous, & par votre moyen,
Je veux être Empereur, ou ſimple Citoyen.

BOMBANCE.

Sire, je l'avoûrai, c'eſt une triſte vie
De voir à tous momens prevenir ſon envie,
Et des plus friands mets l'eſtomac toûjours plein,
N'avoir pas le loiſir d'avoir ni ſoif ni faim,
Les plaiſirs ne ſont doux qu'aprés un peu de p
ne.
Quittez donc pour un tems la grandeur ſou
raine,
Par trop d'oiſiveté vos membres vous ſont vains:
Servez-vous de vos pieds, faites agir vos mains,
Et pour trouver du goût à faire bonne chere,
Jeunez deux ou trois jours, ce n'eſt pas une affai
Si le trop de ſanté vous cauſe des dédains,
Souffrez dans vos Etats deux ou trois Médecins,
Ils vous la détruiront, je me le perſuade:
Voilà mon ſentiment. A vous, mon camarade.

RIPAILLE.

Oüi, je croi que le Roi feroit fort ſagement
De pouvoir quelquefois manger moins goulu-
ment;
Ne point laiſſer ſes pieds, ſes mains en léthargie,

lis quitter ſon pouvoir c'eſt ce que je dénie.
! qu'il eſt beau de voir un peuple à ſes genoux !
uvez-vous vous laſſer de n'obéir qu'à vous ?
mment ! vous vous plaignez que tout va par
écuelle ?
que la mariée eſt, comme on dit, trop belle?
rdez votre Couronne, elle vous va trop bien,
us ſeriez bien penaut ſi vous n'étiez plus rien.
e l'amour du-Pays, que la pitié vous touche,
cagne à vos genoux vous parle par ma bouche,
pour mieux aſſurer le bien commun de tous,
onnez un ſucceſſeur qui ſoit digne de vous.

LE ROY.

'en déliberons plus ; aprés tout quand j'y penſe,
allois faire le ſot de quitter ma puiſſance ;
eut-être dans deux jours je m'en mordrois les
doigts,
n ſage Conſeiller eſt le bonheur des Rois.
force de choiſir on prend ſouvent le pire.
paille, je vous crois, & retiendrai l'Empire :
t pour récompenſer ce conſeil à l'inſtant,
: prétens vous donner dix mille écus comptant.
uoique l'argent ici ſoit fort peu néceſſaire,
l en faut pour joüer. Voyez mon Sécretaire,
aites en dreſſer l'ordre, & je le ſignerai.
llez.

BOMBANCE.

Ce n'eſt pas tout, Sire, je vous dirai

Que quelques Etrangers arrivez dans cette Iſle,
Viennent vous ſupplier de leur donner azile.

LE ROY.

Volontiers, où ſont-ils ?

BOMBANCE.

Je m'en vais les chercher.

LE ROY.

Fort bien. Mais cependant qu'on me faſſe approcher,
Les Fleurs qu'en mon parterre aujourd'hui j'ay choiſies,
Elles meritent bien l'honneur d'être cueillies ;
Qu'on ouvre le jardin.

SCENE IV.

LE ROY, HORTULAN, FLORIBEL, Plusieurs Fleurs de differentes especes.

Le Théâtre change & représente un jardin magnifique ; plusieurs Nymphes y sont sous la figure des Fleurs.

LE ROY *continuë.*

LEs brillantes couleurs!
Je ne me souviens plus du blazon de ces Fleurs.

HORTULAN.

Nous allons l'expliquer, mais à notre maniere,
Qu'on trouvera peut-être assez particuliere.
Les Fleurs par leur simbole expriment tour à tour
Les plaisirs, les tourmens qu'on éprouve en amour.

Le Prime verd est esperance ;
Et l'Hyacinthe, amour chagrin ;
La Marguerite, patience ;
Et l'Immortelle, amour sans fin.

FLORIBEL.

La Fleurs d'Iris eſt inconſtante ;
L'Eliotrope, attachement ;
Chevrefeüille, concupiſcence ;
Et la Penſée, amuſement.

HORTULAN.

Le Muguet, eſt coqueterie ;
Et la Renoncule, fierté ;
La Marjolaine, tromperie ;
Et le Barbeau, fidélité.

FLORIBEL.

Anemone eſt perſéverance ;
Fleur de Laurier, ardent deſir ;
Jonquille enfin eſt joüiſſance ;
Et Fleur de Pomier, repentir.

HORTULLAN.

Tubereuſe eſt dédain. Mais dans leurs chanſons,
Sire,
De tous leurs attributs elles vont vous inſtruire.

ENTRE'E DES FLEURS.

HORTULAN *chante.*

Charmantes Fleurs, qui tour à tour
Naiſſant dans le jardin d'Amour,
De ce Dieu marquez la puiſſance,

De vos diverſes beautez
Nos yeux ſont enchantez,
Nous ne ſçavons à qui donner la préférence;
Etalez nous vos qualitez,
Nous en ferons la différence.

ENTRE'E DES FLEURS.

LA ROSE,
Fleur de la difficulté.

Entre mille Fleurs nouvelles
L'Aurore a pris le ſoin de m'embellir,
Plus mes épines ſont cruelles,
Plus il eſt doux de me cueillir.

LA RENONCULE,
Fleur de la fierté.

Pour des fleurettes,
De feintes douceurs,
Nous n'avons que rigueurs.
Avec nous point d'amourettes,
Point de faveurs
Pour des fleurettes.
Ne ne livrons nos cœurs
Qu'à des ardeurs parfaites.
Dans nos retraites,

Amans trompeurs,
N'eſperez par cueillir des Fleurs
Pour des fleurettes.

ENTRE'E DES ROSES & des Renoncules.

LE PAVOT,
Fleur du ſommeil.

Amans malraitez de vos belles,
Ayez recours à mes pavots,
Dans les charmes du repos
On ne trouve point de cruelles.
Les ſonges amoureux
Que mon pouvoir fait naître,
Par de douces erreurs ſçauront combler vos vœux.
On n'eſt jamais plus heureux
Que quand on le croit être.

LE SOUCI,
Fleur du tourment.

Sans ſouci, ſans tourment,
Sans chagrin, ſans martyre,
Sans ſouci, ſans tourment,
Nul plaiſir en aimant.
Un cœur toujours content dans l'amoureux empire,
Ne connoit pas le prix d'un fortuné moment,

Un tendre amant qui ſe plaint, qui ſoûpire,
Quand il obtient ce qu'il déſire,
Trouve ſon bonheur plus charmant.
Sans ſouci, ſans tourment,
Sans chagrin, ſans martyre,
Sans ſouci, ſans tourment,
Nul plaiſir en aimant.

LA VIOLETTE,
Fleur de l'innocence.

Je ſuis la ſimple Violette,
Je fais le plaiſir de nos champs,
Je badine, je ſuis follette,
Profitez-en, jeunes amans.
Ne perdez pas ces doux inſtans;
Gardez-vous bien d'attendre.
Pour me cueïllir il n'eſt qu'un tems,
Heureux qui le ſçait prendre.

ENTRE'E DES VIOLETTES.

LA JONQUILLE,
Fleur de la joüiſſance.

Non ce n'eſt plus le tems
De la perſéverance,
Non ce n'eſt plus le tems
Des fideles amans.

Je couronne leurs feux, je finis leurs souffrances,
Je mets enfin le comble à leurs contentemens.
De mes faveurs quelle est la recompense ?
Je suis le prix de la constance,
Et fais souvent des inconstans.
Non ce n'est plus le tems
De la persévérance,
Non ce n'est plus le tems
Des fideles amans.

ENTRE'E.
de toutes les Fleurs.

LE ROY.

Mais parmi tant de Fleurs qui brillent à nos yeux,
Dis-moi ton sentiment, laquelle te plaît mieux ?

FLORIBEL *chante.*

La jalouse Amaranthe,
Et l'Iris inconstante
Causent trop de tourment.
La dédaigneuse
Tubereuse
A trop d'entêtement ;
A la peine je succombe
Lorsqu'il faut les arracher ;
J'aime mieux la Fleur de pêcher
Qui du premier vent tombe.

LE ROY.

Ce n'eſt pas là mon goût, j'aime les Fleurs bizares,
Et j'en voudrois trouver quelques-unes plus rares.

SCENE V.

LE ROY, HORTULAN, FLORIBEL, LES FLEURS, BOMBANCE, SUITE &c. ALQUIF, PHILANDRE, LUCELLE, ZACORIN, GUILLOT.

BOMBANCE.

Voici ces Etrangers.

LE ROY.

Ah ! qu'eſt-ce que je voi !
L'aimable Fleur ! je ſens certain je ne ſçai quoi.
Un friſſon,... une ardeur.... un.... je me donne au diable,
Si jamais j'ai encore ſenti rien de ſemblable.

PHILANDRE.

Permettez-nous, Grand Roi, qu'embraſſant vos genoux,
Nous venions en ces lieux vous prier. ...

LE ROY.

Levez-vous

Vous qui l'accompagnez, que vous êtes heureux!
Votre fortune eſt faite; & d'abord je commence
Par vous donner à tous des Charges d'importance.
A Zacorin. *A Philandre.*
Je vous fais Echanſon, & vous mon Ecuyer,
A Alquif. *A Guillot.*
Vous, mon grand Chambelan, & toi mon Treſorier.

GUILLOT.

Treſorier; ah morgué que cette Charge eſt bonne!
Je recevrai l'argent & ne payerai perſonne.

LE ROY.

Oüi, Monſieur le Manant, vous êtes un fripon?
Au lieu de Treſorier, ſoyez Porte-cotton.

GUILLOT.

Porte-cotton! morgué ce nom-là m'effarouche,
Quelle Charge eſt-ce là?

ZACORIN.

Ce n'eſt pas de la bouche.

PHILANDRE.

Sire, je ne ſçaurois me taire plus long-tems,
Vous nous comblez de biens ſans nous rendre contens;
Retirez vos bien-faits, & me laiſſez Lucille.
Le Ciel fit naître en nous une ardeur mutuelle,
Je l'adore, elle m'aime, & je perdrai le jour
Plûtôt que de quitter l'objet de mon amour.

LE ROY.

En voici bien d'un autre. Oſez-vous, témeraire,

Me

Le parler d'un amour à mon amour contraire ?

PHILANDRE.

Quoi, Sire ?...

LE ROY.

Taisez-vous. Si vous me raisonnes,
Je vous appliquerai du sceptre sur le nez ;
Et je vous apprendrai chetive creature,
Si je suis en ces lieux un Monarque en peinture.

PHILANDRE.

Mais enfin...

LE ROY.

Je vous trouve un plaisant étourneau,
Vous me prenez, je croi, pour un Roi de carreau.

PHILANDRE.

Je ne me connois plus en perdant ce que j'aime,
Et j'ose ici braver & sceptre & diadême.

LE ROY.

Ah ! tu fais le mutin, va, sors de mes Etats,
Et que la fin du jour ne t'y retrouve pas.
Il est bien-tôt midi, tu n'as plus que six heures,
Et si dans mon pays plus long tems tu demeures...

PHILANDRE.

Le tems ne me fait rien, quand je voudrai partir,
Il ne faut qu'un quart d'heure au plus pour en sortir ;
Mais je n'en sortirai que suivi de Lucelle,
La mort, la seule mort peut me separer d'elle.

LE ROY.

Oh parbleu ç'en est trop. Hola ; Gardes à moi ;

Qu'on le mene en prison.

LUCELLE.

Que faites vous, grand Ro

LE ROY.

Je soutiens comme il faut la grandeur souveraine.
Dans mon appartement menez cette inhumaine,
Et ce drôle au cachot.

ALQUIF.

Allez sans murmurer,
Je sçai bien le moyen de vous en retirer.

PHILANDRE.

Vos ordres, cher Alquif, arrêtent mon courage.

LE ROY.

Gardes, obéissez sans tarder davantage.
Suivons cette cruelle, employons tout. Morbleu!
Si je n'en obtiens rien, nous allons voir beau jeu.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théatre change, & représente un Salon magnifique.

SCENE I.

ALQUIF, ZACORIN.

ALQUIF.

QU'en dis-tu, Zacorin ?

ZACORIN.

Sans battre la campagne,
Je dirai franchement que ce Roy de Cocagne
A la tête un peu chaude, & n'entend pas raison ;
Mais voilà cependant mon cher Maître en prison.

ALQUIF.

Pour l'en faire sortir je sçai ce qu'il faut faire ;
Et même ton secours m'y sera nécessaire.

ZACORIN.

Vous n'avez qu'à parler, servez-vous de mon bras
Pour détrôner le Roy, ravager ses Etats.

ALQUIF.

Comme Diable tu vas, laiſſe-là ta vaillance ;
Nous n'avons pas beſoin d'une telle vengeance.
Le Peuple Elementaire eſt déclaré pour lui,
Et nous ne ſerions pas les plus forts aujourd'hui.
Je ne veux ſeulement que joüer une piéce
A ce plaiſant Monarque unique en ſon eſpece.
Il s'agit de tirer ton Maitre de priſon,
Je ferai que le Roy perdra toute raiſon.
J'ai parmi mes joyaux trouvé par avanture,
Cette bague enchantée ; elle eſt de la figure
De celle qui tantôt brilloit au doigt du Roi ;
Il s'y pourra tromper aiſément.

ZACORIN.

Je le croi ;
Mais la difficulté c'eſt de faire l'échange.

ALQUIF.

Il ſe lave les mains peut-être avant qu'il mange.
Otant ſon Diamant pour ne le pas ternir,
Il te le donnera dans ce tems à tenir,
Et toi ſubſtituant cette bague à la place,
Tu pourras...

ZACORIN.

Je comprens ce qu'il faut que je faſſe.
Je ſçais eſcamoter, repoſez-vous ſur moi ;
Mais ſera-ce pour moi le diamant du Roy ?

ALQUIF.

Ne t'embaraſſe point quel ſera ton ſalaire,

t ſonge ſeulement à bien mener l'affaire.

ZACORIN.

le votre diamant quel eſt donc le pouvoir?

ALQUIF.

Tout auſſitôt qu'au doigt le Roy pourra l'avoir,
Il perdra la mémoire ; une eſpece d'yvreſſe
Lui fera méconnoître amis, parens, maîtreſſe,
Il ſera comme un fou...

ZACORIN.

Mais je crois que déjà
Il n'a pas grand chemin à faire juſques-là ;
Trouvez-vous entre nous ce Monarque fort ſage?

ALQUIF.

S'il eſt fou, je prétens qu'il le ſoit davantage.

ZACORIN.

Mais ſi perdant le peu qu'on lui voit de raiſon,
Il faiſoit par plaiſir pendre ſon Echanſon?

ALQUIF.

Ah! s'il oſoit commettre une action ſi noire,
Tu ſerois bien vangé.

ZACORIN.

C'eſt ce que je veux croire,
Mais je ſerois pendu toujours en attendant.

ALQUIF.

Tu n'aurois que le mal ; car dans le même inſtant
Te coupant par morceaux je te rendrois la vie.
Tu connois mon pouvoir.

ZACORIN.

Au diable qui s'y fie.

ALQUIF.

Nous n'en viendrons pas là.

ZACORIN.

J'y compte vraiment bien.

ALQUIF.

Va toujours ton chemin, & n'appréhende rien,
Garde bien le secret sur tout, & que Lucelle
Ignore, ainsi que tous, ce que je fais pour elle.

ZACORIN.

C'est bien dit, elle est fille, elle pourroit jaser,
Mon Maître du secret pourroit même abuser;
Il ne manqueroit pas par excés de tendresse,
D'en faire confidence à sa chere Maîtresse.
Je connois les Amans: tous deux n'en sçauront rien,
Et le tout se fera de vous à moi.

ALQUIF.

Fort bien.
Tiens, prend donc cette bague.

ZACORIN.

Et si par sa puissance
J'allois devenir fou moi-même par avance?
Les moqueurs sont moqués, souvent cela se voit.

ALQUIF.

Tout le charme n'agit que quand elle est au doigt.
Adieu, je vais de l'œil conduire toute chose,
Afin qu'à nos projets ici rien ne s'oppose.

SCENE II.

Zacorin met la bague enchantée sans y penser, & s'appercevant que la tête lui tourne, il l'ôte de son doigt en faisant plusieurs tours de théâtre.

ZACORIN *seul.*

MA foi dans tout ceci je crains fort pour mes os,
Je vois que je m'embarque un peu mal à propos;
Si le Roy s'apperçoit du changement de bague,
Ou si ses Courtisans voyant qu'il extravague.....
Mais il est inutile à present d'en parler,
Je suis trop avancé pour oser reculer.
Quelqu'un vient, taisons-nous.

SCENE III.

RIPAILLE, ZACORIN.

RIPAILLE.

GRande, grande nouvelle ;
Le Roy va triompher de la fiere Lucelle,
Elle va l'épouſer pour ſauver ſon Amant,
Et tout pour leur hymen s'apprête en ce moment.
Voici pour le feſtin la ſalle préparée,
Le Ciel y va bientôt envoyer ſa roſée,
Les plus rares parfums y ſeront répandus,
Les concerts les plus doux y ſeront entendus,
Et ce qui peut charmer le toucher & la vûë....

ZACORIN.

A quoi bon pour paſſer les cinq ſens en revûë,
Tout ce grand verbiage ? Il faut dire on verra,
Entendra, goûtera, ſentira, touchera.
Voilà ce qui s'appelle un ſtile laconique.
Et c'eſt de la façon que j'aime qu'on s'explique.
Mais avant de goûter ces plaiſirs plus qu'humains
(Inſtruiſez-moi.) Le Roy lavera-t-il ſes mains ?

RIPAILLE.

Plaiſante queſtion ! S'il en a fantaiſie.

ZACORIN

ZACORIN.

Je l'en avertirai de peur qu'il ne l'oublie.

RIPAILLE.

Et de quoi votre eſprit eſt-il inquiété ?

ZACORIN.

Je ſuis ſon Echanſon, j'aime la propreté.

RIPAILLE.

Hé qu'il les lave, ou non, allez, laiſſez-le faire;
Mais adieu, je m'en vais trouver le Sécretaire,
Pour lui faire dreſſer l'Ordonnance à l'inſtant,
Qui me fera payer dix mille écus comptant.

SCENE IV.

ZACORIN *ſeul.*

COmme le ſexe change ! O Ciel ! eſt-il poſſible
Que pour un autre amant Lucelle ſoit ſenſible?
Philandre, mon cher Maître, hélas ! que je te plains,
Si le Roi par hazard ne lavoit point ſes mains,
Tu verrois dans ſes bras la perfide Lucelle,
Et malgré ton amour... Mais voici l'infidelle.

SCENE V.

LUCELLE, ZACORIN.

LUCELLE.

C'Eſt toi, cher Zacorin.

ZACORIN.

Et oüi vraiment, c'eſt moi;
Qui raiſonnois tout ſeul ſur votre peu de foi;
Aprés tant de ſermens, allez le tour eſt traître.

LUCELLE.

Voulois-tu qu'à mes yeux on immolât ton Maître?
Le Roi me menaçoit de le faire mourir
Quand je puis le ſauver, l'aurois-je vû perir?

ZACORIN.

Chanſons que tout cela, vous voulez être Reine.

LUCELLE.

Ah! par de tels diſcours n'augmente pas ma peine,
Pour te déſabuſer écoute mon projet,
J'eſpere que bien-tôt il aura ſon effet.
Tu vois bien que le Roi veut des beautez cruelles,
Parce qu'en ſon Pays il en eſt peu de telles,
Mes refus ne feroient que redoubler ſes feux,
Et je prens le parti de répondre à ſes vœux.

De le feindre, du moins; me trouvant si traitable,
Il pourra se guerir de son amour.

ZACORIN.

Du diable,
Allez, avant ce temps, Zacorin pourra bien....
Mais quelqu'un vient ici, quittons cet entretien.

SCENE VI.

LUCELLE, FORTUNATE, FELICINE, BOMBANCE, ZACORIN.

BOMBANCE.

GRande Reine, je viens de la part de mon Maître
Vous dire que bientôt vous le verrez paroître;
En attendant voici deux Dames de sa Cour,
Qu'il honore du nom de vos Dames d'atour;
Et comme toutes deux sont sages & prudentes,
Elles vous serviront aussi de Gouvernantes.

SCENE VII.

LUCELLE, FELICINE, FORTUNATE, ZACORIN.

LUCELLE.

QUoi ! pour me gouverner il choisit des enfans !

FELICINE.

Des enfans dites vous ? nous avons cinquante ans.

ZACORIN

Cinquante ans ? hé comment cela se peut-il faire ?
Vous en paroissez dix.

FELICINE.

Il faut te satisfaire,
Et contenter ici ta curiosité.
Comme aprés cinquante ans se passe la beauté,
Les femmes du Pays ayant atteint cet âge,
N'en ont point de dépit. Elles ont l'avantage
De retourner soudain à l'âge de dix ans,
Et rentrent, sans hyver, de l'automne au printems.

ZACORIN.

Si nos Dames sçavoient de ce Pays l'usage,
Combien entreprendroient dès demain le voyage ?

LUCELLE.

De mon étonnement je ne puis revenir !

FORTUNATE.

Ici l'on ne craint point un fâcheux avenir ;
Et comme on rajeunit ſans perdre la mémoire,
Des cinquante ans paſſez on rappelle l'hiſtoire ;
On prévient les perils on ſçait ſe dérober
Des piéges des amans où l'on a pû tomber.

ZACORIN.

Quelques uns autrefois vous ont-ils attrapée ?

FORTUNATE.

Oh que oüi, mon enfant, j'ai tant été trompée ;
Mais je ſuis aguerie ; & pour tout dire enfin,
Qui voudra m'attrapper ſe levera matin.

ZACORIN.

Si bien donc déſormais que vous ſerez plus fine,
Et vendrez votre ſon mieux que votre farine.
Si de votre mémoire il n'eſt point effacé,
Faites-nous un recit de votre tems paſſé.

FORTUNATE.

Volontiers. A quinze ans je fus trop innocente ;
Je pris ce qui s'offroit d'une ardeur imprudente,
C'étoit un écolier, jeune, joli, bienfait,
Mais le petit fripon étoit un indiſcret.
A vingt ans j'en pris un qui me parut plus ſage,
Mais il étoit jaloux, jaloux juſqu'à la rage.
A trente ans je fis choix d'un vieillard amoureux,
Il s'efforçoit en tout de prevenir mes vœux,

Le bon-homme faiſoit tout ce qu'il pouvoit faire,
Mais tout ce qu'il pouvoit n'avoit pas de quoi plaire.
Enfin ſur mes vieux jours voulant goûter de tout,
Et des vieilles du tems me conformer au goût,
Je pris un petit Maître. Ah la maudite engeance !
Qu'il m'a fait de chagrin & cauſé de dépenſe !
Pour me recompenſer de mes ſoins bienfaiſans,
Il en entretenoit une autre à mes dépens.

ZACORIN.

A preſent des amans connoiſſant le manége,
Bien hupé qui pourra vous attraper au piége.
Et vous, ma belle Dame, à votre air ſerieux,
On pourroit preſumer que vous avez fait mieux.

FELICINE.

Encore pis. En prenant un chemin tout contraire,
Juſques à quarante ans je fus prude & ſevere,
J'accablai de rigueurs les plus tendres amans,
Je mépriſai leurs ſoins, leurs doux empreſſemens.
A la fin ſe laſſant de me voir inhumaine,
Ils déſerterent tous & briſerent leur chaine,
J'en fuis picquée au vif, à ne vous rien celer,
Et voulus, mais trop tard, enfin les rappeller.
J'avois pris leur amour, eux mon indifference,
Leurs yeux étoient ouverts, & les miens ſans puiſſance.
Lorſque je me vis ſeule & ſans adorateurs,
Que je me repentis de toutes mes rigueurs !

ZACORIN.

Dieu ſçait ſi vous allez, aprés ceſte avanture,
Vous bien dédommager ?

FELICINE.

Oh ! je vous en aſſure.

FORTUNATE.

Il faudra déſormais nous conduire avec art,
Je fus trop tôt coquette, & vous un peu trop tard.

ZACORIN.

Pour n'être point la dupe en quoi qu'on ſe propoſe,
Ma foi l'expérience eſt une belle choſe.

FELICINE à *Lucelle.*

Reglez-vous là deſſus, mon enfant, évitez
En toutes occaſions les deux extrêmitez.

ZACORIN.

Suivez bien les avis de vos deux Gouvernantes,
Qu'un long âge & l'épreuve ont faites ſi ſçavantes.

LUCELLE.

Quand j'épouſe le Roi qu'ai-je beſoin de vous ?

FORTUNATE.

Hé ! nous vous inſtruirons à mener un époux.
Vous apprendrez par nous à le rendre fidele,
A faire qu'à ſes yeux vous ſoyez toujours belle,
Et que de vos liens il ne puiſſe échaper ;
Nous vous apprendrons tout, & même à le tromper.

ZACORIN.

Comment ? à le tromper lors qu'à vous on ſe fie ?

FELICINE.

C'eſt façon de parler, pour lui prouver l'envie
Qu'on a de la ſervir.

ZACORIN.

C'eſt fort bien fait, vrayment.
Mais ſous terre, je ſens un certain mouvement.

FELICINE.

Ce que vous allez voir, c'eſt l'ouvrage des Gnomes,
Habitans de la terre inviſibles aux hommes.
Les habitans de l'onde, & de l'air & du feu,
Pour apporter les mets arriveront dans peu.

FORTUNATE.

Le Roi vient, paroiſſez moins triſte, je vous prie,
Nous allons donner ordre à la céremonie.
Quand vous aurez diné, le Roi vous conduira
Au Temple de Comus où l'on vous mariera.
Du Temple ſur un Trône & magnifique & leſte,
Du Trône.... Adieu, tantôt on vous dira le reſte.

SCENE VIII.

LE ROY, LUCELLE, BOMBANCE, ZACORIN, OFFICIERS DE LA BOUCHE, GUILLOT.

LE ROY.

MA charmante, je touche au bienheureux moment
Qui va mettre le comble à mon contentement.

LUCELLE *à part.*

Philandre, cher Philandre! O triſteſſe mortelle!
Pour te ſauver le jour faut-il être infidele?

ZACORIN *preſentant un baſſin au Roy.*

Sire....

LE ROY.

Que voulez-vous? Tous ces apprêts ſont vains.

ZACORIN.

Quoi?....

LE ROY.

Je viens là-dedans de me laver les mains.

ZACORIN.

Et ne voulez-vous pas les laver davantage?

LE ROY.

Et par quelle raiſon les laver, dis?

ZACORIN *à part.*

J'enrage.

(*Au Roi.*)

Sire, dans nos climats, la coutume des Rois
Eſt de laver leurs mains toujours deux ou trois fois.
Et ſi vous vouliez....

LE ROY.

Non. Vous êtes bien étrange!

ZACORIN.

Je vous les laverois à l'eau de fleurs d'orange.

LE ROY.

Il n'en eſt pas beſoin, votre importunité....

ZACORIN.

Tout ce qu'il vous plaira; pourtant la propreté...
Et ſur tout dans les Rois, quand ils ont les mains nettes,
Les preſens qu'ils nous font....

LE ROY.

Finiſſez vos ſornettes.

ZACORIN *à part.*

Il ne lavera pas ſes mains abſolument,
Et je ne ferai point le troc du diamant.

LE ROY.

Venez, Reine, il eſt tems de nous placer à table.

ZACORIN.

Ah! le beau diamant!

LE ROY.

Il eſt aſſez paſſable.

ZACORIN *l'éxamine & éternuë ſur la main du Roi.*

Que je le voye un peu.

LE ROY *prenant une ſerviette s'eſſuye la main.*

Peſte ſoit du vilain,
Du mal propre qui vient de cracher ſur ma main.

ZACORIN.

Sire, c'eſt mon défaut, & toujours j'éternuë
Lorſqu'un beau diamant vient m'ébloüir la vûë.

LE ROY.

Ton impudence enfin commence à m'ennuyer.

ZACORIN.

Donnez ce diamant, je m'en vais l'eſſuyer,
Et vous lavant les mains. . . .

LE ROY.

Encor, va-t'en au diable,
Et laiſſe-moi, maraut, enfin me mettre à table.
Que l'on ſerve au plûtôt.

ZACORIN *à part.*

Tous mes efforts ſont vains,
Rien ne peut l'obliger à ſe laver les mains.

On entend un air de ſimphonie ſur lequel les Silphes & les Salmandres deſcendent du Ciel & apportent les mets que les Undains & les Gnomes ſervent ſur table. Pluſieurs fontaines de vin coulent au buffet, & tombent dans des cuvettes.

ZACORIN *continuë.*

Quelle profuſion, l'agreable mélange!
Allons, buvons toujours, attendant que je mange.

LE ROY *ſe mettant à table avec Lucelle.*

A boire.

BOMBANCE.

A boire au Roi.

ZACORIN.

Bon, c'eſt là mon emploi;
Goûtons à tous les vins.

BOMBANCE.

A boire, A boire au Roi.

GUILLOT.

A boire au Roi.

ZACORIN *au buffet.*

Parbleu, donnez-vous patience,
Il faut bien de ces vins faire la difference,
Pour que ſa Majeſté boive au moins du meilleur.
(*Il preſente une coupe au Roi.*)
Sire, en voilà du goût de votre ſerviteur.

LE ROY.

Allons à la santé de la future Reine.

Razade.

ZACORIN.

Tope, Sire, elle en vaut bien la peine.

GUILLOT *crie.*

Le Roi boit.

BOMBANCE.

Taisez-vous, vous nous étourdissez.

Aux Musiciens.

Et vous chantez ces airs pour l'Hymen.

UN MUSICIEN.

C'est assez.

ON CHANTE.

C'est l'Amour qui t'appelle,
Hymen, viens embellir ce fortuné séjour,
Ton flambeau va briller d'une flamme nouvelle,
Les jeux, les ris, les graces tour à tour
Vont écarter les chagrins de ta Cour;
C'est l'Amour qui t'appelle,
Hymen, viens embellir ce fortuné sejour.
Le flambeau du jour,
Ne répand point une clarté plus belle
Que celui de l'Hymen allumé par l'Amour.
C'est l'Amour qui t'appelle,
Hymen, viens embellir ce fortuné séjour.

LE ROY.

Vous n'avez pas encore entendu nos merveilles,
Vous, dont la voix charmante enchante les oreilles,
Assemblez par vos chants les oiseaux d'alentour,
Qu'ils viennent tous ici pour chanter notre amour.

UN MUSICIEN.

Quittez vos feüillages,
Tendres habitans des forêts,
Volez, venez en ce palais;
Y faire entendre vos ramages.
(On entend le ramage de plusieurs oiseaux.)
De vos chants melodieux,
Rossignols, remplissez ces lieux.
(La symphonie imite le chant des Rossignols.)
Et vous, aimables Tourterelles,
Inspirez-nous
Vos ardeurs fidelles.
(La symphonie imite le chant des Tourterelles.)
Ensuite un Merle siffle.
Insolens oiseaux, taisez-vous,
En vain vôtre voix s'apréte
A se méler à des concerts si doux.
(La symphonie imite le chant des Coucous.)
Fuyez, Hiboux, fuyez, Coucous,
Vous ne serez pas de la fête.

LE ROY *se levant de table.*

Ils en pourroient bien être, & mon cœur en murmure,
Ces vilains oiseaux-là sont de mauvais augure.

SCENE IX.

LE ROY, BOMBANCE, RIPAILLE, LUCELLE, ZACORIN, &c.

RIPAILLE.

Sire, pour votre hymen on a tout préparé,
Le Grand Prêtre est au Temple, & l'Autel est paré.

LUCELLE *bas.*

O Ciel! quel coup de foudre!

LE ROY.

Allons, charmante Reine.

RIPAILLE.

Si votre Majesté vouloit prendre la peine,
Avant que de sortir, de me signer cela.

LE ROY.

Très-volontiers.

RIPAILLE.

De l'encre, une plume.

ZACORIN.

En v

Zacorin répand le cornet d'encre ſur la main du
& ſur l'Ordonnance.

LE ROY.

Ah ! le maudit butor.

ZACORIN.

Sire, excuſez mon ze

LE ROY.

Vite de l'eau. Toujours quelque fraſque nouve
Oh ! le plus étourdi d'entre tous les humains !

ZACORIN *apportant le baſſin & l'Egui*

Je le ſçavois bien, moi, qu'il laveroit ſes mai

LE ROY,

Il faut que j'aye ici bien de la patience.

RIPAILLE.

Ce faquin a gâté toute mon Ordonnance,
Allons vite en dreſſer un autre.

SCENE X.

LE ROY, LUCELLE, BOMBANCE, ZACORIN, GUILLOT, UN GARDE.

Si le Roi quitte ſa bague pour ſe laver les mains, & dans ce tems Zacorin lui preſente la bague enchantée à la place de la ſienne, que le Roi met à ſon doigt.

ZACORIN.

En verité,
Quand il faut vous ſervir j'ai tant d'activité,
Sire, que fort ſouvent quand mon devoir m'abuſe..
Enfin quoi qu'il en ſoit, je vous demande excuſe.

LE ROY *ayant au doigt la bague enchantée.*

D'où me vient tout à coup cet ébloüiſſement ?
Je ne ſçai où je ſuis. Quel ſoudain changement ! ...

ZACORIN *à part.*

La bague va joüer ſon jeu, laiſſons-là faire.

LE ROY, *extravagant.*

Que faites-vous ici, femelle temeraire ?

BOMBANCE.

C'est la Reine, Seigneur.

LE ROY, *extravagant.*

Reine! de quel Pays?

BOMBANCE.

De Cocagne.

LE ROY, *extravagant.*

Comment, mes Etats envahis
Auroient donc tout d'un coup ainsi changé de maître?

BOMBANCE.

Que veut dire le Roi? je n'y puis rien connoître.

LUCELLE.

Il paroît en effet qu'il perd le jugement.

Bas.

Serois je assez heureuse en cet évenement?

BOMBANCE.

L'amour auroit-il pû lui troubler la cervelle!
Quoi, Sire, dans le tems que l'aimable Lucelle
Doit être votre épouse, & qu'un nœud glorieux?...

LE ROY, *extravagant.*

Comment donc mon épouse? ôtez-vous de mes yeux,

Bombance sort.

Je vous trouve plaisant.

GUILLOT.

Sa bile se remuë,
S'il lui prenoit envie... Otons nous de sa vûë.

Il sort.

LE ROY, *extravagant.*

Et vous aussi, ma mie, au plûtôt détalons,
Cherchez fortune ailleurs, tournez-moi les talons.

LUCELLE.

Que je conçois d'espoir de cette frenesie !
Lui puisse-t'elle, hélas, durer toute la vie.
Cependant délivrons Philandre si je puis. *Elle sort.*

LE ROY, *extravagant.*

Gardes.

UN GARDE.

Seigneur ?

LE ROY, *extravagant.*

Voyez la dedans si j'y suis.

SCENE XI.

LE ROY, ZACORIN.

LE ROY *dans sa folie.*

AH ! Prince, demeurez, vous m'êtes nécessaire.

ZACORIN.

Moi, Prince ? voici bien encore une autre affaire !

LE ROY *dans sa folie.*

Je vous avois prié de diner avec moi,
Mais vous voyez.

ZACORIN.

Je vois que nous avons de quoi.

(*Zacorin se met à table avec le Roi.*)

Allons, dînons, Seigneur.

LE ROY *dans sa folie.*

Contez-moi quelque histoire.

ZACORIN.

Une histoire à present ? ma foi, parlons de boire,
Ou plûtôt de manger.

LE ROY *dans sa folie.*

Agissez sans façon.
Seroit-ce votre avis, dites-moi, Prince ?...

ZACORIN *la bouche pleine.*

Non.

LE ROY *dans sa folie.*

Qu'oubliant tous les soins que je dois à l'Empire,
Je prisse une moitié, qui comme un diable....

ZACORIN.

Pire.

LE ROY *dans sa folie.*

Me causeroit peut-être un chagrin inoüi
Vous connoissez le sexe, il est bien mauvais...

ZACORIN.

Oüi.

LE ROY *dans sa folie.*

Je n'en ferai donc rien, & je veux vous en croire,
Prince, votre conseil merite bien....

ZACORIN.

A boire.

SCENE XII.

LE ROY, RIPAILLE, ZACORIN.

LE ROY *dans sa folie.*

QUe voulez-vous ?

RIPAILLE.

Seigneur, c'est un autre papier.

LE ROY *dans sa folie.*

Quoi ? quelque livre encor qu'on me veut dédier ?

RIPAILLE.

Me prendre pour auteur, sa Majesté se raille.
Quoi ! méconnoissez-vous le fidele Ripaille,
Sire ?

LE ROY *dans sa folie.*

Ripaille soit. Que voulez-vous, voyons ?

RIPAILLE.

Vous prier de signer l'Ordonnance.

LE ROY *lisant.*

Lisons.

Que l'on paye à Ripaille en especes valables
Dix mille écus comptant. ... Allez à tous les diables.
Comment dix mille écus seroient ainsi donnez ?
Seigneur, qu'en dites vous ?

ZACORIN.

Oüi dà, c'eſt pour ſon

Ah voyez donc, c'eſt bien ainſi qu'on vous amboiſe!
Allons, tirez.

SCENE XIII.

LE ROY, ZACORIN.

ZACORIN.

A Vous, Majeſté Cocagnoiſe.

LE ROY *dans ſa folie.*

Oüi dà, tope.

SCENE XIV.

LE ROY, LUCELLE, ZACORIN.

LUCELLE.

Seigneur, je reviens sur mes pas,
Vos ordres rigoureux vont causer mon trépas.
De la triste prison où Philandre respire,
On m'interdit l'approche, & j'ose ici vous dire....

LE ROY *dans sa folie.*

Qui l'a mis en prison ?

LUCELLE.

Votre commandement.

LE ROY *dans sa folie.*

Vous êtes folle ou moi ; Pourquoi ? Quand ? Et comment ?

LUCELLE.

Sire, je ne dis rien que de très-véritable.

ZACORIN.

Sire, il faut des prisons tirer ce pauvre Diable.

LE ROY *dans sa folie.*

Tenez voilà ma bague, allez l'en retirer,
Le Géolier la voyant vous le va délivrer.

LUCELLE.

Seigneur, que de bontez!

SCENE XV.

LE ROY, ZAGORIN.

LE ROY *ayant quitté ſa bague rentre dans ſon bon ſens.*

N'Eſt-ce point rêverie!
Il me ſemble ſortir de quelque léthargie,
Je ſuis tout ébloüi de tout ce que je voi,
Je ne puis faire un pas, tout tourne devant moi.
Hola, l'ami, dis-moi, n'as-tu point vû Lucelle?

ZACORIN *yvre.*

Lucelle! palſembleu vous me la donnez belle?
Vous l'avez envoyée auprès de ſon Amant.

LE ROY *dans ſon bon ſens.*

Tu te moques de moi.

ZACORIN.

Diable emporte qui ment.

LE ROY *dans ſon bon ſens.*

Tout mon cerveau troublé par des vapeurs malignes,

Où

Où suis-je ?

ZACORIN.

Par ma foi, vous êtes dans les vignes.

LE ROY *dans son bon sens.*

D'où peut venir cela ?

ZACORIN.

C'est que vous avez bû.
Tenez, à vos discours je l'ai d'abord connu.
Sire, allez-vous coucher, vous ne sçauriez mieux faire.

LE ROY *dans son bon sens.*

Ah, voilà pour ma noce un beau préliminaire.
Que va dire Lucelle ? Ah, Prince malheureux !
Qu'en dira l'avenir ? Qu'en diront nos neveux ?

ZACORIN.

Adieu, mon cher ami, mon cher Roy de Cocagne,
Que dans tous vos malheurs Bacchus vous accompagne.

LE ROY *dans son bon sens.*

Comment donc ? conduis-moi.

ZACORIN.

Volontiers, je le veux.
Mais si vous m'en croyez, conduisons-nous tous deux.
Pour moi comme pour vous également je tremble ;

Du moins ſi nous tombons, nous tomberons en-
ſemble.
Je ſuis tout-à-fait yvre, & vous yvre à demi;
Il n'y paroîtra plus, quand nous aurons dormi.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

ALQUIF, ZACORIN.

ZACORIN.

MOn Maître eſt libre enfin, mais Lucelle extravague,
Du moment qu'à ſon doigt elle a mis votre bague.
J'ai fait de vains efforts pour l'en pouvoir ôter,
Toujours elle s'obſtine à la vouloir porter;
A la fin allarmé de ſon extravagance,
Je me voyois tout prêt à rompre le ſilence,
Lorſque prenant ſa courſe & fuyant vers ces lieux;
Elle s'eſt tout à coup dérobée à mes yeux.
Philandre ſuit ſes pas, pleure, ſe deſeſpere,
Et moi je ſuis venu vous raconter l'affaire,
Pour voir ſi vous pourriez nous tirer d'embarras.

ALQUIF.

Cela me fâche un peu, je ne le cele pas,

Il faut, cher Zacorin, employer l'artifice,
Pour que du diamant le Roy se ressaisisse ;
Il seroit bien plus fou que la premiere fois,
A l'hymen de Philandre il donneroit sa voix.
Son amour s'éteindroit pour ne jamais renaître.
Attens ici Lucelle, elle y viendra peut-être ;
Je vais de mon côté tâcher de la trouver,
J'ai trop bien commencé pour ne pas achever.

SCENE II.

ZACORIN *seul.*

NOtre Roy de Cocagne en ce moment sommeille,
Et nous pourrons fort bien avant qu'il se réveille
Partir d'ici sans bruit. Mais non n'en faisons rien.
Pourquoi quitter des lieux où nous sommes si bien?
Lucelle... Ah! la voici.

SCENE III.

LUCELLE, ZACORIN.

LUCELLE *folle.*

Voyez quelle insolence,
Ah ! je vous montrerai si je suis en démence,
Mesdames les Guenons, hé vous voilà, mon cher !
Depuis une heure & plus je suis à vous chercher.
Et bien donc à propos à quand notre hymenée ?
Quelle raison en peut retarder la journée,
Ou plutôt le moment ? Car enfin nos amours...
Mais pour en revenir à mes premiers discours,
J'ai donné le foüet à mes deux Gouvernantes,
Qui vouloient avec moi faire les insolentes,
Et me traitoient de folle.

ZACORIN.

Il est parbleu bon là.
Ces Dames avoient bien affaire de cela.
Mais quittez cette bague, elle est cause, Madame,
Que vous extravaguez.

LUCELLE.

Qu'as-tu fait de ta flâme ?...
Objet de mes desirs. Mon amour....

ZACORIN.

Oh parbleu ;

Madame, finiſſons au plûtôt tout ce jeu.

LUCELLE.

Allons, courons, volons dans quelque Iſle deſerte,
Que ta vûë à la mienne à tous momens offerte,
Puiſſe par ſes rayons répondre à cette ardeur ;
Que des traits ſi charmans allument dans mon cœur

ZACORIN.

Quel galimatiás ! Si ſa folie augmente,
Je crains bien qu'à la fin le diable ne me tente.
Nous ſommes ici ſeuls, perſonne ne nous voit ;
Par ma foi laiſſons lui le diamant au doigt,
Et voyons en la ſuite.

LUCELLE.

Acheve ton ouvrage ;
Amour jadis tes mains pétrirent ce viſage,
Rens ſenſible ſon cœur.

ZACORIN.

Courage, Zacorin.
Il ne faut pas reſter dans un ſi beau chemin ;
Et ſans conſiderer où tout ceci m'embarque...
(*Il veut l'embraſſer.*).

SCENE IV.

LE ROY, LUCELLE, ZACORIN.

LE ROY *dans son bon sens.*

AH! je vous y prens donc.

ZACORIN.

Peste soit du Monarque,
Il vient mal à propos.

LE ROY.

Me faire un tel affront?
Quoi me vouloir planter des cornes sur le front?
Quoi sur un front royal orné du diadême?

ZACORIN.

Ce n'étoit que pour rire.

LE ROY.

Ah quelle audace extrême?
Comment m'oser trahir par telles actions?

ZACORIN.

On trahiroit son pere en ces occasions.

LE ROY.

Et vous, qui dans l'abord faisiez tant la farouche,
Vous que je destinois au plaisir de ma couche,
Vous n'auriez pas, je pense, appellé du secours.

LUCELLE.

Quel est-tu pour tenir de semblables discours?

Eſt-ce à toi de regler mon amour ou ma haîne?
J'aime ce Cavalier, n'en vaut-il pas la peine?
Qui peut en murmurer? Je ſuis Reine, je croi.

LE ROY.

Pas tout-à-fait encor, mais pour moi je ſuis Roy,
Et quand il me plaira vous deviendrez ſujette.

LUCELLE.

Le joli Roitelet.

LE ROY.

La plaiſante Reinette.

LUCELLE.

Oüi, vous avez beau dire & vous mettre en courroux,
Je l'aime & je prétens en faire mon Epoux.

LE ROY.

Elle eſt enſorcellée; aimer cette figure?

ZACORIN.

Hélas! c'eſt malgré moi, Sire, je vous aſſûre;
Et je voudrois pouvoir vous donner mes attraits,
Pour que vous puiſſiez plaire autant que je lui plais.

LE ROY.

Ah! vous lui plaiſez donc, vieux maſque de ſatyre,
Et vous avez encor le front de me le dire.
Nous allons voir cela. Madame, en ce moment
Renoncez pour jamais à cette indigne amant,
Ou bien il va périr.

LUCELLE.

Hé bien à la bonne heure!
Je l'aimerai toujours.

ZACORIN.

Quoi ſouffrir que je meure ?
Haïſſez-moi plûtôt.

LUCELLE.

Ah ! ne l'eſperez pas ;
Je prétens vous aimer au dela du trépas.
Mourez & ſoyez ſûr.

ZACORIN.

Le diable vous emporte,
Je me paſſerai bien d'être aimé de la ſorte.

LE ROY.

Hola, Gardes.

ZACORIN.

Seigneur, on va vous obéïr.
Je vais tout employer pour me faire haïr.
Je vais lui chanter poüille, & je me perſuade
Que vous ſerez content : la laide ; la mauſſade,
La vieille, la guenon.

LUCELLE.

Que ce tranſport m'eſt doux !
Il part, je le vois bien, d'un mouvement jaloux,
Et je t'en aime encor mille fois davantage.

ZACORIN.

Ce n'eſt pas un amour, parbleu c'eſt une rage.

LE ROY.

Puiſqu'il n'avance rien, qu'on l'ôte de mes yeux.

LUCELLE.

Ah ! laiſſez-moi du moins recevoir ſes adieux.

ZACORIN.

Morbleu retirez-vous. Seigneur, un mot, de grace

LE ROY.

Non: c'en eſt fait.

ZACORIN.

O Ciel ! que faut-il que je faſſe?
Arrachons-lui la bague, il n'eſt que ce moyen.

SCENE V.

LE ROY, PHLANDRE, LUCELLE, ZACORIN.

PHILANDRE.

DAns l'état où je ſuis, non je n'écoute rien;
Sire, me retirant d'une priſon affreuſe,
Vous me rendez la vie encor plus malheureuſe,
Je renonce à ma grace, & je viens en ces lieux,
Puiſque je perds Lucelle, expirer à vos yeux.

LE ROY.

Que diable celui-ci vient-il encor me dire?
Tout ce qu'il te plaira, vis, meurs, reſpire, expire,
Creve, ſi tu le veux; je le trouverai bon;
Mais, dis-moi, qui t'a pû tirer de ta priſon?

PHILANDRE.

C'eſt vous-même, Seigneur.

LE ROY.

En voilà bien d'un autre.

PHILANDRE.

Je n'ai pour en sortir, eû d'ordre que le vôtre.

LE ROY.

Tu te mocques de moi, je n'y songeai jamais ;
Mais puisque s'en est fait, sois sage désormais.

PHILANDRE.

Ah ! laissez-moi du-moins m'adresser à Lucelle.
Après tant de sermens, cœur volage, infidelle,

LUCELLE.

Que me demandez-vous ? que vous ai-je promis ?
Je veux perdre le jour, si jamais je vous vis.

PHILANDRE.

Dieux, quelle cruauté ! quoi la parjure oublie,
Qu'elle doit à mon bras son honneur & sa vie !

LUCELLE.

Moi, je ne vous dois rien ; c'est à ce cher amant ;
Qui va pour moi mourir dans ce même moment.

ZACORIN.

Ah la maudite bague !

LUCELLE.

En un mot je l'adore.
Ce charmant Cavalier.

PHILANDRE.

O Ciel ! qu'entens-je encore ?
Lucelle perd l'esprit, il n'en faut plus douter.
Tantôt à ses chagrins se laissant emporter,

Ses sens se sont troublez ; ma prison en est cause.

ZACORIN

Seigneur, permettez-moi de vous dire la chose.

PHILANDRE.

Je ne veux rien entendre, & dans un tel malheur
Je veux m'abandonner à toute ma douleur.

Au Roy.

C'est vous, cruel.

LE ROY.

Comment ; quel est donc ce langage ?
Je joue ici, me semble, un plaisant personnage.
Quoi traiter de la sorte un amant couronné ?
Qui de mille vertus se trouve affaisonné.

ZACORIN.

Il faut finir ce trouble. Enfin, belle Lucelle,
Vous vous obstinez donc à demeurer fidelle ?
Hé bien il faut mourir ; mais avant ce moment,
Ne me refusez pas du moins ce diamant :
Il me rapellera votre charmante idée
Jusqu'au dernier soûpir.

LUCELLE.

J'en suis persuadée,
Cher amant, le voilà.

(*Lui donnant le diamant.*)

LE ROY.

Que veut dire ceci ?
Comment ? mon diamant ?

ZACORIN *rendant le diamant au Roi.*

Ah ! Sire le voici.
Je respire, & n'ai plus à craindre pour ma vie.
Le Roi va Dieu merci rentrer dans sa folie.

LUCELLE *dans son bon sens.*

Que vois-je ? quel objet se vient offrir à moi ?
Philandre, cher Philandre, est-ce vous que je voi ?
Helas ! d'où sortez-vous, & d'où viens-je moi-même ?

PHILANDRE.

Elle me reconnoît. Ah ma joye est extrême !
Lucelle en son bon sens, quel heureux changement !
Qui pouvoit lui causer ce triste égarement ?

ZACORIN.

La bague qu'à l'instant le Roi vient de reprendre ;
Mais ce sont des secrets qu'on sçaura vous apprendre.

PHILANDRE.

Quoi ? ne puis-je sçavoir en peu de mots ? ....

ZACORIN.

Hé bien,
C'est un tour qu'a joüé notre Magicien.

LE ROY *dans sa folie.*

Où suis-je ? quels transports ? c'est l'enfer qui m'appelle ;
Non, c'est la jalousie. Hé bien que me veut-elle ?
Me voilà. Quels demons par leur brulante ardeur
Me devorent ?... *Je sens tout l'enfer dans mon cœur.*

PHILANDRE.

Allons trouver Alquif, il ſçaura nous inſtruire
Comment dans tout ceci nous devons nous conduire
Toi reſte, Zacorin, pour obſerver le Roi.
Dans un moment d'ici nous revenons à toi.

SCENE VI.

LE ROY, ZACORIN.

LE ROY *dans ſa folie.*

OUi le Sceptre me peſe, il faut que je le quitte,
Il traîne trop de ſoins, trop d'ennuis à ſa ſuite.
Oüi je le quitterai, tous vos efforts ſont vains,
Mais je le veux du moins remettre en bonnes mains,
Choiſir pour ſucceſſeur un Prince débonnaire,
Sage, bienfait, prudent. Ah voici mon affaire.

SCENE VII.

LE ROY, ZACORIN, GUILLOT.

LE ROY.

Seigneur, montez au Trône, & commandez ici.

GUILLOT.

Connoissez-vous Guillot *pour lui parler ainsi?*

ZACORIN.

Je ne m'attendois pas à ce trait de folie;
Mais il faut l'appuyer.

LE ROY.

Allons donc, je vous prie,
Regnez, je vous remets mon Trône & mes Etats.

GUILLOT.

Vous vous gaussez de moi, je ne les prendrai pas.

ZACORIN.

Quoi! tu peux refuser l'offre d'une Couronne?

GUILLOT.

C'est pour se gauberger, morgué, qu'il me la donne.

ZACORIN.

Non vrayment, c'est le sort qui décide pour toi.
Chacun dans ce Pays à son tour devient Roi,

Voilà ton tour venu.

GUILLOT.

Ça pourroit-il bien être?
Mais dès demain possible on va m'envoyer paître.

ZACORIN.

Et quand cela seroit, que t'importe, innocent,
Il est beau de regner, ne fust-ce qu'un instant.

GUILLOT.

Morgué ce Trône est haut, & j'en crains fort la chûte,
Ne me faites pas faire au moins la culebute.

ZACORIN.

Votre seule vertu vous y fait parvenir,
Et nous mettrons nos soins à vous y maintenir.

LE ROY *ôtant sa Couronne.*

Cette Couronne est duë à votre auguste tête.

GUILLOT.

Ah! mon auguste tête est, Sire, toute prête,
Morgué boûtez dessus.

LE ROY.

Prenez ce Sceptre en main.

GUILLOT.

Fort bien, me voilà donc à present Souverain?

ZACORIN *ôtant le Manteau du Roi.*

Quand ce Manteau Royal sera sur vos épaules.

GUILLOT.

Cette ceremonie est morgué des plus drôles,
Jamais si plaisamment je ne fus habillé.

A quel

A quel jeu jouïons nous ?

ZACORIN.

C'eſt au Roi dépoüillé.

LE ROY.

Que parlez-vous de jeu ? vous croyez qu'on ſe taille?
Montez, montez au Trône.

GUILLOT *montant ſur le Trône.*

Allons vaille que vaille.

ZACORIN.

Ce Monarque eſt bien fou, mais je trouve aujourd'hui,
Que le pauvre Guillot eſt auſſi fou que lui.

LE ROY.

Vôtre nom ?

GUILLOT.

C'eſt Guillot, Sire, à votre ſervice.

LE ROY.

Que de ce nom fameux Cocagne retentiſſe,
Et qu'au ſon de la trompe on entende crier ;
Vive le Roi Guillot, vive Guillot premier.

GUILLOT *ſur le Trône.*

Vous ſouhaitez qu'il vive, hé bien à la bonne heure.
Et moi je tacherai d'empêcher qu'il ne meure.
Morgué que de plaiſir ! te voilà Roi, Guillot,
Tu vas boire parguenne en tirelarigot,
Tu dormiras trois jours ſi tu veux tout de ſuite,
Perſonne n'aura rien à voir à ta conduite,
Dès que tu parleras, comme t'as de l'eſprit,

Tout chacun s'écrira, morgué que c'eſt bian dit !
Droits comme des picquets campez dans ton paſſage,
Les Courtiſans flateux viendront te rendre hommage.
Les beautez de la Cour s'en vont être à ton choix.
Tu n'auras qu'à chifler & remuer les doigts,
Treſtoutes s'en viendront ſans faire les retives....
Morguenne que les Rois ont de prorogatives !

SCENE VIII.

LE ROY, RIPAILLE, ZACORIN, GUILLOT.

RIPAILLE.

SEigneur, que m'apprens-t'on, & qu'eſt-ce que je voi ?
Vous voulez nous donner un payſan pour Roi ?
D'un ſi bizarre choix que pouvez-vous attendre ?

GUILLOT.

Gardes, qu'on le ſaiſiſſe, & qu'on me l'aille pendre.

ZACORIN.

Marchez.

RIPAILLE.

Comment ?

GUILLOT.

Oh dame ! on m'obéit ici.
Ce ne ſont pas, des jeux d'enfans que tout ceci ;
Sçachez qu'à preſent je ſuis votre Monarque.

LE ROY.

Pour être à votre pouvoir il manquoit cette marque.
Tenez, vous, mettez-lui ce diamant au doigt.

RIPAILLE.

Non, non, ne croyez pas que jamais cela ſoit.
Je garde cette bague, & ma main ne la donne
Qu'au Prince à qui l'Etat remettra la Couronne.

LE ROY *dans ſon bon ſens.*

Dites moi dans ces lieux qui vous aſſemble tous ?
Quel deſſein eſt le vôtre ? & que demandez-vous ?
On ne me répond point, il ſemble que l'on craigne.
Que fais-tu là, maraut, ſur mon Trône ?

GUILLOT.

Je régne.

LE ROY.

Tu régnes, & ſur qui ?

GUILLOT.

Sur les Cocagniens,
Autrefois vos ſujets, & maintenant les miens.

LE ROY.

Que tout ce que je vois m'étourdit & m'étonne !
Quoi mon Manteau royal, mon Sceptre, ma Couronne ?
Ripaille, vous plaît-il de m'éclaircir ceci ?

RIPAILLE.

Aparamment Seigneur, cela vous plaît ainſi.

LE ROY.

Ils ont perdu l'eſprit. Approchez-vous, Bombance.

SCENE IX.

LE ROY, BOMBANCE, RIPAILLE, ZACORIN, GUILLOT.

BOMBANCE.

MOn Roi, dans cet état que faut-il que je penſe?
Un autre revêtu du ſouverain pouvoir !

LE ROY.

Ma foi je le demande, & ne le puis ſçavoir.

GUILLOT.

Paix-là, Meſſieurs, paix-là, s'il vous plaît, qu'on ſe taiſe,
Et qu'on me laiſſe ici régner tout à mon aiſe.

BOMBANCE.

Je voi qu'ici chacun extravague à ſon tour,
C'eſt un ſort que l'on a jetté ſur votre Cour.

LE ROY.

Jmment un fort ?

RIPAILLE.

Seigneur, permettez-moi de dire
Que vous m'avez paru deux fois dans le délire,
Que tantôt Lucelle à tous vos Courtisans
A tenu des discours dépourvûs de bon sens.

BOMBANCE.

Haut aprofondir. . . . Au diable la musique ;
(*On entend des violons*)
C'est bien prendre son tems, quand un pouvoir ma-
gique...

GUILLOT *se reveillant en sursaut tombe du Trône en bas, & les renverse tous.*

Place, place, voilà le Roi qui va passer.

LE ROY.

Peste soit du lourdaut qui me vient fracasser,
Je croi que j'en serai du moins pour une côte.

GUILLOT.

Je suis un Roi de poids, mais ce n'est pas ma faute ;
Ces maudits violons m'ont reveillé d'abord ;
Je suis fâché pourtant d'être tombé si fort.

BOMBANCE.

Qui pourra nous tirer de ce désordre extrême,
Et donner un remede à tout ceci ?

SCENE DERNIERE

LE ROY, BOMBANCE, RIPAILLE, ALQUIF, PHILANDRE, ZAGORIN, GUILLOT.

ALQUIF.

Moi-même

Mais il faut que le Roi renonce à son amour,
Ou vous deviendrez tous insensez dans ce jour.

BOMBANCE.

Sire, il faut étouffer votre ardeur pour Lucelle.

LE ROY.

Bon, il n'en reste pas dans mon cœur étincelle;
Mais que fait mon amour, s'il vous plait, à ceci?

ALQUIF.

Seigneur, vous en serez dans l'instant éclairci.
Un genie amoureux de la belle Lucelle
Est devenu jaloux de votre amour pour elle,
Et par un trait malin s'en est voulu venger,
Appliquant tous ses soins à vous faire enrager.

LE ROY.

Mais parbleu ce genie a bien peu de cervelle,

ue s'en prenoit-il à l'amant de Lucelle ?
à vous, qui vous a revelé tout cela ?

ALQUIF.

Enfers.

LE ROY.

Les Enfers ! C'eſt comme à l'Opera.

BOMBANCE.

us connoiſſez quelqu'un dans ce Pays, ſans doute?

ALQUIF.

! ce ſont des ſecrets où vous ne voyez goute.
ſuffit que je veux être de vos amis,
n'en ſon premier état ici tout ſoit remis,
e l'on n'y parle plus que de réjoüiſſance,
eprenez votre bague avec votre puiſſance,
lais pour en mieux uſer ; & que ces deux amans
ouvent dans votre Cour la fin de leurs tourmens.

RIPAILLE.

t cette bague cy ?

ALQUIF.

C'eſt un autre myſtere ;
Nous prendrons notre tems pour vous conter l'af-
faire.

Ici on ôte à Guillot ſes ornemens Royaux pour les remettre au Roy.

GUILLOT.

Mais je veux régner, moi.

ALQUIF.

Tu ſera plus heureux

En vivant avec nous en Bourgeois de ces lieux.

LE ROY.

Vous y pouvez tous vivre à votre fantaisie,
Heureux de n'avoir plus amour ni jalousie ;
Je fais tout mon plaisir d'unir ces deux amans
Que tout s'acorde ici pour leurs contentemens.

ZACORIN.

C'est bien parler cela, ce doux retour me gag
Hé vive le Pays & le ROY DE COCAGNE

FIN.

DIVERTISSEMENT.

Plusieurs Habitans de Cocagne & plusieurs Etrangers de diverses Nations arrivent en dansant.

UN COCAGNIEN ET UNE COCAGNIENE.

QUe chacun ici s'avance
Pour goûter mille plaisirs.
Dans la joye & l'abondance,
Tout comble ici nos désirs ;
Que chacun ici s'avance,
Pour goûter mille plaisirs.

Le jour fini recommence
Dans d'agréables loisirs
Que chacun ici s'avance
Pour goûter mille plaisirs.

Que l'on chante, que l'on danse
Loin de nous pleurs & soupirs,

Que chacun ici s'avance
Pour goûter mille plaiſirs.

ENTRE'E
de Cocagniens & de Cocagniennes.

UN COCANIEN.

Ici tout empreſſe à nous plaire,
Les ris, les amours,
Le vin la bonne chere
Y régne toûjours.
La ſanté fait notre richeſſe,
Le plaiſir prévient nos ſouhaits,
L'aimable jeuneſſe,
Y renait ſans ceſſe,
Soucis & regrets,
N'y naiſſent jamais.

ENTRE'E DES E'TRANGERS.

VAUDEVILLE.

UNE ETRANGERE.

Dès long-tems nous ſommes en voyage,
Sans en voir finir le cours.
Nous cherchons par-tout un Peuple ſage,
Pour y paſſer d'heureux jours.
Faut-il aller en Aſie, en Afrique?

Hé lon lan là
Ce n'eſt pas là
Qu'on trouve cela,
Non pas même à l'Amérique.

UN ETRANGER.

à trouver de la délicateſſe?
Où ſert-on ſans interêts?
à boit-on ſans tomber dans l'yvreſſe?
Où ne fait-on point d'excès?
croit-ce en Suiſſe ou bien en Allemagne?
Hé lon lan là,
Ce n'eſt pas là,
Qu'on trouve cela,
C'eſt au Pays de Cocagne.

UNE ETRANGERE.

Où l'époux eſt-il ſans défiance?
Et le ſexe en liberté?
Où n'a-t'on nul déſir de vangeance?
Où dit-on la verité?
Faut-il courir l'Italie ou l'Eſpagne?
Hé lon lan là,
Ce n'eſt pas là,
Qu'on trouve cela,
C'eſt au Pays de Cocagne.

UN ETRANGER.

Où voit-on des beautez naturelles,
Dont le tein ſoit ſans apprêts ?
Où trouver des maîtreſſes fidelles,
Et des amoureux diſcrets ?
Vers les François battrons-nous la campagne
Hé lon lan là,
Ce n'eſt pas là
Qu'on trouve cela,
C'eſt au Pays de Cocagne.

FORTUNATE.

Où trouver des filles innocentes,
Sans fineſſe & ſans détour ?
A quel âge en voit-on d'ignorantes
Au myſtere de l'amour ?
Eſt-ce à quinze ans pour ne s'y pas méprendre?
Hé lon lan là,
Ce n'eſt pas là
Qu'on trouve cela.
A notre âge il les faut prendre.

FELICINE

Jeunes cœurs, d'aimer tout vous convie
A la fleur de vos beaux ans,
Où trouver les plaiſirs de la vie,

Si ce n'eſt dans le Printems ?
Après l'Automne envain on les ſouhaite,
Hé lon lan la,
Ce n'eſt pas là
Qu'on trouve cela,
Déja la vendange eſt faite.

ZACORIN.

Où trouver des connoiſſeurs habiles
Qui puiſſent juger de tout ?
Où trouver des critiques tranquiles
Indulgens & de bon goût ?
Eſt-ce ſur mer ou bien en terre ferme ?
Hé lon lan là,
Ce n'eſt pas là
Qu'on trouve cela,
Le Parterre les renferme.

FIN.

PLUTUS,

COMEDIE,

Représentée en 1720.

ACTEURS.

PLUTUS, Dieu des Richesses.
LA PAUVRETE'.
CREMILE, Laboureur.
MIRTIL, Fils de Cremile.
CARION, Valet de Cremile.
CRISIS, Amante de Mirtil.
PERINICE, Vieille Amoureuse de Mirtil.
PARONOME, Délateur, Amoureux de Crisis.
ZENOPHON.
BIRRENES, Savetier.
CISTENES, pauvre Athénien.
FILINE, jeune Fille d'Athenes.
TROUPES de Laboureurs.

La Scene est auprès d'Athénes.

PLUTUS,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MIRTIL, CARION.

MIRTIL.

QUe l'on eſt malheureux de ſe voir né ſans bien,
Quand on a, Carion, un cœur comme le mien;
Un cœur franc, généreux ennemi des baſſeſſes!
Ah! que les Dieux ont mal partagé les richeſſes!

CARION.

A qui le dites-vous ? je m'en plains tous les jours ;
J'ai beau les quereller, je penſe qu'ils ſont ſourds ;
Ou s'ils ne le ſont pas c'eſt par pure malice
Que ſous de beaux habits ils font briller le vice,
Et ſous des vieux haillons ſoûpirer la vertu.
Par exemple voyez comme je ſuis vêtu.
Mais que vous manque-t'il ? La vieille Perinice
Vous fait braver du ſort la barbare injuſtice ;
Depuis qu'elle vous aime, on la voit chaque jour
Par préſens ſur préſens, ſignaler ſon amour.
Elle paye aſſez bien l'intereſt de ſon âge.
Le fils d'un Laboureur dans un tel équipage !
A-t'il lieu de ſe plaindre? Et moi qui vous vaut bien
Je ſuis couvert de bure, & ne poſſede rien.

MIRTIL.

Tu n'eſt pas obligé dans ta baſſe fortune
De loüer les défauts d'une vieille importune.

CARION.

Hé bien, cédez-là moi, ſi vous en êtes las ;
Je loüerai comme il faut ſes groteſques appas,
Et gagnerai fort bien mon argent auprés d'elle.

MIRTIL.

Ce qui m'afflige plus dans ma peine mortelle,
C'eſt de ſçavoir Criſis, l'objet de tous mes vœux,
Reduite en un état encor plus malheureux,
Cependant Paronome en vain la ſollicite ;
Lui, qui de ſes tréſors tire tout ſon merite ;

insensible aux presens qu'il offre chaque jour,
Me prefere à tout, les soins de mon amour;
Tirant que je le puis je soulage sa peine
Des dons que je reçois de l'objet de ma haine.
Mais, quelle extrémité! Si pour la secourir,
Je me vois tous les jours contraint de la trahir.

GARION.

Cremise votre Pere, a toujours l'espérance
Que les Dieux le mettront bien-tôt dans l'opulence,
C'est un grand Philosophe, & quoique Laboureur,
Il en sçait plus qu'un autre, & même qu'un Docteur.
Il se connoît à tout, & par l'Astrologie
Il a vû que bien-tôt il changeroit de vie.
Sur cette confiance on le voit tous les jours
Du divin Apollon implorer le secours.
Au moment que je parle, il offre un sacrifice,
Comptant fort que ce Dieu lui deviendra propice.
Il a toute la nuit fait des songes heureux,
A rêvé qu'il buvoit d'un vin délicieux,
Que tous ses creanciers abandonnoient sa porte,
Qu'il étoit rajeuni, que sa femme étoit morte.

MIRTIL.

Croire aux songes! mon pere! il a trop de bon sens.
Ce foible n'appartient qu'à de petites gens.
Appliqué dés l'enfance à la Philosophie,
Il n'a jamais donné dans pareille folie.
Il en a fait une autre, helas! pour mon malheur,
C'est d'avoir preferé l'état de Laboureur,

Aux emplois qu'il pouvoit exercer dans l'Attique.
Il eut tenu son rang dans notre République.
Né libre, il y pouvoit acquérir de grands biens;
Mais il en a toujours mépriſé les moyens.
Son ſcrupule m'a mis dans l'état déplorable
Où je me vois réduit. Scrupule impitoyable!
Faloit-il? ... Mais Criſis s'avance vers ces lieux;
La crainte & la douleur ſont peintes dans ſes yeux.

SCENE II.

MIRTIL, CRISIS, CARION.

CRISIS.

Mirtil, vous me voyez encor toute troublée;
Du plus cruel revers je viens d'être accablée,
Ma mere me prétend forcer à vous trahir,
De ſes biens Paronome a trop ſçû l'ébloüir;
Elle veut que demain les nœuds de l'hymenée
A tout ce que je hais joignent ma deſtinée,
Et qu'enfin je renonce au plaiſir de vous voir.

MIRTIL.

Ah! qu'entens-je? Criſis, je ſuis au deſeſpoir.

CRISIS.

J'ay long-tems combattu ſes raiſons, ſes menaces;
Mais, helas! regardant nos communes diſgraces,

L'état où je vous vois, & l'état où je suis ;
Considerant sur-tout que d'éternels ennuis
Notre tendre union seroit bien-tôt suivie ;
L'un & l'autre privez des besoins de la vie ;
Je venois en ces lieux vous ôter tout espoir,
Tout-à-fait résoluë à ne vous plus revoir ;
Mais, hélas ! je vous vois, & par votre presence
Mes résolutions demeurent sans puissance.

MIRTIL.

Auriez-vous pû former un si cruel projet ?
Non, Crisis, non ; jamais il n'eut eû son effet,
C'est en vain qu'à me fuir vous seriez resoluë,
Sans cesse votre Amant s'offrant à votre vûë . . . . .

CRISIS.

Mais quel est votre espoir ? Car depuis tant de jours
Que vous nous assistez par d'honnêtes secours,
Vous devez à present être abimé de dettes ;
On connoit vos moyens. Les dons que vous me faites
Ne peuvent provenir des gains d'un Laboureur ;
Votre pere est connu pour un homme d'honneur,
Mais c'est-là tout son bien.

CARION.

Il vit dans l'esperance,
Et là-dessus son fils a reglé sa dépense.

CRISIS.

Ah ! Mirtil, que je crains un funeste avenir,
Si malgré nos malheurs l'Amour sçait nous unir.

CARION.

Crisis parle fort juste. Aprés tout, quand j'y pense,
Que ferez-vous tous deux plongez dans l'indigence?
Des enfans indigens.

MIRTIL.

L'Amour y pourvoira.

CARION.

Oui, c'est bien dit, l'Amour! il les habillera!
Et de quoi, s'il vous plaît, s'il est tout nud lui-même?

MIRTIL.

Ah! ne m'accablez point dans ma douleur extrême,
A posseder Crisis je borne tout mon bien,
Que je sois son époux, le reste ne m'est rien,
Débarassé des soins, du fracas de la Ville,
Ensemble nous vivrons dans ce séjour tranquille;
Eloignez des flatteurs, comme des envieux,
Nous mettrons notre sort entre les mains des Dieux.

CRISIS.

J'embrasse avec plaisir cette innocente vie,
Que ne pourra troubler la crainte ni l'envie:
Je vais trouver ma mere, embrasser ses genoux,
Et tout tenter enfin pour être toute à vous.

SCENE III.

MIRTIL, CARION.

CARION.

VOilà qui va fort bien. Mais notre vieille amante.
Fera le Diable à quatre. Ah ! jeuneſſe imprudente!
Je veux que dans huit jours nous nous voyons ſans pain.
L'Amour vous nourrira, mais je mourrai de faim?
J'en reſſens par avance un excés de triſteſſe.
Mais voici votre Pere.

SCENE IV.

PLUTUS, CREMILE, MIRTIL, CARION.

CREMILE.

Allégresse, allégresse!

CARION.

Comment Diable! le Dieu l'auroit-il écouté?

CREMILE.

Mon fils....

MIRTIL.

De quelle joye êtes-vous transporté?

CREMILE.

Nos malheurs vont finir, c'est moi qui t'en assure;
Par son divin Oracle Apollon me le jure.

CARION.

Vous sçavez qu'un Oracle est souvent ambigu,
Dites-nous promptement ce qu'il a répondu.

CREMILE.

Il faut auparavant vous dire mes demandes,
A quelle intention je faisois mes offrandes.
Ayant vû si souvent enrichir les méchans,
Et les gens vertueux la plûpart indigens;

Je demandois au Dieu, ſi pour faire fortune,
Il me falloit marcher dans la route commune,
Si je verrois changer mon malheureux état,
En devenant parjure, injuſte, ſcelerat.
Non, m'a dit Apollon, fuis tout mauvais exemple,
Et ſonge ſeulement en ſortant de mon Temple,
A ſaiſir le premier que tu rencontreras,
Ce ſera par lui ſeul que tu t'enrichiras.
Je ſuis ſorti; voilà la premiere perſonne
Qui s'eſt offert à moi.

CARION.

Vous nous la donnez bonne.
Apollon par ma foi s'eſt bien moqué de vous.
Cet Aveugle pourroit...

MIRTIL.

Ah, Carion, tout doux,
Il faut l'interroger.

CARION.

Hola ho, Monſieur l'homme,
Sans te faire prier, dis-nous comme on te nomme?

PLUTUS.

Que vous importe?

CARION.

Ah, ah, vous faites l'inſolent,
Parbleu, nous le ſçaurons tout à l'heure; autrement...

PLUTUS.

Hé, Meſſieurs, doucement, point tant de violence.
Je m'appelle Plutus.

CARION.

Tu te moques, je penſe.

PLUTUS.

Non, c'eſt la verité.

CREMILE.

Q'entens-je? quel bonheur!
Aurions-nous pû prévoir une telle faveur?
Mais d'où diantre ſors-tu dans un tel équipage?

CARION.

Il ſort apparemment de chez le vieux Harpage,
Cet avare vilain, l'opprobre des humains,
Qui pour épargner l'eau, ne lavoit point ſes mains.
Voilà ce qui le rend & ſi ſale & ſi have.

PLUTUS.

Il m'a tenu long-tems enterré dans ſa cave,
Mais depuis ſon trépas j'ai bien fait du chemin.
Son fils m'a déterré, qui m'a mené beau train,
Il m'a bien fait courir du brelan chez les belles,
Je ne ſuis pas pourtant reſté long-tems chez elles.
Un petit Maître eſcroc de leurs mains m'a tiré,
Enſuite ſon valet de moi s'eſt emparé,
Mais du vol auſſi-tôt la Juſtice éclaircie,
Du fripon & de moi s'eſt prudemment ſaiſie:
Et ſuivant la coûtume en telle occaſion,
M'a ſerré dans ſon Greffe & le drôle en priſon.

C'eſt-là

A-là que j'ai repris une nouvelle craſſe,
& le maudit ſejour ! la Juſtice eſt tenace,
e ne lâche pas ſi-tôt ce qu'elle tient.
ne ſort pas du Greffe ainſi que l'on y vient.
n ſuis ſorti pourtant ; mais on voit à ma mine,
'elle m'a fait paſſer un peu par l'étamine,
le ne m'a laiſſé que la peau ſur les os.

CREMILE.

i ne ſouffriras pas avec nous tant de maux,

PLUTUS.

'êtes-vous pas auſſi de ces gens de finances,
ui m'allez employer à de folles dépenſes ?

CREMILE.

ous ſommes Laboureurs qui connoiſſons ton prix.
os penibles travaux nous l'ont aſſez appris,
'ailleurs honnêtes gens.

PLUTUS.

Je n'en fais point de doute ;
uiſqu'en cet heureux jour Apollon vous écoute.

CREMILE.

Nous voulons faire plus. Pour déciller tes yeux,
Nous allons implorer la puiſſance des Dieux.

PLUTUS.

Que j'aurois de plaiſir de recouvrer la vûë !
Je me garderois bien de faire de bévûë.
Je fuyrois Délateurs, Uſuriers, Partiſans,
Et je ne verrois plus que des honnêtes gens,
Car je n'en ai point vû depuis long-tems.

CARION.

Sans doute
Que tu n'en a point vû, puisque tu ne vois goute.
Et nous, qui voyons clair, c'est difficilement
Que nous pouvons en faire un vrai discernement.

CREMILE.

Allons trouver le Dieu qui répand la lumiere,
Que son divin secours fasse ouvrir ta paupiere.

PLUTUS.

Mais tous les autres Dieux en vont être jaloux.
De Jupiter sur tout je crains fort le courroux.
Le cruel autrefois me frapa de la foudre;
A lui déplaire encor je ne puis me résoudre.
Je crains....

CREMILE.

Ta crainte est vaine, il faut la surmonter.
Tu peux, quand tu voudras, autant que Jupiter.

CARION.

Et même beaucoup plus.

PLUTUS.

Faites-le moi connoître.
Serois-je plus puissant que je ne croyois l'être?

MIRTIL.

Jupiter régne au Ciel, tu régnes ici bas.

PLUTUS.

Montrez-moi donc comment, car je ne crois pas.

MIRTIL.

Les vœux qu'à Jupiter chaque jour on adresse

nt que toi pour objet. N'eſt-ce pas ta richeſſe,
de tous les mortels allume les déſirs ?
que l'on peut nommer la ſource des plaiſirs ?
r l'avoir, on employe & la force & la feinte.

CARION.

ut le monde ne peut aller juſqu'à Corinthe.
où vient dit-on cela ? C'eſt que dans ce Pays,
s plaiſirs amoureux y ſont à trop haut prix ;
s Dames immolant le merite aux richeſſes,
ur les ſeuls Financiers reſervent leurs careſſes.
t jamais ſans Plutus, on n'y peut être admis.

CREMILE.

aiſſons-là le beau ſexe, & parlons des amis.
eſt-ce pas tous les jours Plutus qui les achête.

PLUTUS.

Achêtes des amis, Ah la plaiſante emplette !
Les vend-on cher ?

CARION.

Sans doute, & preuve de cela ;
Les pauvres n'en ont point.

PLUTUS.

Vous m'en contez bien là.
Les riches en ont-ils ?

CARION.

Ma foi pas davantage ;
Mais des flateurs gagez en font le perſonnage.

CREMILE.

Enfin pour revenir à ton juſte pouvoir,
Chacun ne vaut qu'autant que tu le fais valoir.

MIRTIL.

C'eſt toi qui ſçait donner aux plus ſots du mérite,
Et qui fais que Laïs aime le laid Therſite?

CREMILE.

Toi qui ſous la couleur d'un zéle ſpécieux,
Diviſes ſi ſouvent les Prêtres de nos Dieux?

CARION.

Toi, qui fais qu'en ces lieux chacun ſe déſennuie;
Et ſans toi voudroit-on jouër la Comédie?

PLUTUS.

Se peut-il qu'aujourd'hui j'occupe tant de gens?
Je n'aurois jamais crû mes attributs ſi grands;
Mais vous me forceriez à la fin de vous croire.

CARION.

On ſe laſſe de tout. D'ambition, de gloire,
Des vins les plus exquis, des plus ſavoureux mets;
De la plus belle femme; & de l'argent. Jamais.

PLUTUS.

Je me rends, vous fixez mon ame irréſoluë;
Allons, employons tout pour recouvrer la vûë.
Jupiter de ſon foudre en vain voudra s'armer.

chant ce que je ſçais ; il ne peut m'allarmer ;
reux de mes conſeils aider votre entrepriſe.
Temple d'Eſculape il faut qu'on me conduiſe.
ie refuſe rien à ſon pere Apollon ,
us pourrez demander toutes choſes en ſon nom.

CREMILE.

us ferons ce qu'il faut, ne t'en met point en peine ,
i , mon fils , cependant va chercher dans la plaine ,
que tu trouveras de pauvres Laboureurs ,
ils viennent de mon ſort partager les douceurs ;
ferois peu ſenſible aux biens qu'un Dieu m'envoye ,
mes chers compagnons n'en reſſentoient la joye .

SCENE V.

PLUTUS, CREMILE, CARION.

PLUTUS.

J'Approuve ton bon cœur. Ah ! quel plaisir pour moi,
De tomber dans les mains d'un homme tel que toi !

CARION.

Egalement ma foi, notre ame en est ravie :
Nous, qui loin des plaisirs avons passé la vie,
Nous les goûterons mieux en étant affamez,
Que ceux qui dés l'enfance y sont accoûtumez.

CREMILE.

Ne perdons point de tems. Déja la nuit s'avance,
Au Temple d'Esculape allons en diligence.

SCENE VI.

PLUTUS, LA PAUVRETE', CREMILE, CARION,

LA PAUVRETE'.

ARrêtez, arrêtez, ô Mortels insensez !
Quoi ? de votre malheur vous vous réjouissez ?

CARION.

Quelle femme est-cela ?

CREMILE.

L'on connoît à sa mine
Quelle ne quitte pas une bonne cuisine.
Elle me fait pitié ; ses regards languissans.....

CARION.

Oüi ; mais pourquoi venir insulter les passans ?

LA PAUVRETE'.

Je suis la pauvreté.

CARION.

Le diable vous emporte.
Gardez-vous d'approcher le pas de notre porte.

LA PAUVRETE'.

Comment, Hommes ingrats, après tous mes bienfaits ?

CARION.

Ma foi, de votre part je n'en reçus jamais.

LA PAUVRETE'.

A Carion.

Et qui t'a donc donné cette santé robuste ?

A Cremile.

A toi, cette franchise, & cette ame si juste,
Que Plutus va corrompre au milieu des plaisirs,
N'allumant dans vos cœurs que d'infâmes désirs.

CARION.

Vos beaux raisonnemens ne me toucheront guére.
Vous m'avez jusqu'ici fait si mauvaise chere,
Que je ne veux plus faire ordinaire avec vous.

LA PAUVRETE'.

As-tu lieu de t'en plaindre, & d'en être en courroux !
Ces jeûnes si fréquens, cette frugale chere,
C'est ce qui t'a donné cette taille légere,
Cette vivacité du corps & de l'esprit.

CARION.

Et cette grande soif, & ce grand appetit.

LA PAUVRETE'.

Est-ce un mauvais présent ?

CARION.

Non dà, je le veux croire ;
Lorsque l'on a de quoi bien manger & bien boire.

LA PAUVRETE'.

Considere, insensé, les mignons de Plutus.

Ils

s ſont tous la plûpart gouteux, peſans, ventrus;
ien ne leur fait plaiſir pour en vouloir trop prendre;
s n'ont point d'appetit ne daignant pas l'attendre,
s mangent pour le jour & pour le lendemain.

PLUTUS.

'ort bien, & tes mignons à toi meurent de faim.
ls ont l'air pour couvert, & pour couche la terre,
a paille eſt leur duvet, leur chevet une pierre.
à peine le ſommeil a-t-il fermé leurs yeux,
Qu'il les enſevelit dans des ſonges affreux.
A ces noires vapeurs qui la nuit les poſſedent,
Les triſtes ſoins du jour dès le matin ſuccedent.
Ils ſont à leur chevet à leur crier: Debout;
Se levent-ils, ces ſoins les pourſuivent par tout.
Ils vont de porte en porte expoſer leur miſere
A des cœurs de rocher qu'elle ne touche guére.
Quelle vie eſt-ce là?

LA PAUVRETE'.

Celle des fainéans.

PLUTUS.

Je ne veux point parler de ces ſortes de gens,
Ils méritent leur ſort; ſe rendant inutiles.
Je vous parle de ceux qui ſe rendant habiles,

Du travail de leurs mains fondent leur revenu,
Et sans manquer de rien n'ont rien de superflu.
Mais je t'en parle en vain. Il faut que je m'adresse
A ce Vieillard connu par tout par sa sagesse,
Présent, qu'en sa misere il a reçu de moi,
Pourra-t-il me quitter sans chagrin ?

CREMILE.

Oüi, ma foi.
La sagesse avec l'or est-elle incompatible ?
Les posseder ensemble, est-ce chose impossible ?
Au contraire Plutus me va faire exercer
Une sagesse utile ; & je vais commencer
Par donner aux vertus leur juste récompense,
Et je n'en avois pas avec toi la puissance.

CARION.

Mon Maitre a bien raison ; car dans tous mes travaux,
Il ne m'a jamais pû payer ce que je vaux.

CREMILE.

Je promets desormais...

LA PAUVRETE'.

Ah ! malgré tes promesses,
Je te veux bien-tôt voir ébloüi des richesses,
Comme tous tes pareils, devenir orgueilleux,

rogant, inhumain.

CREMILE.

M'en préſervent les Dieux.

CARION.

Madame Pauvreté, vous n'êtes qu'une bête,
Et vos diſcours ne font que nous rompre la tête.
Retirez-vous d'ici, vous n'êtes bonne à rien,
Qu'à faire bien du mal.

LA PAUVRETE'.

Je ne fais que du bien.
C'eſt moi qui vous nourrit, c'eſt moi qui vous habille,
Je ſuis mere des Arts, l'Induſtrie eſt ma fille;
C'eſt-elle qui bâtit ces ſuperbes Palais;
Sans moi les Potentats ſe verroient ſans Sujets.
Car enfin ſi chacun vivoit dans l'opulence,
Si tout le monde avoit du bien en abondance,
Qui voudroit obéïr? Qui voudroit travailler?

CARION.

Oh! pour le coup finis, c'eſt aſſez babiller;
Laiſſe-nous promptement aller à notre affaire,
Et va-t-en, ſi tu veux, prôner ailleurs miſere.

LA PAUVRETE.

Vous me rappellerez peut-être quelque jour.

CARION.

Va t'en au Diable, va, fuis loin, fuis sans retour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

MIRTIL, TROUPE *de Laboureurs.*

MIRTIL.

Allez, chers Compagnons, courez tous avec zele
Porter à vos enfans cette bonne nouvelle.
Plutus va desormais être de nos amis,
Si-tôt que nous aurons les biens qu'il a promis :
Nous les partagerons ensemble comme freres,
Comme nous avons fait autrefois nos miseres.

SCENE II.

MIRTIL *seul.*

Mais nos gens tardent bien, que veut dire ceci ?
Cette lenteur commence à me mettre en souci,
Je ne vois Carion, ni Plutus, ni mon Pere ;
Au Temple ils ont passé toute la nuit entiere,
Et nous voici bien-tôt à la moitié du jour.
Ils devroient dès long-tems être ici de retour.
Mais voici Carion.

SCENE III.

MIRTIL, CARION.

MIRTIL.

HE' bien, votre priere...

CARION.

Tout eſt fait, & Plutus voit enfin la lumiere.

MIRTIL.

Il voit clair ! depuis quand ?

CARION.

Depuis hier au ſoir.

MIRTIL.

Et pourquoi donc ſi tard me le faire ſçavoir ?

CARION.

C'eſt qu'à notre ſortie on mettoit trop d'obſtacle ;
D'ailleurs nous voulions voir la ſuite du miracle.
Si-tôt qu'il a vû clair, pour coups d'eſſais premiers
Il a fait rendre gorge à quatre Sous-Fermiers,
Pour enrichir un Peintre, & deux ſçavans Poëtes ;
Un cadet de Paphos, & deux ſages Griſettes,
Dont l'honneur pourchaſſé ne tenoit preſque à rien ;
Un quart d'heure plus tard, ç'en étoit fait.

MIRTIL.

Fort bien.

CARION.

Vrayment il promet bien de faire d'autres choſes
Et dans peu l'on verra bien des metamorphoſes;
S'il tient ce qu'il promet, bien-tôt les Officiers
Prêteront de l'argent peut-être aux Uſuriers.

MIRTIL.

S'il enrichit les gens qui font de la dépence,
C'eſt le moyen de voir revenir l'abondance,
Et tous les Arts fleurir. Mais conte-moi comment
On a guéri ce Dieu de ſon aveuglément.

CARION.

Au Temple votre Pere entouré de Guirlandes,
A peine a ſur l'Autel preſenté ſes offrandes,
Qu'un horible ſerpent d'une énorme groſſeur
Eſt venu nous remplir d'une ſainte terreur.
Il approche rempant d'un air grave & ſuprême,
Qui découvre qu'il eſt Eſculape lui-même.
Il embraſſe Plutus, & d'un doux ſifflement
Lui fait, en Dieu civil, ſon petit compliment.
Puis lui léchant les yeux de ſa langue divine,
Les decille, les ouvre, enfin les illumine,
Et les rends dans l'inſtant brillans . . . . comme les miens.
Le Temple retentit des voix des Citoyens.
A ce nouveau miracle un chacun s'intereſſe,
Nous entendons des cris de joye & de triſteſſe;

Les vœux & les ſoûpirs ſe trouvent partagez ;
Les bons ſont réjoüis, les mechans affligez.
De divers mouvemens ſe ſentant l'ame atteinte,
Le pauvre a de l'eſpoir, le riche de la crainte.
Mais nos flateurs alors ſurpris, déconcertez,
Dans cet évenement ſe trouvent déroutez ;
Ils ſont embaraſſez où porter la loüange,
Et leur fauſſe amitié craint de prendre le change.
Ils reſtent attentifs au milieu des clameurs,
Ne ſçachant où Plutus répandra ſes faveurs.
Tout ſe déclare enfin ; ce Dieu les détermine,
Des quatre Sous-Fermiers prononçant la ruine.
Les lâches, les ingrats, ne ſe ſouvenant plus
Des biens qu'ils en ont dit, & ce qu'ils en ont reçûs,
Inſultent à leur ſort ; & courant aux Poëtes,
Vont encenſer leurs noms de riches épithetes ;
Du Cadet de Paphos ils vantent la valeur,
Du Peintre le grand art, des Griſettes l'honneur.
Que vous dirai-je enfin ? Ils ſont tout le contraire
De ce qu'une heure avant on leur avoit vû faire.

MIRTIL.

Mon Pere vient ? Qu'a t'il ! il paroît inquiet.

CARION.

Il me ſemble pourtant qu'il n'en a pas ſujet.

SCENE IV.

CREMILE, MIRTIL, CARION

CREMILE.

AH! que je ſuis laſſé de la foule importune
De ces amis nouveaux qu'enfante la fortune.
J'ai cru devenir ſourd de tous leurs complimens,
Ils m'ont eſtropié de leurs embraſſemens.
Ceux qui me mépriſoient au tems de ma miſere,
Viennent m'offrir leur bien, quand je n'en ai que faire.
On me trouve à préſent ce que je n'avois pas;
Les Auteurs, du bon goût; les Belles, des appas.
Mais de tous ces flateurs le ſoin eſt inutile,
Je ſçais qu'avec mon or je ſuis toujours Cremile.

MIRTIL.

Mais où Plutus eſt-il?

CLEMILE.

Sortant de ma maiſon;
Où ſes mains ont verſé des tréſors à foiſon,
Dans Athènes il eſt allé faire ſa ronde,
Et veut qu'ici pour lui j'écoute tout le monde.
Plaintes, remercimens vont s'adreſſer à moi.

MIRTIL.

Il vous a chargé là d'un très-penible emploi.

CREMILE.

aut que vous m'aidiez tous deux dans ces affaires
t que vous me donniez les avis neceſſaires....

MIRTIL.

on Pere, permettez en cet heureux moment
ue Criſis prenne part à mon contentement,
ous ſçavez dès long-tems l'amour que j'ai pour
elle.

CREMILE.

ûi, mon Fils, & j'approuve une flâme ſi belle,
menez-la chez moi, que Plutus dans ce jour
ar un heureux hymen couronne votre amour.

CARION,

Ah! que vois-je? Voici votre vieille amoureuſe.

MIRTIL.

uyons.

CARION.

Elle vous voit.

MIRTIL.

O rencontre fâcheuſe!

SCENE V.

CREMILE, MIRTIL, PERINICE, CARION.

PERINICE.

JE vous trouve à la fin, mon cher; depuis deux jours
Je vous attens en vain avec les amours;
Votre abſcence m'a fait paſſer deux nuits entieres,
Sans pouvoir un moment abaiſſer les paupieres.
Ne me trouvez-vous pas changée?

CARION.

Horriblement.
Vos cheveux ſont blanchis; & furieuſement
Ces deux nuits ſur vos traits ont fait bien du ravage;
Je crois que vous étiez belle en votre jeune âge?

PERINICE.

D'accord; mais je n'avois que des attraits naiſſans,
Ils ſe ſont bien formez.

CARION.

Ils ont eu le tems.

PERINICE.

Vous ne me dites rien, Mirtil?

MIRTIL.

Que puis-je dire ?

PERINICE.

Le pauvre enfant ! je penſe qu'il ſoûpire ?
ce ſoûpir au moins part-il du fond du cœur ?

CARION.

e vous en réponds, & c'eſt avec douleur
ſe voit obligé par une antiphatie,
noncer, à vous & pour toute ſa vie.

PERINICE.

noncer à moi ! comment donc effronté ? . . .

MIRTIL.

e querelez point, il dit la verité.

PERINICE.

t la verité ! Le traître, le parjure,
ouver de ſang froid une pareille injure ?
rai je pû prévoir ? aprés m'avoir cent fois
qu'il m'aimeroit autant que je vivrois.

CARION.

qu'il ne croyoit pas, vous voyant ſurannée,
vous pourriez aller juſqu'au bout de l'année.
votre âge il avoit hazardé ſes ſermens ;
rquoi vous aviſer de vivre ſi long-tems ?
n'êtes-vous parti à la chûte des feüilles ?

PERINICE.

ant ingrat, c'eſt donc ainſi que tu m'accuëilles

Aprés avoir placé mon espoir sur ton cœur,
Te l'avoir acheté de la plus vive ardeur,
T'avoir comblé de biens par-de-là ton attente?

CARION.

Ses assiduitez en ont payé la rente.
Il veut vous rendre tout. Cherchez quelqu'autre amant.
Mais vous n'en trouverez que difficilement;
Ils ne se donneront qu'à haut prix.

PERINICE.

Ah! Cremile,
Dont je m'applaudissois de devenir la fille....

CREMILE.

Vous, ma fille? Hé fi donc malgré mes cheveux gris,
Je crois qu'on me prendroit encor pour votre fils;
En mariant Mirtil, le bonheur que j'espere,
Est de voir ses enfans m'apeller leur grand Pere,
Et votre âge ne peut me procurer ce bien.
Cessez de m'en parler, car il n'en sera rien.

PERINICE.

Comment le pere aussi m'outrage & m'assassine?
Ah! j'atteste Venus....

CARION.

Atteste Proserpine,
Aussi bien vous irez la voir dans peu de jours,
Et ne nous parlez plus de vos folles amours.
Songez à vous guerir d'une erreur ridicule.

CREMILE.

ſur tous vos preſens comme j'ai du ſcrupule,
eux qu'à s'acquiter mon fils ſoit diligent,
néme qu'il vous rende au double votre argent.

PERINICE.

en ai-je affaire, helas ! quand je perds ce que j'aime ?

CARION.

moi, vous auriez pû prendre un autre lui-même.
ois à vendre hier. Mais ma foi dans ce jour,
eux me voyant riche, acheter à mon tour,
choiſir, qui plus eſt.

PERINICE.

Ils ſont fous, que je penſe,
où vous eſt donc venu à tous cette opulence ?

CARION.

ne ſçavez-vous pas que Plutus eſt à nous,
même qu'il voit clair ; d'où diable venez-vous ?

PERINICE.

omment, Plutus voit clair ? il eſt à vous ?

CARION.

Sans doute.

PERINICE.

c'eſt donc pour cela qu'on me fait banqueroute ?
lais je conſerve encor un écrit de ta main,
je te ferai bien reconnoître ton ſeing,
vais faire aſſembler nos Juges équitables,

Le beau ſexe toujours les trouva favorables;
Mais ſi Plutus plus fort ſçait renverſer leurs L
Je m'en vais l'aveugler une ſeconde fois.

SCENE VI.

CREMILE, MIRTIL, CARION

MIRTIL.

JE croyois d'aujourd'hui ne me défaire d'ell
Courons en diligence où mon amour m'appelle

CREMILE.

Allez, mon fils, allez, ne perdez point de te
Amenez moi Criſis au plutôt, je l'attens.
Toi, mon cher Carion, demeure avec ton Mai
Aide-moi.... Mais déja je vois quelqu'un parti

SCENE

SCENE VII.

CREMILE, PARONOME, CARION.

PARONOME.

Comment, morbleu, Plutus se moque-t'il des gens ?
Me ravir tout d'un coup quinze cent mille francs ?

CREMILE.

Carion, je me trompe, où je connois cet homme ?

CARION.

Je le connois aussi, c'est le fier Paronome,
Jadis mon camarade, un esclave affranchi,
Aux dépens du public en deux ans enrichi ;
Le voilà bien puni, lui qui dans l'opulence
Eclaboussoit le peuple avec tant d'arrogance.

CREMILE.

Dis-moi, n'étoit-il pas le rival de mon fils ?

CARION.

Oüi, c'est lui, qui vouloit nous enlever Crisis,
Qui croyoit la tenter par de vaines promesses,
Exposant à ses yeux l'éclat de ses richesses.

PARONOME.

Dans l'état où je suis je ne me connois plus,

Hé ! l'ami, ſçais-tu point où loge ce Plutus?

CARION.

Il eſt bien Dieu pour vous & moi, Monſieur, je penſe.

PARONOME.

Oſes-tu bien répondre avec tant d'inſolence,
Et ſçavoir qui je ſuis ?

CREMILE.

Vous êtes un pié p
Que Plutus a remis dans ſon premier état.

PARONOME.

Quoi ? traiter de la ſorte un homme qui s'applique
A maintenir les loix de votre République ?

CREMILE.

Parbleu la République a bien beſoin de toi
Pour maintenir ſes loix. Quel étoit ton emploi?

PARONOME.

J'accuſois les méchans.

CREMILE.

Et t'oubliois toi même?

PARONOME.

J'ai ruiné Cléon, Agathos, Blepſidéme ;
Leurs tréſors mal acquis n'ont été découverts
Que par moi leur ami.

CREMILE.

Pour en avoir le tiers?
On a connu ton cœur en les faiſant connoître

i la trahiſon plaît, on déteſte le traître.
uſſi dans ton malheur aucun ne te plaindra,
t de ton deſeſpoir tout le monde rira.

PARONOME.

uoi ! me voir inſulter par gens de cette eſpece ?

CREMILE.

rvente, ſi tu peux, quelque tour de ſoupleſſe,
herche pour t'enrichir quelque nouvel emploi ;
lais Plutus voit trop clair pour retourner à toi.

CARION.

'eſt maintenant chez nous qu'il vient de ſe ré-
pandre,
lous n'avons déſormais qu'à nous baiſſer & pren-
dre.

PARONOME.

omment ! Plutus auroit enrichi Carion ?
u'il m'eſt doux de trouver dans mon affliction
n ami ſi loyal, ſi généreux !

CARION.

Le traître !

PARONOME.

e ſouviens-tu du tems que ſervant même Maître ?

CARION.

De quoi t'aviſe-tu de me le rappeller ?
u l'avois oublié.

PARONOME.

Loin de me conſoler,
Mon ami Carion me fait ici bravade,

Lui qui fut autrefois, mon plus cher camarade.

CARION.

Je le fus, il eſt vrai; mais m'as-tu méconnu.
Lorſque dans l'opulence on te vit parvenu?
Tu m'as traité de fou, tu m'as fermé ta porte.

PARONOME.

Je t'ai toujours aimé dans le fond.

CARION.

Que m'importe?
Si dans l'occaſion tu ne l'as pas fait voir.
A préſent que Plutus a comblé mon eſpoir,
Suivant les mouvemens d'une ame intereſſée,
Tu me viens rappeller notre amitié paſſée.
Attens à devenir auſſi riche que moi,
Ou bien que je devienne auſſi pauvre que toi.
Quoique l'on puiſſe dire, & quoique l'on affecte,
Trop d'inégalité rend l'amitié ſuſpecte.
Il faut pour être amis, ſe voir égaux en bien,
Etre riche tous deux ou tous deux n'avoir rien.

PARONOME.

Et comment ſe prouver une amitié ſincere,
Si du ſecours de l'un l'autre n'a point affaire;
Ou ſi tous deux réduits à la néceſſité,
L'ami de ſon ami ne peut être aſſiſté?

CARION.

Il faut attendre alors un coup de la fortune,
Et dans l'occaſion ſe la rendre commune.
Au tems qu'elle a ſur toi répandu ſes faveurs,

tu m'en avois fait partager les douceurs ?
présent qu'elle tourne & qu'elle t'abandonne,
te prodiguerois les biens qu'elle me donne.
Mais ils sont réservez pour des cœurs moins ingrats,
Qui du moins me plaignoient, ne me soulageant pas.
Ainsi que des bienfaits, des mépris on s'acquitte,
M'en bien acquitter ta personne m'excite,
J'en ai reçû de toi, ton cœur m'en accabla ;
C'est une dette aisée à payer ; reçois-là.

PARONOME.

Quoi ! m'entendre traiter ainsi par un esclave !
Et voir qu'avec mépris à son tour il me brave ?
Bien plus, perdre à jamais l'objet de mon amour !
Que ma richesse alloit m'acquerir en ce jour ?

CARION.

Crisis ne craindra plus ta poursuite importune,
Quand Mirtil a pour lui l'Amour & la Fortune.

PARONOME.

Ah ! je suis enragé. Mais j'ai bien moins d'ennui
De mon propre malheur, que du bonheur d'autrui.
Allons chercher Plutus, s'il ne veut pas m'entendre,
Réduit au desespoir je n'ai plus qu'à me pendre.

CARION.

Ce sera le plus court.

CREMILE.

Laisse-le, Carion,

Et ne l'insulte point dans son affliction.
Du traitre cependant on connoit la malice ;
Il pourroit contre nous seconder Perinice ;
Mais pour les prévenir, entrons dans le logis,
Et donnons ordre à tout pour l'Hymen de mon fils.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE I.

CREMILE, CARION.

CARION.

MA foi c'eſt trop compter, prenons un peu d'haleine :
Nous n'aurions pas fini de toute la ſemaine.
Songeons à dépenſer, le tems eſt précieux.
Nous n'avons juſqu'ici contenté que nos yeux ;
Je me laſſe, & la vûë enfin ſe raſſaſie,
Si d'autres ſens encor ne ſont de la partie.

CREMILE.

Plutus ne venant point, nous ne ſçaurions quitter.

CARION.

Mais il faudroit du moins un peu nous ajuſter.
Si pauvrement vêtus, c'eſt en vain qu'on raiſonne,
Dans un tel équipage on n'impoſe à perſonne.
On paſſe pour des ſots avec beaucoup d'eſprit,
Tandis qu'un fat pour lui fait parler ſon habit.

SCENE II.

CREMILE, ZENOPHON, CARION.

ZENOPHON.

Enseignez-moi Plutus, que je lui rende grace!
Par lui mon triste sort vient de changer de face,
Il me vient d'enrichir.

CREMILE.

N'est-ce pas Zenophon,
Dans toutes nos Citez connu pour un fripon?
Oüi c'est lui. Quoi! Plutus t'a mis dans l'opulence;
Et loin de te punir, ce Dieu te recompense?

ZENOPHON.

Ne le condamnez point, il sçait bien ce qu'il fait.

CARION.

N'est-tu pas un fripon?

ZENOPHON.

Je le fus en effet.
Mais Plutus a connu qu'à ma seule misere,
On devoit imputer tout ce qu'on m'a vû faire.

CARION.

Ne cherche point d'excuses.

ZENOPHON

ZENOPHON.

Ah ! ſi vous m'écoutez,
Vous même vous pourrez approuver ſes bontez.
Je ſuis arrivé nud ſur cette maſſe immenſe,
Que cent peuples divers tenoient en leur puiſſance.
J'age où ne connoiſſant ni les biens ni les maux,
L'homme eſt fort au deſſous des moindres animaux,
Je ne le compte point ; & je paſſe à cet âge
Où la raiſon des ſens ſçait maîtriſer l'uſage.
Lorſque je l'eus atteint, je ſentis mon malheur,
Je vis que chaque terre avoit ſon poſſeſſeur,
Que tous mes devanciers ayant fait leur partage,
A leurs ſeuls deſcendans laiſſoient leur heritage.
Je quittai mon Pays, en accuſant les Dieux
De n'avoir pas rendu tout égal dans ces lieux
Je fus long-tems errant ſur la terre & ſur l'onde,
Et trouvai même choſe aux quatre coins du Monde
Tout étoit occupé dans ce vaſte Univers.
Les montagnes, les bois, les plus affreux déſerts,
Pour être inhabitez ne manquoient point de maître.
C'eſt en vain qu'à mon tour j'aurois prétendu l'être.
Je rencontrai par tout de rigoureuſes Loix,
Qui des peres aux fils perpetuoient les droits.
Que faire ? Il falloit vivre ou mourir de miſere.
Mourir eſt un parti que l'on ne choiſit guere.
Je choiſis donc celui d'aller contre ces Loix
Que des gens au deſſus dicterent autrefois
Et pour y parvenir j'uſay de l'induſtrie,

Que les gens ſcrupuleux appellent fourberie,
Je ſçûs duper les ſots, & leur ravir les biens,
Que leurs ayeux, peut-être, avoient ravis aux miens.

CREMILE.

Fort bien, c'étoit donc là votre Philoſophie ?
Elle eſt aſſez nouvelle.

CARION.

Et pourtant bien ſuivie,
Mais ſouvent on ſe trompe aux argumens qu'on fait,
Et la concluſion méne droit au gibet.

CREMILE.

Il falloit demander bien-plûtôt que de prendre.

ZENOPHON.

A la pitié des gens j'aurois eû beau m'attendre.

CREMILE.

Il falloit travailler, exercer tes talens.
Il eſt tant d'arts divers, de métiers differens.

ZENOPHON.

Exercer mes talens ? Eſt-ce donc ſans finance
Que votre Republique en donne la licence ?
Ma foi, l'on a beau dire, on ne fait rien de rien;
Qu'à ce ſubtil métier que je faiſois ſi bien.
On l'exerce ſans frais, ſoi même on s'autoriſe.

CARION.

Oüi, l'on n'a pas beſoin d'acheter de maîtriſe,
Il en coûte pourtant des craintes, des remords,
Et l'eſprit fait courir de grands riſques au corps.

tte profeſſion ſans ceſſe pourſuivie. . . .

CREMILE.

l'honneur que l'on doit cherir plus que la vie.
comptois-tu pour rien ?

CARION.

Il le laiſſoit à part,
ant pour en avoir auſſi venu trop tard.
éja ſes devanciers en avoient fait partage,
n'a pas envié beaucoup cet heritage.

CREMILE.

ais ces biens dont Plutus vient de vous enrichir,
quelqu'un à preſent venoit vous les ravir,
mment le pourriez-vous ſupporter ?

ZENOPHON.

Je confeſſe
ue j'en reſſentirois une extrême triſteſſe
'en mourrois de douleur.

CREMILE.

Et pourquoi donc, méchant,
aire aux autres un mal que tu conçois ſi grand ?
ar dans les mouvemens où l'amour propre entraine,
e plaiſir d'acquerir n'égale pas la peine
ue l'on a, quand on perd.

ZENOPHON.

D'accord. Mais confeſſons
u'il faut avoir du bien pour goûter vos raiſons.
laintenant que je ſuis poſſeſſeur d'une ſomme,

Avec laquelle il eſt aiſé d'être honnête homme,
Je vais l'être, & montrer que la neceſſité
A tout ce que j'ai fait m'a juſqu'ici porté.
Bien plus je vais aider de toute ma puiſſance
Ceux que je connoitrai dans l'extrême indigence,
Sçachant que le beſoin ne connoit point de Loi,
Je veux les empêcher de faire comme moi;
Et d'une indigne vie effaçant la mémoire,
Je prétens que Plutus en ait toute la gloire.
En m'arrachant au vice, il en a beaucoup plus
Que s'il recompenſoit les plus rares vertus.

SCENE III.

CREMILE, CARION.

CREMILE.

SElon ſes interêts toujours on argumente,
Cet homme ayant des biens au delà ſon attente,
Va trouver deſormais des raiſons pour prouver
La juſtice des Loix à les lui conſerver,
Mais que nous veut cet autre?

SCENE IV.

CREMILE, CARION, BIRRENES.

CARION.

HE'! c'eſt Maître Birennes;
Ce gaillard Savetier ſi connu dans Athenes?

CREMILE.

Je l'ay vû juſqu'ici, content d'un petit gain,
S'embaraſſer fort peu des ſoins du lendemain.
Mais qu'a-t'il aujourd'hui? je penſe qu'il ſoupire.

BIRRENES.

Helas! mes chers amis, il n'eſt plus tems de rire;
Me voilà riche enfin, adieu tous mes plaiſirs.

CREMILE.

Quoi! l'or qui des mortels fait les plus chers deſirs,
N'a pas rempli les tiens? qu'eſt-ce qui t'inquiete?

BIRRENES.

Douce tranquilité, que mon cœur vous regrette!

CARION.

Ceſſe de lamenter, & dis-nous tes chagrins?

BIRRENES.

Depuis que j'ai du bien, à toute heure je crains;

Qu'elle eſt toujours docile, & ne gronde jamais.

BIRRENES.

Le tout eſt de pouvoir contenter ſes ſouhaits.

CARION.

Elle ne feroit plus du moins le diable à quatre.

BIRRENES.

Oüi, mais je n'aurai plus le plaiſir de la battre;
Non plus qu'elle celui de toujours quereller.
Nous nous ennuyrions trop, à vous en bien parler.

CARION.

Comment! avec ta femme uſer de baſtonnade?

BIRRENES.

Si j'y manquois un jour, elle ſeroit malade;
C'eſt la paix du ménage.

CREMILE.

Ah! que nous dis-tu là?
Je ne te croyois pas capable de cela.
Maintenant que Plutus t'a donné des richeſſes,
Il faut changer tes coups en de tendres careſſes.

BIRRENES.

Je garderai ſes dons, puiſque vous le voulez;
Mais changer ma maniere, en vain vous m'en parlez.
Ton conſeil, Carion, eſt le meilleure à croire.
Acheter bien du vin, & tout mon ſaoul en boire.
Allons vaille que vaille, enyvrons-nous toujours,
Contre tous mes chagrins c'eſt un puiſſant ſecours.
Pour accorder Plutus à ma façon de vivre,

cchus m'inſpirera quel conſeil je dois ſuivre.

CARION.

:t homme parle juſte, & je ſçais bien des gens
ıi ne raiſonnent pas avec tant de bon ſens.

SCENE V.

CREMILE, CARION, CISTENES.

CREMILE.

VOici quelqu'un encor. Quoi! c'eſt vous, cher Ciſtenes,
Qu'on a vû juſqu'ici le plus pauvre d'Athenes?
Plutus a-t'il ſur vous répandu ſes bien-faits?
Il n'aura pas eu peine à combler vos ſouhaits,
Puiſque, s'il m'en ſouvient, vous n'aviez d'autre envie,
Que d'avoir ſeulement les beſoin de la vie.
Dans un petit reduit vivre commodément;
C'eſt à quoi vous borniez votre contentement.
Mais je ne vous vois pas une ame aſſez contente,
Pour croire que Plutus ait rempli votre attente.

CISTENES.

Il a fait plus, il m'a donné cent mille francs.

CREMILE.

Hé bien, voilà de quoi marier vos enfans,
Acheter ou bâtir une maiſon commode,

Ah! que j'acheterois de Terres, de Palais!
Que j'aurois de bijoux, de chevaux, de valets!
Je braverois Damon, Clidamas, Théopilles,
Aux premiers de l'Etat je marirois mes filles.

CARION.

Et vous vous plaindriez peut-être avec cela,
De ne pouvoir aller encore par-de-là.

CREMILE.

C'eſt ainſi que toujours l'homme eſt inſatiable,
Et que dans l'abondance il ſe rend miſérable.
Mais j'apperçois Plutus.

SCENE VI.

PLUTUS *en habit brillant*, CREMILE, CARION, CISTENES.

PLUTUS *clair-voyant.*

A Ciſtenes.

JE viens de t'écouter,
Et veux ſur tes deſirs enfin te contenter.
Va, ceſſe d'envier le bonheur de perſonne;
Tu veux un million, hé bien je te le donne.

CISTENES.

Ah; que ſur vos Autels je vais brûler d'encens,
Grand Dieu! rien n'eſt égal au plaiſir que je ſens.

CARION.

Dieux veulent souvent que l'on les importune,
'est que les honteux qui perdent leur fortune.

PLUTUS.

ns la prochaine ruë au sortir de ces lieux,
million d'abord va s'offrir à tes yeux.

CISTENES.

ie de graces, Plutus, n'ai-je point à vous rendre!

CREMILE.

us voilà plus content que vous n'osiez prétendre,
lez, vivez heureux, & n'oubliez jamais
s faveurs de Plutus & ses rares bienfaits.

CISTENES.

n million vaut bien la peine qu'on y pense;
on bonheur aujourd'hui passe mon esperance.
ependant, entre nous, je serois plus heureux,
i, comme il le pouvoit, il m'en eût donné deux.

SCENE VIII.

CREMILE, CARION, FILINE.

CARION.

Elle a l'air éveillé, je la trouve gentille,
Voyons ſi c'eſt à nous....

FILINE.

Plutus eſt-il ici

CARION.

Il y viendra bientôt ; mais toujours nous voici,
C'eſt à peu près de même, & vous pouvez nous dire...

FILINE.

Je ne puis vous parler & m'empêcher de rire.
Vous ſçarez... Non jamais rien ne fut plus plaiſant
Le bien que mon Pere a n'étant pas ſuffiſant
Pour pouvoir à la fois marier ſes deux filles,
Il vouloit comme on fait dans bien d'autres familles
Donner tout à l'ainée afin de la pourvoir.
Je voyois mille Amans du matin juſqu'au ſoir,
S'empreſſer à lui plaire, à lui compter fleurette.
Comment, tout pour l'aînée, & rien pour la cadette!
(Diſois-je en ſoûpirant.) Plutus ſecourés-moi,
Et pour me marier envoyez-moi de quoi.
C'étoit tous les matins ma priére ordinaire ;

Enfin

ıfin j'ai tant prié qu'il a fait mon affaire.

CARION.

: qu'il vous a donné monte donc aſſez haut,
ur avoir un époux ?

FILINE.

Et quatre s'il le faut.
ue Plutus à propos me tire d'eſclavage !
'en étoit fait s'il eut differé davantage.
u Temple de Pallas on alloit me cloître ;
lalgré ma repugnance il y falloit entrer.
n Temple de Pallas ! jugez quelle diſgrace !
i c'eût été celui de Venus, encor paſſe.

CARION.

)ui, vous avez raiſon, le ſervice eſt plus doux.

FILINE.

Enfin, quoiqu'il en ſoit, j'aime mieux un époux,
it je viens pour cela.

CREMILE.

La choſe eſt difficile.
Vous n'êtes pas encor dans un âge nubile.

FILINE.

Et c'eſt pourquoi je viens m'adreſſer à Plutus,
Pour obtenir de lui quatre ou cinq ans de plus.

CREMILE.

Cela ne ſe peut pas, donnez-vous patience.

FILINE.

On diſoit que Plutus avoit tant de puiſſance.

CARION.

Il rajeunis les vieux, & embellis les laids,
Il donne de l'esprit à qui n'en eut jamais,
Aux plus disgraciez il donne l'art de plaire ;
Mais ce que vous voulez, c'est au Tems à le faire
Vous parler autrement, ce seroit vous tromper.

FILINE.

Et ne pourroit-t'il pas du moins m'émanciper.

CARION.

C'est à faire l'Amour, il a seul l'avantage
De pouvoir vous donner une dispense d'âge.

FILINE.

Que je suis malheureuse ! attendre encor cinq ans
Mais je puis d'ici-là m'assurer des Amans ;
Car ils sont tant courus dans le tems où nous sommes,
Que je crains qu'il ne vienne une disette d'hommes.

CARION.

Vous pouvez prendre datte en cette occasion,
Et vous en assurer avec précaution.

FILINE.

Avec précaution ? Comment faut-il s'y prendre ?

CARION.

Par certains airs panchez, un regard doux & tendre,
Une mine enjoüée, un sourire amoureux,
Quelques petits soupirs à demi langoureux,
Qui fassent présumer que, quand vous aurez l'âge,
Vous en vaudrez un autre, & même davantage.

FILINE.

Il ne faut que cela pour enchaîner les cœurs,
J'y suis Grecque, & j'en sçais plus que tous les Docteurs.

CARION.

Vous sçavez minauder, & joüer des prunelles?

FILINE.

Mon miroir s'il parloit vous en diroit de belles;
Car je n'ai jusqu'ici minaudé qu'avec lui,
Et tout pour badiner. Mais sçachant aujourd'hui
Qu'on peut mettre à profit un pareil badinage,
Ah, je vous promets bien d'en faire un bon usage.
Paroissez, soûpirans, jeunes, vieux, beaux & laids,
Paroissez. Je vous tiens déja dans mes filets.
Et vous, qui d'amoureux trainez troupe nombreuse,
Grandes filles, venez me traiter de morveuse;
Mes yeux vous feront voir lançans leurs premiers coups,
Que j'irai dans la suite encor plus loin que vous.

CARION.

On le juge aisément.

FILINE *à Carion.*

Voyez ce regard tendre,
Ce soûpir, ce sourire: hé bien sçais-je l'entendre?

CARION.

Ah! vous m'attendrissez, ma foi, j'en tiens déja.

FILINE.

Hé ſi donc, ce n'eſt rien encore que cela.

CARION.

Je n'ai jamais vû d'yeux perçans comme les vôtres

FILINE.

Allez, avec le tems, ils en feront bien d'autres,
Je vais pour commencer, à ma ſœur dans ce jour
Enlever tous les cœurs qui groſſiſſoient ſa cour ?
Et par là faire voir à toutes les aînées,
Que l'amour n'attend pas le nombre des années.

CREMILE

Fort bien mais Plutus vient, il amene mon fils,
Et la jeune beauté dont ſon cœur eſt épris.

SCENE IX.

PLUTUS, CREMILE, MIRTIL, CRISIS, CARION.

CRISIS.

NOus venons rendre grace au grand Dieu des richeſſes,
D'avoir ſur deux Amans répandu ſes largeſſes.

MIRTIL.

Quelle reconnoiſſance égalera jamais

L'excez de ſes faveurs, le prix de ſes bienfaits?

PLUTUS.

Jamais l'Amour & moi, quoique l'on ait pû faire,
Ne nous ſommes unis d'une amitié ſincere,
Juſqu'ici ſon pouvoir a ſçû braver le mien,
Et j'ai ſouvent auſſi diminué le ſien;
Mais nous nous accordons aujourd'hui pour vous plaire.
Amans, ne craignez plus d'avoir le ſort contraire,
Vous pouvez dans l'hymen le braver en ce jour,
Quand vous avez pour vous & Plutus & l'Amour,
Perinice à préſent, de mes bienfaits comblée;
D'avoir perdu Mirtil ſe trouve conſolée,
Et Paronome, à qui j'ai rendu tout ſon bien,
Sur le cœur de Criſis auſſi ne prétend rien.
Que l'on ne parle ici que de réjoüiſſance,
Heureux Atheniens, vivez dans l'abondance;
Mes plus ardens ſouhaits, les plus doux de mes vœux
Sont de voir aujourd'hui tous les Mortels heureux.

FIN.

BELPHEGOR,

COMEDIE-BALLET.

REPRESENTE'E PAR LES *Comediens Italiens de Son Alteſſe Royale Monſeigneur* LE DUC D'ORLEANS, *en* 1722.

ACTEURS *de la Comedie*

BELPHEGOR, Démon, ſous la figure de Rodric.
TRIVELIN, Païſan, amoureux de Colette.
COLETTE, jeune Païſanne.
JACQUET, jeune Païſan, Rival de Trivelin.
LE MAGISTER, Pere de Colette.
DEUX SERGENS & pluſieurs Archers.
PLUTON, Dieu des Enfers.
PROSERPINE, ſa femme.
MINOS, RHADAMANTE, } Juges infernaux.
ASCALAPHE, Habitant des Enfers.
ARLEQUIN, Valet de Belphegor.
L'OMBRE DE VIOLETTE, femme d'Arlequin.
Mr. TURCARET, riche Agioteur.
Me. TURCARET, ſa femme.
LE DOCTEUR, Ami de M. Turcaret.

ACTEURS *du Divertiſſement*

TROUPE de Bergers, de Payſans, d'Ombres, de Lutins, de Démons & de Maſques, chantans & danſans.

BELPHEGOR,

COMEDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repreſente un Bocage, la Maiſon de Trivelin eſt dans le fonds.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN *ſeul.*

Dieux inéxorables, que vous me traîtez cruellement dans ce jour ! Je vous ai imploré tous, les uns après les autres ; diable emporte ſi aucun s'eſt remué de ſa place pour me rendre ſervice. Tous les Sacrifices que j'ai fait à Mercure ont été inutiles,

tout l'encens que j'ai brûlé dans le Temple de
mour s'en eſt allé en fumée. Il n'y a pas j
Vulcain qui a refuſé de me mettre de ſa confra
c'eſt pourtant une grace qu'il accorde généra
ment à tout le monde, & même à beaucoup qu
lui demandent pas. Enfin malgré tous mes vœu
toutes mes prieres, le jeune Jacquet épouſe aujo
d'hui Colette à ma barbe, après l'avoir amuſée d
ans entiers du doux ſon de ma muſette. Jacquet
charmée dans un moment avec ſon flageolet. M
voici l'infidelle.

SCENE II.

TRIVELIN, COLETTE.

QU'as-tu donc, Trivelin, il ſemble que tu ſ
fâché à cauſe que j'épouſe Jacquet auparava
toi?

TRIVELIN.

J'ai grand tort en effet.

COLETTE.

Va, va; laiſſe faire: ſi-tôt que je ſerai veuv
je t'épouſerai en ſecondes nôces.

TRIVELIN.

Voilà une belle aſſûrance que tu me donnes-là

COLETTE.

ns doute. La Bohémienne qui passa dernière-dans notre Village, m'assûra que mon mari roit le premier ; & tu dois m'avoir obligade ne pas vouloir t'exposer à ce malheur.

TRIVELIN.

'u n'aimes donc pas Jacquet, puisque tu l'exposes rendre veuve?

COLETTE.

Oh ! c'est que j'aime Jacquet par rapport à moi, toi je t'aime par rapport à toi-même.

TRIVELIN.

C'est-à-dire par pitié, par une espece de reconnoissance ; (qui croiroit que dans un Village on fit ces distinctions-là?) mais après tout tu aimes donc lui & l'autre?

COLETTE.

Il me semble qu'oüi ; & je voudrois qu'il me fût permis de vous épouser tous deux à la fois, pour ne point faire de mécontent.

TRIVELIN.

Voilà une fille bien charitable. C'est pour le coup que tu voudrois nous contenter tous deux, par rapport à toi-même. Mais je t'avertis que si tu épouses Jacquet, j'en serai si chagrin que je ne vivrai pas huit jours.

COLETTE.

Ah ! si je sçavois cela ; je t'épouserois le premier

TRIVELIN.

A ce que je vois, tu as autant d'envie d'être vaincue que mariée. Il n'importe, quoiqu'il en soit, je veux bien m'exposer à remplir la prédiction qui t'a été faite.

COLETTE.

Et moi je ne veux pas.

TRIVELIN.

Ah! traitresse, tu as beau déguiser. Je connois que tu aimes plus Jacquet que moi.

COLETTE.

En verité, Trivelin, je crois que tu as raison.

TRIVELIN.

Cependant je suis le premier en datte.

COLETTE.

Hé! c'est à cause de cela: il y avoit deux ans que nous nous aimions, cela commençoit à m'ennuyer; & si tu étois devenu mon mari, je connois que dans la suite cela m'auroit bien ennuyé davantage.

TRIVELIN.

Ainsi il faudra que j'attende que Jacquet t'ait ennuyée à son tour; encore si jusqu'à ce tems tu voulois que je fusse toujours ton amant, je prendrois patience.

COLETTE.

Paix, voici Jacquet.

SCENE III.

TRIVELIN, JACQUET, COLETTE.

JACQUET.

QUel marché faites-vous donc-là enſemble?

TRIVELIN.

Nous parlions du tems paſſé, & nous prenions nos meſures pour l'avenir.

JACQUET.

Il me ſemble, Mademoiſelle Colette, que je vous avois défendu de parler à Monſieur Trivelin.

TRIVELIN.

Comment, tu es déja jaloux? mes affaires iront bien.

JACQUET.

Qu'entendez-vous par là?

TRIVELIN.

J'entens que ſi tu es jaloux, c'eſt ſigne que tu auras raiſon de l'être, & je ne ſuis plus ſi fâché que je l'étois. Les jaloux ſont comme les bouchons qui enſeignent le bon vin.

JACQUET.

Eſt-ce que je ne puis pas être jaloux ſans ſujet?

TRIVELIN.

Cela eſt bien rare.

JACQUET.

Et ſi je veux l'être ſans raiſon ?

TRIVELIN.

La raiſon vient avec le tems, & Colette dans la ſuite juſtifiera tes ſoupçons.

JACQUET.

Hé bien ! moi, je vous déclare que je me marie pour avoir une femme à moi ſeul.

TRIVELIN.

Tes intentions ſont fort bonnes.

JACQUET.

C'eſt ce que mon amour ſe propoſe en épouſant Colette.

TRIVELIN.

Dans le mariage l'Amour propoſe, mais Vulcain diſpoſe. Par exemple, je me propoſois d'épouſer Colette, & tu me l'enleves. Tu te propoſes qu'elle ſera pour toi ſeul, & j'eſpere que tu auras à ton tour compté ſans ton hôte.

JACQUET.

Si je ſçavois cela . . .

COLETTE.

Va, va, Jacquet, ne crains rien, je te répond de tout.

JACQUET.

Ah! d'abord que Colette m'en répond, je comp-

à-dessus, une honnête femme n'a que sa parole.

TRIVELIN.

Une honnête femme n'a que sa parole, mais elle est plus obligée de la tenir quand elle veut cesser l'être.

JACQUET.

Tout ce que tu dis est pour me faire enrager, parce que tu enrages toi-même de ce que j'épouse Colette. Tu as beau dire, je ne t'écoute plus, & je ne vais songer qu'à ma nôce.

TRIVELIN.

Va, va songer à ta nôce, & moi je songerai au lendemain.

seul.

Quelque mine que je fasse, je suis au desespoir, & je crois que je me donnerois volontiers au diable pour empêcher ce mariage; mais que cherche ici cet Etranger, il me paroît bien effaré.

SCENE IV.

BELPHEGOR ſous la figure de Rodric, TRIVELIN.

BELPHEGOR.

AH ! mon ami, je n'ai recours qu'à toi : je ſuis pourſuivi par nombre d'Archers qui me veulent prendre priſonnier. Il eſt bien vrai qu'il ſont encore loin d'ici ; mais ils ne manqueront pas de prendre ce chemin-ci à coup ſûr. Je ſuis perdu ſi je tombe entre leurs mains, je ne peux courir davantage.

TRIVELIN.

Je le crois bien. De quoi diable auſſi vous êtes-vous aviſé, de prendre des bottes pour courir la poſte à pied ?

BELPHEGOR.

Mon cheval étoit trop las pour pouvoir pouſſer plus loin, je l'ai abandonné dans le bois prochain, & je ſuis venu juſqu'ici comme j'ai pû pour te demander azile. Ta fortune eſt faite & ton bonheur aſſuré, ſi tu peux me cacher dans quelque endroit où l'on ne puiſſe me trouver.

TRIVELIN.

N'êtes-vous point quelque Agioteur qui se sauve ais étranger.

BELPHEGOR.

Au contraire, je suis un pauvre diable qui n'ai pas ol, & qui fuit sa femme & ses créanciers.

TRIVELIN.

Vous avez bien raison, ce sont de terribles ani-aux; mais vous parlez de faire ma fortune, & us n'avez pas un sol.

BELPHEGOR.

Il n'importe.

TRIVELIN.

Il est vrai que vous ne seriez pas le premier qui droit fait la fortune des autres, sans avoir l'esprit e faire la sienne.

BELPHEGOR.

Je ferai plus pour toi que si je te donnois de l'argent comptant.

TRIVELIN.

Il n'y a pourtant rien au-dessus de cela aujourd'hui.

BELPHEGOR.

Et si dans ce moment je te faisois épouser Colette.

TRIVELIN.

Diable, ce seroit un grand coup. Mais d'où sçavez-vous que j'aime Colette.

BELPHEGOR.

Il n'y a gueres de choses cachées pour moi dans le monde.

TRIVELIN.

Vous êtes donc ſorcier ?

BELPHEGOR.

Je ſuis bien plus que tout cela ; je ſuis Lutin, Démon.

TRIVELIN.

Ah ! je tremble.

BELPHEGOR.

Raſſûre-toi, je ne ſuis pas un Démon mal-faiſant, je me nomme Belphegor ; il y a dix ans que Pluton m'a envoyé des Enfers ſur la Terre, pour ſçavoir par moi-même ſi tous les maris qui ſe plaignoient là-bas de leurs femmes, avoient raiſon.

TRIVELIN.

Il ne falloit pas reſter ici dix ans pour en être convaincu. Hé bien ! l'avez-vous éprouvé enfin ?

BELPHEGOR.

Que trop : j'ai, ſous le nom de Rodric, épouſé une certaine Madame Honeſta qui m'a ruiné.

TRIVELIN.

Quoi ! vous êtes le Seigneur Rodric, cet Etranger ſi renommé par ſes malheurs, & par les chagrins que lui a cauſé ſa femme ? Je ſçavois votre hiſtoire ſur le bout du doigt, ſans avoir l'honneur de vous connoître. Et de quoi s'agit-il ?

BELPHEGOR.

Il s'agit de me cacher promtement où tu pourras, car j'entens déja le pas des chevaux de ceux qui me pourſuivent. Si tu me ſers fidellement, j'em-

ployrai mon pouvoir de Lutin pour te faire épouser Colette dans ce jour, & te procurer une fortune considerable.

TRIVELIN.

Allons, cela me détermine... Commencez donc par entrer dans ma cour.

BELPHEGOR.

Après ?

TRIVELIN.

Après ? vous trouverez un gros tas de fumier à la porte de l'écurie.

BELPHEGOR.

Hé bien ?

TRIVELIN.

Hé bien ? vous vous fourerez dedans.

BELPHEGOR.

Comment donc ?

TRIVELIN.

Et j'irai vous recouvrir le plus proprement qu'il me sera possible.

BELPHEGOR.

Tu te mocques de moi avec ta propreté.

TRIVELIN.

Faisons mieux, j'allois mettre le pain dans notre four, je vous enfournerai en même tems.

BELPHEGOR.

Mal peste ! il y feroit trop chaud.

TRIVELIN.

Est-ce que les Démons craignent la brûlure?

BELPHEGOR.

En prenant la figure d'homme, j'en ai pris toute la ſenſibilité.

TRIVELIN.

Hé bien! jettez-vous dans notre puits, il eſt froid comme glace.

BELPHEGOR.

Tu vas d'une extrémité à l'autre.

TRIVELIN.

Eſt-ce ma faute, ſi vous ne pouvez ſouffrir ni le froid ni le chaud?

BELPHEGOR.

N'as-tu pas un grenier?

TRIVELIN.

Et des plus grands, il y a plus d'un millier de foin.

BELPHEGOR.

Je ne demande pas autre choſe, & je vais m'y cacher au plus vite.

TRIVELIN.

Allez donc; moi je vais cependant faire paſſer outre ceux qui vous pourſuivent.

SCENE V.

TRIVELIN seul.

APrès tout, je ne ſçais pas ſi je fais bien de me fier à un Lutin, c'eſt une engeance bien maligne. S'il m'alloit tordre le col pour ma récompenſe. Mais non, ce Démon-là m'a l'air d'un honnête homme ; d'ailleurs l'eſpoir d'épouſer Colette, & de m'enrichir, m'ôte la crainte de tous les malheurs qui pourroient m'arriver. Voici apparemment le troupeau de Sergens qui le pourſuivent, il faut un peu m'en divertir ; en voilà trois qui mettent pied à terre : ils me paroiſſent bien réſolus, mais ils n'ont pas affaire à un ſot.

SCENE VI.

UN SERGENT, pluſieurs ARCHERS, TRIVELIN.

LE SERGENT.

HE ! l'ami, dis-nous un peu ? ...

TRIVELIN.

Meſſieurs, je n'ai rien à vous dire, je n'ai point vû l'homme que vous cherchez pour le mettre en priſon.

LE SERGENT.

Ah ! ah ! & qui t'a dit que nous cherchions un homme pour le mettre en priſon ?

TRIVELIN.

C'eſt vous qui le dites.

LE SERGENT.

Nous ne t'avons point encore parlé de cela.

TRIVELIN.

Non ! Je l'ai donc rêvé.

LE SERGENT.

Hé bien, tu as rêvé juſte ; & nous allons t'aſſommer, ſi tu ne nous dis tout à l'heure où il peut être ?

TRIVELIN

TRIVELIN.

N'eſt-ce pas un homme à Cheval, vêtu de rouge?

LE SERGENT.

Juſtement.

TRIVELIN.

Hé bien! celui que j'ai vû eſt à pied, vêtu de ſûr.

LE SERGENT.

Vêtu de rouge, ou vêtu de noir, à pied ou à cheval, où eſt-il enfin?

TRIVELIN.

Il eſt bien loin, s'il court toujours.

LE SERGENT.

Et de quel côté a-t'il tourné?

TRIVELIN.

Voyez-vous bien ce moulin à main droite?

LE SERGENT.

Oüi.

TRIVELIN.

Hé bien! il a tourné vers ce bois à main gauche.

LE SERGENT.

Y a-t-il longtems?

TRIVELIN.

Il y a environ.... cinq ou ſix jours.

LE SERGENT.

Ce Faquin-là ſe mocque de nous? Et l'homme que nous pourſuivons n'eſt parti que de ce matin.

TRIVELIN.

Que de ce matin ? Ce n'eſt donc pas celui-là ?

LE SERGENT.

Oh ! parbleu, nous t'allons roüer de coups, ſi tu ne nous répons comme il faut. N'eſt-il point dans ta maiſon ?

TRIVELIN.

Oh ! pour cela non, il n'y a ici ni homme ni chevaux, que moi & vous.

LE SERGENT *aux Archers.*

Je vois bien que la menace ni fera rien, & qu'il faut toucher une autre corde : tiens mon ami, voilà deux piéces d'or que je te donne, dis-nous la verité, & nous enſeigne où eſt celui que nous cherchons ?

TRIVELIN.

Ah ! vous parlez tout d'or. Hé bien, l'homme en queſtion vient de paſſer par ici, il a pris le chemin de la montagne, & c'eſt tout ce qu'il peut avoir fait, que d'y être à preſent ; car ſon cheval étoit crevé, Meſſieurs.

LE SERGENT.

Allons, Camarades, remontons à cheval, & faiſons diligence, nous l'aurons bientôt attrapé. Je ſçavois bien qu'avec ces ſortes de gens, on ne faiſoit rien qu'à force d'argent.

TRIVELIN.

Meſſieurs, bon voyage. Le Ciel vous tienne en joye.

SCENE VII.

TRIVELIN.

VOilà de l'argent bien gagné. C'eſt toujours un commencement de fortune ; après tout je is un drôle bien habile, de tirer de l'argent de ceux qui ruïnent les autres.

SCENE VIII.

BELPHEGOR, TRIVELIN.

TRIVELIN.

HE' bien, ne vous ai-je pas ſervi comme il faut ?

BELPHEGOR.

Tu as fait des merveilles, & il n'y a rien que je ne faſſe à mon tour pour reconnoître le ſervice que tu viens de me rendre.

TRIVELIN.

Ma foi, ſi vous voulez me rendre ſervice, il faut vous hâter ; car j'entens déja les violons qui vons

se rendre ici, où l'on va celebrer les nôces
Jacquet & de Colette.

BELPHEGOR.

J'ai envoyé ce matin mon valet Arlequin
Enfers, pour demander à Pluton la permiſſion
me rendre inviſible pour le tems qui me reſte à
meurer ſur la terre.

TRIVELIN.

Vous avez envoyé Arlequin aux Enfers? je croi
qu'il y a bien loin d'ici en ce pays-là.

BELPHEGOR.

Pas trop, on y va dans un moment.

TRIVELIN.

Je le crois. Mais c'eſt le retour qui eſt difficile
ce que je m'imagine?

BELPHEGOR.

Oh que non! étant allé de ma part, Pluton lui
fournira une voiture pour s'en revenir par les airs.

TRIVELIN.

Quelque diligence qu'il faſſe, j'ai bien peur qu'il
n'arrive trop tard, car voici deja tous les Gens
de la nôce aſſemblez.

BELPHEGOR.

J'ai ici près un Lutin de mes amis qui a pouvoir
ſur les élemens, je vais le prier de troubler la
éte.

TRIVELIN.

Parbleu vous me la donnez belle; & ſi cela étoit

ne les priez-vous tantôt d'arrêter les Sergens qui nous poursuivoient ?

BELPHEGOR.

Il n'en auroit rien fait ; ce Lutin-là a été Sergent lui-même ; & c'est en recompense de ses services que Pluton lui a donné le pouvoir de tourmenter les ombres aux Enfers, comme il tourmentoit autrefois les Corps sur la terre.

TRIVELIN.

Et que fait-il à present dans ce monde ?

BELPHEGOR.

C'est lui qui fait grêler sur les vignes en faveur de ceux qui ont fait de grosses provisions.

TRIVELIN.

J'entens : c'est le Démon des Marchands de vin. Et sera-ce lui qui m'enrichira ?

BELPHEGOR.

Non ; c'est moi qui prendrai ce soin. Quand j'aurai le pouvoir de me rendre invisible, je passerai dans le corps de Monsieur Turcaret.

TRIVELIN.

Quelle bête est-ce que Monsieur Turcaret ?

BELPHEGOR.

C'est le plus riche & le plus inhumain de tous les Agioteurs. C'est celui qui me fait poursuivre avec tant de cruauté pour les sommes que je lui dois, & dont je pretens m'en venger en t'enrichissant à ses dépens.

TRIVELIN.

Et comment vous y prendrez-vous ?

BELPHEGOR.

Je t'inſtruirai de cela dans un autre tems. Vo[illegible] la nôce qui s'avance, ne ſongeons maintenant qu'[illegible] ce faire épouſer à Colette ; demeure ici, & ne t'em[illegible] baraſſe de rien, tu auras bien-tôt de mes nouvel[illegible] les.

SCENE IX.

TRIVELIN.

MA foi, je crains bien que Monſieur le Lutin n[illegible] ſe ſoit mocqué de moi. Mais tout coup vaille, voyons juſqu'au bout.

PREMIER DIVERTISSEMENT.

UNE NOCE DE VILLAGE.

JACQUET, COLETTE, LE MAGISTER, Troupe de Bergers & de Bergeres, & de Gens de la Nôce qui entrent en dançant.

L'E CHOEUR.

Vive Jacquet, vive Colette,
Et vive Colette & Jacquet.

UN BERGER.

Colette, quitte la Muſette,
Pour écouter le Flageolet,
Jacquet déniche la fauvette,
Qu'un autre attend au trebuchet.

LE CHOEUR.

Vive Jacquet, vive Colette,
Et vive Colette & Jacquet.

UNE BERGERE.

Parmi la grandeur inquiete
L'Amour ne regne qu'à regret,
Il aime mieux notre retraite,
Il y goûte un plaisir parfait.

LE CHOEUR.

Vive Jacquet, vive Colette,
Et vive Colette & Jacquet.

UN BERGER.

Avec la Bergere folette,
Ce Dieu va cueillir le muguet,
Il fait des traits de sa houlette,
Un bandeau de son bavolet.

LE CHOEUR.

Vive Jacquet, vive Colette,
Et vive Colette & Jacquet.

ENTRE'E

ENTRÉE DE PAYSANS.

Il s'éleve une Tempête, & le Tonnerre gronde.

LE CHOEUR *chante pendant la Tempête.*

Ah ! quels terribles coups !
La grêle & le tonnerre,
Vont ravager la terre,
La vigne eſt ſans deſſus deſſous,
Bacchus, Bacchus, ſecourez-nous.

UN LUTIN *paroît en l'air, & chante.*

Contre un injuſte himen le Deſtin ſe déclare,
La vigne va perir dans cet orage affreux.
Si dans ce jour Trivelin n'eſt heureux ;
Qu'à lui donner la main Colette ſe prepare.

Le Lutin diſparoît.

LE CHOEUR.

Obéiſſons au Deſtin dans ce jour,
Craignons qu'il ne ſe vange ;
Aux dépens de l'Amour,
Conſervons la vendange.

JACQUET.

Je me mocques de cela, j'aime mieux ne boire que de l'eau, que d'abandonner Colette.

LE MAGISTER.

Oh parbleu, Monsieur Jacquet, buvez de l'eau tant qu'il vous plaira, nous n'en voulons pas boire nous & je donne ma fille en mariage à Trivelin.

JACQUET.

Y consens-tu, Colette?

COLETTE.

Il le faut bien : tout ce que je peux faire pour *toi*, c'est de te donner les mêmes esperances, que je donnois à Trivelin quand je croyois *devenir* sa femme.

JACQUET.

Hé! quelles esperances?

COLLETTE.

De l'épouser quand je serai Veuve.

JAQUET.

Oh! sur ce pied-là, je me console; & te voyant dans ces sentimens, je ne desespere pas de t'épouser même avant sa mort.

TRIVELIN.

L'épouser avant ma mort!

JACQUET.

A la ceremonie près.

TRIVELIN.

Oh! je ne crains rien, je ne suis pas jaloux

nme toi. Allons, allons, continuons nos danſes nos chants.

BELPHEGOR *bas à Trivelin.*

Tu peux auſſi achever ton mariage, & nous parens enſuite pour nous rendre chez Monſieur Turret, où mon valet Arlequin ſe doit trouver à ſon tour des Enfers.

LE DIVERTISSEMENT

continuë.

VAUDEVILLE.

JACQUET.

COlette, je ressens pour toi
Plus que de la tendresse
Un trouble, une ardeur qui me presse,
Qui me fera mourir je croi;
Ah! c'est un certain je ne sçai qu'est-ce,
Ah! c'est un certain je ne sçai quoi.

LE CHOEUR.

Ah! c'est un certain je ne sçai qu'est-ce,
Ah! c'est un certain je ne sçai quoi.

COLETTE.

Jacquet, quoiqu'un autre ait ma foi,
Laissez-moi faire, laisse,
Je me reprocherois sans cesse

Que quelqu'Amant fût mort pour moi,
Faute d'un certain je ne ſçai qu'eſt-ce,
Faute d'un certain je ne ſçai quoi.

LE CHOEUR.

Faute d'un certain je ne ſçai qu'eſt-ce.
Faute d'un certain je ne ſçai quoi.

UN BERGER.

La beauté ne ſçauroit de ſoi,
Attirer ma tendreſſe,
L'eſprit & la délicateſſe
Peuvent encore moins ſur moi;
Il faut un certain je ne ſçai qu'eſt-ce,
Il faut un certain je ne ſçai quoi.

LE CHOEUR.

Il faut un certain je ne ſçai qu'eſt-ce,
Il faut un certain je ne ſçai quoi.

UN BERGER.

Pour attirer la duppe à ſoi,
Iris fait la tigreſſe;
Montrer d'abord trop de tendreſſe,
C'eſt faire mal valoir l'emploi;

Il faut un certain je ne ſçai qu'eſt-ce,
Il faut un certain je ſçai quoi.

LE CHOEUR.

Il faut un certain je ne ſçai qu'eſt-ce,
Il faut un certain je ne ſçai quoi.

UNE BERGERE.

En vain tu voudrois tout pour toi,
Importune Sageſſe
Quand l'Amour de ſes traits nous bleſſe,
L'occaſion enfraint ta loi ;
On cede à certain je ne ſçai qu'eſt-ce.
On cede à certain je ne ſçai quoi.

LE CHOEUR.

On cede à certain je ne ſçai qu'eſt-ce ;
On cede à certain je ne ſçai quoi.

TRIVELIN *au Parterre.*

Que le Public de bonne foi
Applaudiſſe une Piece,
Le fâcheux critique ne ceſſe
d'exercer toujours ſon employ.

trouve un certain je ne ſçai qu'eſt-ce,
blâme un certain je ne ſçai quoi.

LE CHOEUR.

Il trouve un certain je ne ſçai qu'eſt-ce.
Il blâme un certain je ne ſçai quoi.

ACTE II.

Le Théâtre repreſente les Enfers.

SCENE I.

PLUTON, MINOS, RHADAMANTE.

PLUTON.

OUi, depuis que Belphegor a quitté les Enfers par mon ordre, pour aller habiter là-haut parmi les hommes; dix ans ſe ſont écoulez, ſi j'ai bonne mémoire. Qu'en dites-vous, Minos?

MINOS.

Oüi, Seigneur, le terme que vous lui avez preſcrit pour reſter ſur la terre, finit dans le jour; & il ne peut retourner ici, s'il n'envoye quelqu'un vous en demander la permiſſion.

PLUTON.

Remettons donc à demain à prononcer l'Arrêt ! tous les maris mécontens de leurs femmes attdent depuis ſi long-tems.

RHADAMANTE.

Pourquoi ne le pas prononcer aujourd'hui? Vous s ſuffiſamment inſtruit.

PLUTON.

Mon cher Rhadamante, je ne puis rien faire ſans conſentement de Proſerpine ; elle prend un ſi and interêt à ſon ſexe, que je n'oſe lui déaire.

MINOS.

Quoi! le Maître des Enfers aura la foibleſſe des ges de la Terre, & une femme lui dictera ſes rrêts?

PLUTON.

Je ſuis le Maître des Diables, mais ma femme t une Diableſſe devant qui je n'oſe ſouffler ; je l'ai pouſée par amour, je n'oſe lui reſiſter.

RHADAMANTE.

Cependant vous devez rendre la Juſtice.

PLUTON.

Le terme n'eſt pas long d'ici à demain, attendons le retour de Belphegor, ſelon ſon raport je me determinerai.

MINOS.

Qu'en avez-vous beſoin? ce genie qui lui ſervoit

autrefois de Coureur, ne vous en a-t-il pas ai rapporté ? C'eſt par lui que vous avez ſçû que phegor, ſous la figure de Rodric avoit épouſé l dame Honeſta, la plus honorable femme de ſa temps, & que cette femme raiſonnable lui avo fait perdre la raiſon, en pouſſant à bout ſa diab lique patience.

RHADAMANTE.

Bon ! Et tous ces petits Diablotins déguiſés e Pages, qui groſſiſſoient ſon train, n'ont-ils pa mieux aimé revenir aux Enfers, que de ſervir pl long-tems une telle Maîtreſſe !

PLUTON.

Cela ne prouve rien ; il ſuffit d'avoir l'hab de Page pour ne pouvoir long-tems demeurer à place ; & je trouve même que tous les Diablotins ſont devenus plus malins depuis qu'ils ont eu la livrée, qu'ils n'étoient auparavant. Mais que tous veut Aſcalaphe !

SCENE II.

PLUTON, MINOS, RHADAMANTE, ASCALAPHE.

ASCALAPHE.

AH ! Seigneur Pluton, tout eſt perdu, un chetif Mortel ayant eu l'audace d'eſcroquer le tribu qu'il devoit à la mort, vient d'arriver vivant dans votre Empire. Sa figure & ſes propos ſont ſi boufons, qu'à ſon arrivée toutes nos triſtes Ombres ſe ſont miſes à rire.

PLUTON.

Hé ! que vient chercher ici ce téméraire ?

ASCALAPHE.

Vous le ſçaurez de lui-même le voilà.

SCENE III.

PLUTON, MINOS, RHADAMANTE, ASCALAPHE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *entrant comme à tâton.*

GArre le pot au noir. Bon ſoir, Monſieur Pluton; car il ſeroit inutile de vous ſouhaiter bon jour, puiſqu'il n'y en a point chez vous.

PLUTON.

L'abord eſt familier.

ARLEQUIN.

Que le Diable vous emporte de bon cœur, Seigneur Pluton; Parbleu, vous devriez bien faire allumer les lanternes dans votre Empire; je n'ai jamais vû d'Enfer ſi mal policé; ce n'eſt pourtant pas manque que vous n'ayez ici nombre de Commiſſaires.

PLUTON.

Je te conſeille de te plaindre.

ARLEQUIN.

J'en ai ſujet. J'ai penſé cent fois me rompre le col pour arriver juſqu'ici. En entrant je me ſuis

[illegible] du nez contre l'ame d'un Procureur, qui dure comme une enclume ; & ſans vos Furies it eu la charité de m'éclairer un bout de chez avec leurs flambeaux, je ne ſerois arrivé de heures.

PLUTON.

[illegible] es encore arrivé trop-tôt pour ton malheur.

ARLEQUIN.

[illegible] ? je ne crains rien, je viens ici de bonne part.

PLUTON.

[illegible] t qui peut t'avoir envoyé ?

ARLEQUIN.

[illegible] n Lutin de vos amis, le Seigneur Belphegor, [illegible] t j'ai l'honneur d'être le premier Valet de Cham.

MINOS.

[illegible] vient de la part de Belphegor. Ah ! nous allons [illegible] rendre des nouvelles.

P. L U T O N.

J'en ai autant d'impatience que vous ; mais je [illegible] s encore plus curieux de ſçavoir comment ce mi- [illegible] able a pû faire pour penétrer juſqu'ici.

ARLEQUIN.

Je vais vous l'apprendre : J'ai commencé par en- [illegible] rrer le bon-homme Caron, j'avois apporté un [illegible] orceau de fromage d'un appetit charmant qui lui [illegible] fait oublier que j'avois un corps Heureux Mor- [illegible] il ! s'eſt-il écrié en le grugeant, que j'envie votre

bonheur, de pouvoir vous rassasier de mets si d... cieux ! Puis vuidant en deux coups deux bouteill... de vin de Champagne : ah ! que toutes les eaux ... Stix, a-t'il dit, ne sont-elles semblables !

PLUTON.

Mais, comment as-tu fait pour endormir m... chien Cerbere ?

ARLEQUIN.

Je me suis servi d'un autre stratagême. Je suis ... homme de précaution, voyez-vous ; & je n'ai ... point à m'embarquer sans biscuit. Ayant appris ... haut que votre chien Cerbere étoit de complexion ... amoureuse, j'ai amené avec moi ma petite chienne ... qui est amoureuse comme une chatte.

PLUTON.

En voici bien d'un autre.

ARLEQUIN *contrefait la chienne & le gros mâtin.*

Je l'ai fait passer devant moi, elle a été amoureusement agacer votre Mâtin, oua, oua, ou... Monsieur Cerbere aussi-tôt lui a répondu tendrement, aou, aou, aou, ils ont fait plusieurs caracolles ensemble ; & tandis qu'il lui contoit son glorieux martire, zeste, j'ai franchi le pas de la porte.

PLUTON.

Ah ! malheureux, qu'as-tu fait ?

ARLEQUIN.

Ne vous fâchez pas, ma chienne est de bonne

, & Madame Proſerpine en aura un épagneul.

PLUTON.

Un épagneul ?

ARLEQUIN.

Ou bien un Arlequin ; c'eſt à préſent la grande de.

PLUTON.

Peut-on rien de plus extravagant ! En faveur de vention je te le pardonne ; mais ſans courir tant riſque, que ne te dépoüillois-tu de ton corps pour ur ici ?

ARLEQUIN.

C'eſt ce qu'un Médecin de mes amis m'avoit conſeillé, il s'étoit même offert à me prêter ſon aſſiſtance ; mais mon corps m'eſt ſi cher & me va ſi bien, que je n'ai jamais pû me réſoudre à m'en parer.

PLUTON.

Revenons à Belphegor. Qu'as-tu à m'apprendre de ſa part ?

ARLEQUIN.

Il ſera demain ici.

PLUTON.

Hé comment ſe porte-il ?

ARLEQUIN.

Hélas ! le pauvre diable eſt bien chagrin, & Madame Honeſta ſa femme lui a fait bien des malhonnêtetez.

PLUTON.

On dit qu'elle étoit ſi vertueuſe?

ARLEQUIN.

Il a payé bien cher cette vertu-là. C'eſt une marchandiſe bien rare au moins, que la vertu dans le païs d'où je viens, nous n'avons point de Marchand qui en tienne de magazin.

PLUTON.

Acheve donc.

ARLEQUIN.

Monſieur Belphegor eſt devenu amoureux de ſa femme après ſon mariage : malheur le plus grand qui puiſſe arriver à un honnête homme! C'eſt ce qui fait auſſi que les maris d'aujourd'hui ſe gardent le plus qu'ils peuvent de tomber dans ce cas.

PLUTON.

Mais quel mal lui a-t'elle fait encore?

ARLEQUIN.

Oh! tous les maux enſemble. Et pour *Vous le* perſuader, il ſuffit de vous dire qu'elle avoit plus de malice que Satan, plus de fourberie qu'Aſtarot, & plus d'orgueil que Lucifer.

PLUTON.

C'eſt beaucoup dire; & comment pouvoit-il ſouffrir cela?

ARLEQUIN.

Quand il oſoit lever la crête, il avoit pour réponſe: je ſuis honnête femme.

PLUTON

PLUTON.

Que ne la quittoit-il ?

ARLEQUIN.

C'eſt ce qu'il a voulu faire pluſieurs fois ; mais il avoit le diable au corps pour le venir trouver partout où il étoit.

PLUTON.

Il falloit s'en ſéparer par Juſtice.

ARLEQUIN.

Elle étoit jolie femme, elle auroit toujours gagné ſon procès.

PLUTON.

Et que fait à préſent ce malheureux ?

ARLEQUIN.

Quand je ſuis parti de l'autre monde, il ſe préparoit encore à prendre la fuite pour ſe dérober de elle & de ſes Créanciers ; il attendoit avec impatience la fin du tems que vous lui aviez preſcrit pour en revenir ici, & juſques-là il vous prie de lui permettre de ſe rendre inviſible, & c'eſt pour cela qu'il m'a député vers vous.

PLUTON.

Je lui accorde. Minos, allez promtement lui en expédier la permiſſion. Et vous, Rhadamante, dreſſez un paſſeport pour que cet homme s'en retourne ſûrement dans l'autre monde.

SCENE IV.

PLUTON. ARLEQUIN.

PLUTON.

MAis, mon ami, tu me surprend de me dire que Belphegor avoit des Créanciers. Qu'a-t-il donc fait de tout l'or & l'argent qu'il a emporté aux Enfers ?

ARLEQUIN.

Madame Honnesta l'a dissipé dès la premiere année, elle en a employé une partie à ses ajustemens, une autre à avancer sa nombreuse famille, & le reste au jeu.

PLUTON.

Et ce benêt de mari souffroit tout cela tranquillement ?

ARLEQUIN.

Il avoit une honnête femme.

PLUTON.

Ah ! je commence à voir que les maris ont quelque raison de se plaindre ; & quoique Proserpine puisse dire . . . Mais la voici.

SCENE V.

PLUTON, PROSERPINE. ARLEQUIN.

PROSERPINE.

Ue vient-on de m'apprendre mon mari! On dit que malgré mes prieres tu te prépares à prononcer un Arrêt contre notre Sexe; voudrois-tu me dire ce chagrin-là, mon cher Plutonichet?

PLUTON.

Que veux-tu, ma chere Proserpinette, il faut bien que je rende justice.

PROSERPINE.

Vous avez d'autres causes à juger, sans vous embarrasser de celles-là. D'ailleurs, pourquoi condamner les femmes dont la plûpart travaillent tous les jours à grossir votre Empire, en faisant mourir leurs maris de chagrin?

PLUTON.

Quelque obligation que je puisse leur avoir, je ne pourrai me dispenser de prononcer contre elles.

PROSERPINE.

Par la mort non d'un diable, ne vous en aviſez pas; vous vous en repentiriez; vous & vos Juges infernaux.

ARLEQUIN, *à part.*

Peste, Madame Proserpine est un maîtresse femme bleſſe à ce que je vois, c'eſt une ſeconde Honnelle.

PROSERPINE.

Et quand vous prononceriez contre les femmes, à quel ſupplice pourriez-vous les condamner? Y a-t-il de plus rude pour elles que celui qu'elles ſouffrent dans votre Empire?

PLUTON.

Quel ſupplice extraordinaire les femmes ſouffrent-elles dans les Enfers?

PROSERPINE.

Celui de ne pouvoir parler.

PLUTON.

Ah! vous avez raiſon.

PROSERPINE.

Mais je parle aſſez pour toutes, & ce n'eſt qu'à cette condition que je n'ai pas voulu profiter du ſemeſtre que Jupiter m'avoit accordé pour retourner ſur la terre. C'étoit pourtant un grand avantage pour une femme que d'être ſix mois de l'année abſente de ſon mari, & je vous déclare que je m'en ſervirai ſi vous ne me contentez pas ſur ce que je vous demande.

PLUTON.

Mais que voulez vous de moi, ma chere femme?

PROSERPINE.

Je veux, mon mari, que vous trainiez cette affai-

n longueur, ſi vous ne la trouvez pas à nôtre ntage.

PLUTON.

Fort bien.

PROSERPINE.

Ou que vous la jugiez ſur le champ, ſi vous y pou- à donner un bon tour.

ARLEQUIN.

Ma foi c'eſt une bagatelle que ce que Madame us demande; & nous avons là-haut des Rappor- ürs qui ne ſe font point de ſcrupule de ces ſortes de ſtilles.

PROSERPINE.

Ah! ah! quel eſt ce Diable de nouvelle eſpéce, que ne connois point?

ARLEQUIN.

Ah! Madame, je ne ſuis pas ſi Diable que je ſuis noir.

PLUTON.

C'eſt un homme, ma Mie, qui vient ici de la part de Belphegor.

PROSERPINE.

C'eſt encore un bon impertinent que votre Belphegor. Hé bien, mon ami, tu viens apparémment nous dire qu'il eſt bien mécontent de ſa femme.

ARLEQUIN.

Moi, Madame, point du tout, je ſuis plus poli

que cela ; je vous dirai seulement qu'il brûle d'impatience de revenir aux Enfers.

PROSERPINE.

C'est-à-dire qu'il a la maladie du Pays.

ARLEQUIN.

Cela est assez naturel, le pays est si beau ! Mais vous le verrez demain qui vous en informera lui-même.

PROSERPINE.

Je ne veux m'informer de rien. Il suffit que je recommande à Monsieur mon mari l'affaire dont il s'agit, & que la recommandation d'une Déesse comme moi, doit l'emporter sur tous les bons droits du monde.

ARLEQUIN.

Sans doute, & Monsieur Pluton doit y avoir égard. Un Dieu de sa figure ne doit rien refuser à une Déesse de la vôtre, & il doit tout sacrifier pour vous plaire.

PROSERPINE.

Ce garçon-là a de l'esprit ; je gage qu'il ne se plaint pas des femmes, lui ?

ARLEQUIN.

Moi, Madame, je n'ai garde, j'en ai toujours été trop bien traité. J'en avois une pour mon compte. Ah ! la bonne femme ! la bonne femme !

PROSERPINE.

Qu'est Monsieur Pluton pour entendre un mari

loüer de sa femme ? Et quelles plus grande preu t'a-t-elle donné de sa bonté ?

ARLEQUIN.

Celle de se laisser mourir au bout de l'année.

PROSERPINE.

Tu l'a bien pleuré, je crois ?

ARLEQUIN.

Oh ! tant pleuré, que je serois au desespoir de la trouver ; cela rapelleroit tous mes chagrins.

PROSERPINE.

Il boufone agréablement ! Comment te nommes-tu, mon ami ?

ARLEQUIN.

Madame on m'appelle Arlequin.

PROSERPINE.

Arlequin ! voilà un nom qui me réjoüit ! J'ai envie de te retenir a mon service.

ARLEQUIN.

Je suis votre serviteur, Madame, j'ai aussi la maladie du Pays. Il faut que je m'en retourne au plus vîte.

PROSERPINE.

Mais comme tu viens de faire un grand voyage, il faut du moins se rafraichir auparavant.

ARLEQUIN.

Et quel rafraichissement peut-on trouver ici parmi les feux & les flâmes ?

PROSERPINE

Si tu veux boire un coup, nous avons ici du vin de Nuis charmant? Nos caves sont d'une fraicheur

ARLEQUIN.

Elles sont assez profondes du moins; mais votre vin n'est-il point frelaté?

PROSERPINE.

Pourquoi?

ARLEQUIN

C'est que vous avez ici bien des Cabaretiers.

PROSERPINE.

Ils n'ont pas dans ce Pays la même liberté qu'en l'autre monde.

ARLEQUIN.

Cependant, quand on trouve du vin mauvais, on dit voilà du vin du Diable.

PROSERPINE.

Je vois bien que le récit qu'on t'a fait des Enfers t'a prévenu contre la beauté de notre Empire, mais nous t'allons faire voir les plaisirs qu'on y goûte. Il faut que tu sçaches que nous avons ici les plus excellens Maitres de tous les Arts. Nous avons sur-tout un Opera des plus complets...

ARLEQUIN.

C'est donc ce qui a si fort affoibli les nôtres.

PROSERPINE.

Et puisque tu as eu le bonheur de me plaire, je veux que tu rapporte quelque chose des Enfers, je te veux faire un don.

ARLEQUIN

ARLEQUIN.

En quel don s'il vous plaît ?

PROSERPINE.

Celui d'être Poëte & Muſicien.

ARLEQUIN

Je vous remercie, je ſuis déja aſſez fou ſans cela.

PROSERPINE.

Hé bien je te donne donc la ſcience de dire la bonne-avanture, & de deviner (en regardant dans la main) le paſſé, le preſent, & le futur.

ARLEQUIN.

Ah ! bon pour celui là.

PROSERPINE.

Va prendre place pour voir le Divertiſſement. Impitoyables Furies, ceſſez de tourmenter les criminels ; & vous Ombres fortunées, faites de votre mieux pour régaler le Seigneur Arlequin, qui a eu le bonheur de gagner les bonnes graces de Proſerpine.

ARLEQUIN *à part.*

Voilà une bonne Déeſſe ! Je crois ma foi que ſi je reſtois plus long-tems ici, je ferois Pluton cocu.

DIVERTISSEMENT.

TROUPE D'OMBRES.

ENTRE'E DE LUTINS.

UN LUTIN *chante.*

QUe les Ombres se réjoüissent ;
Chantez, danſez, Peuple démon ;
Que de Siſiphe & d'Ixion
Aujourd'hui les tourmens finiſſent :
Que les Danaïdes rempliſſent
Leurs brocs & leurs cruches de vin ;
Et que Tantale puiſſe enfin,
Sans que les Enfers l'en puniſſent,
Boire à la ſanté d'Arlequin.

SCENE VI.

ARLEQUIN, L'OMBRE de Violette, TROUPE D'OMBRES ET DE LUTINS.

L'OMBRE *de Violette.*

ARlequin: quel nom à frappé mon oreille ! Est-ce donc pour lui que la fête se fait ! Seroit-ce un second Orphée qui viendroit chercher son épouse aux Enfers !

ARLEQUIN.

Non, je vous assûre, ce seroit plutôt un second Rhadamiste, qui viendroit noïer la sienne dans le Cocite, si elle n'étoit par morte tout-à-fait. Mais Dieu merci, nous avons une bonne quittance du Juré-Crieur.

L'OMBRE *de Violette à part.*

Ah ! l'indigne époux !

ARLEQUIN.

Morbleu, ne seroit-ce pas là l'Ombre de ma femme ? Il faut que cela soit, car je sens une certaine révolution par tout le corps.

L'OMBRE *de Violette.*

C'eſt ſûrement Arlequin mon mari, car mon ame eſt agitée d'une maniere... Mais il faut filer doux & comme il eſt dans les bonnes graces de Proſerpine, tâcher qu'il lui demande la permiſſion de m'emmener; je ne ſerois pas fâchée de revoir la lumiere, quand ce ne ſeroit que pour le faire encore enrager.

ARLEQUIN.

La mort n'a point détruit ſes bonnes intentions pour moi, & je vois bien qu'elle n'a pas encore bû de l'eau du Fleuve d'oubli.

L'OMBRE *de Violette.*

C'eſt donc toi, mon cher Arlequin! *Quel excès* de tendreſſe d'avoir entrepris un ſi grand voyage pour venir chercher ta chere Violette! car je ne doute point que tu ne vienne ici demander ta femme à Pluton.

ARLEQUIN.

Ah! voyez donc.

L'OMBRE *de Violette.*

Le bon mari! eſt-tu venu ſeul?

ARLEQUIN.

Et qui diable m'auroit voulu tenir compagnie, ſuppoſé que je fuſſe venu aux Enfers pour y chercher ma femme? ce n'auroit pas été à coup ſûr les Maris veufs du Pays d'où je viens. Oüi ma mie, je ſuis venu très-ſeul, & je m'en retournerai de même

L'OMBRE *de Violette.*

Quoi ! mon cher petit mari, tu aurois la cruauté de me laiſſer ici où je m'ennuye à la mort ?

ARLEQUIN.

Pour vous déſennuïer, vous n'avez qu'à faire des nœuds.

L'OMBRE *de Violette.*

Toi qui peux tout auprés de Proſerpine . . .

ARLEQUIN.

Hé bien pour vous procurer de l'emploi dans ce Pays-ci, je prirai le Seigneur Pluton de créer en votre faveur une quatriéme Charge de Furie.

L'OMBRE *de Violette.*

Quoi ! traître, ſcelerat, infame, tu oſes . . .

ARLEQUIN.

Hé ! là, là, bellement notre femme. Il ſemble que vous croyez être encore en vie ?

L'OMBRE *de Violette.*

Elle lui ôte ſa batte, & le frappe.

Il faut que je t'étrangle, ou que je t'arrache les yeux.

ARLEQUIN.

A l'aide, au ſecours, on m'aſſomme.

PROSERPINE.

Comment ! quel bruit eſt-ce là ?

ARLEQUIN.

C'eſt l'Ombre de ma femme qui fait le Diable à quatre.

PROSERPINE.

Comment ?

ARLEQUIN.

Elle vouloit que je vous priaſſe de la laiſſer retourner avec moi en l'autre monde ; mais je vous prie au contraire de la garder bien ſoigneuſement. C'eſt un tréſor pour les Enfers qu'une femme de ſon humeur, elle ſervira à tourmenter les damnez.

L'OMBRE *de Violette.*

Apprens, maraut, que je me mocquois de toi, *que* je ſuis trop heureuſe ici, que j'y joüis d'un repos que rien ne pouvoit troubler que ta maudite *préſence*, & que le veritable enfer des femmes eſt celui de vivre avec des maris faits comme toi.

ARLEQUIN *riant.*

Ah, ah ! ah, la plaiſante ombre !

L'OMBRE *de Violette le contrefaiſant.*

Ah, ah, ah, le drôle de corps !

PROSERPINE *à Violette.*

Allons, qu'on ſe retire, & qu'on acheve la fête que cette Ombre eſt venuë troubler aſſez mal a propos.

ARLEQUIN *ſe plaignant.*

Elle m'a étrillé de la bonne ſorte, & je m'en ſentirai long-tems. Ah ! ouf !

PROSERPINE.

Etes-vous fou de vous imaginer qu'elle vous ait fait

mal ? Avez-vous oublié que ce n'eſt qu'un Om-
?

ARLEQUIN *riant.*

Cela eſt vrai, je n'y ſongeois pas. Parbleu il
it que je ſois bien fou en effet de croire que ce
mbre m'ait pû faire du mal, par ce que j'en
ſens ! Ce n'eſt que mon bâton qui par malheur s'eſt
ouvé un corps, & des plus durs.

PROSERPINE *aux Ombres.*

Continuez vos jeux.

LE DIVERTISSEMENT continuë.

L'OMBRE d'une Pucelle.

IE ſuis une Ombre du vieux tems,
Qui jadis fus aimable & belle;
Rebutant toujours mes Amans,
Je ſuis enfin morte pucelle,
Pucelle à l'âge de trente ans!
Si des Dieux la bonté ſuprême
Me rappelloit de mon tombeau,
En ferois-je encore de même?
Diable-zot.

L'OMBRE d'un Avare.

Je ſuis l'Ombre d'un vieux Creſus,
Qui me plaignois le néceſſaire;
J'amaſſois écus ſur écus,
Pour faire un Neveu légataire
Qui jouë & fonds & revenus.
Si je repaſſois l'onde noire,
Mourrois-je auprès de mon magot,

aute de manger & de boire ?
Diable-zot.

L'OMBRE d'une Femme mariée.

Je ſuis l'Ombre d'une beauté,
emme d'un vieux jaloux ſans bornes;
l étoit brutal, emporté,
on front méritoit bien des cornes,
'ourtant il n'en a pas porté.
i j'avois encore la puiſſance,
Echaperoit-il d'être ſot?
urois-je autant de patience?
Diable-zot.

L'OMBRE d'un Cocu.

Vous voyez l'Ombre d'un Cocu,
Qui fut toujours d'humeur jalouſe;
Je mépriſai le revenu
De la beauté de mon Epouſe,
Et fut gueux tant que j'ai vécû.
Mais à préſent que c'eſt la mode,
Que l'Epoux partage au gâteau,
Voudrois-je n'être pas commode?
Diable-zot.

L'OMBRE d'un Débauché.

Nous ne ſommes pas ſans deſirs;

Heureux dans ces demeures ſombres,
Nos jeux ſont mêlez de ſoupirs:
Les plaiſirs que goûtent les Ombres
Ne ſont que l'Ombre des plaiſirs.
Quand ces lieux ſeroient plus aimables,
Sans Bacchus & ſans Iſabeau,
Eſt-il de plaiſirs véritables?

Diable-zot.

L'OMBRE d'une Veuve.

Aux Ombres s'il étoit permis
De prendre là-haut leur volée,
Combien de morts ſeroient ſurpris
De voir leurs veuves conſolées
Par leurs Clercs ou par leurs Commis.
Près d'un mourant on ſe deſole,
Jurant de le ſuivre au tombeau;
Apres ſa mort tient-on parole?

Diable-zot.

ARLEQUIN.

Que je vais bien à mon retour,
A Belphegor chanter ſa gamme!
Quoi m'envoyer dans ce ſejour,
Pour m'y faire trouver ma femme!
C'eſt me joüer d'un vilain tour.
Lorſque là-haut il fuit la ſienne,
Pourroit-il me croire aſſez ſot,
Pour tirer d'icy bas la mienne?

Diable-zot.

ACTE III.

Théâtre représente un Jardin illuminé, où Monsieur Jurcaret se prépare à donner le Bal.

SCENE I.

ARLEQUIN *en l'air, monté sur un Monstre qui jette du feu par les narines.*

HA, là, là, tout doux, mon ami, nous approchons de la terre ; prenons garde aux Ozieres.

Il descend.

Voilà un animal si fatigué, qu'il ne bat plus que l'une aile. Hola, Valets, Servantes. Est-ce qu'il n'y a ici personne pour mener mon cheval à l'écurie? Mais le drôle a déja pris son parti, & il s'en retourne aux Enfers au grand galop. * Mes baise-

* *Le Monstre s'envole.*

mains à Madame Proſerpine. Ma foi, voilà u voiture aſſez commode, cela ne coûte ni foin avoine. Pour moi j'aurois les dens bien longues je n'avois eu de l'eſprit : j'ai attrapé en chemin Cailles à la vollée, & ne trouvant point de Roti ſeur ſur la route, je les ai fait cuire au feu d'E fer qui ſortoit des nazeaux de mon cheval. Mai c'eſt ici le jardin où Monſieur Turcaret doit don ner le Bal. Je ne ſçais ſi je trouverai mon maît Belphegor . . . Ah! le voici.

SCENE II.

BELPHEGOR, TRIVELIN ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH! Seigneur Belphegor, que j'ai de joie de vous revoir.

BELPHEGOR.

J'attendois ton retour avec impatience; hé bien! qu'elle nouvelle? que t'a dit Pluton?

ARLEQUIN.

Il vous attend demain à dîner; il eſt arrivé du gibier, & il vous prépare un Greffier ſauvage à la daube, avec un accollade de témoins du Mans qui ſont d'un fumet excellent.

BELPHEGOR.

ue tu es badin!

ARLEQUIN.

: voilà votre permission de vous rendre invisible, ı signée, paraphée & scellée du grand Sceau in- ıal.

BELPHEGOR.

Cela va à merveille.

ARLEQUIN.

Ce n'est pas tout, Madame Proserpine, (qui je ois est amoureuse de moi) m'a régalé comme ı Prince, & m'a fait don du pouvoir de deviner, de dire la bonne avanture.

TRIVELIN.

Ah! Monsieur le Devin, dites moi la mienne ous prie.

ARLEQUIN.

Volontiers: il faut que j'éprouve mes talens sur ıi; donne-moi ta main.

TRIVELIN.

Vous ne me connoissez pas, dites-moi d'abord apassé, je verrai si je vous dois croire pour l'ave- ir.

ARLEQUIN *lui regardant dans la main.*

Tu as été jusqu'ici un grand fripon; tu sors de bon pere & de bonne mere, mais tu ne vaux gueres.

TRIVELIN.

Cela est vrai.

ARLEQUIN.

Cependant tu as servi fidellement Belphegor voilà le passé. Tu es marié par son secours à une jeune fillette de ton Village, voilà le présent. Il t'enrichira ce soir, voilà le futur.

TRIVELLIN.

C'est la verité.

ARLEQUIN *se réjoüissant.*

C'est la verité? ah! Madame Proserpine, que je vous ai d'obligation.

TRIVELIN.

Devinez encore, je vous prie, & me dites quelque chose de plus positif.

ARLEQUIN *lui regardant encore dans la main.*

Je le veux bien, Hier garçon, voilà le passé; aujourd'hui marié, voilà le présent; & demain cocu, voilà le futur, il n'y a rien de plus positif.

TRIVELIN.

Voici un avenir qui me chagrine.

ARLEQUIN.

Que tu es benêt, mon ami! Ne vaut-il pas mieux être cocu, que d'avoir une femme vertueuse comme celle de mon Maitre?

BELPHEGOR.

Arlequin a raison. Mais il ne s'agit pas de cela maintenant; il faut songer à notre affaire. Monsieur Turcaret va donner le bal dans ce Jardin, & c'est

ems que je prends pour me vanger de lui. Allez mptement vous déguiſer, pour vous trouver a al.

TRIVELIN.

t quel déguiſement prendrons-nous ?

BELPHEGOR.

e premier qui vous viendra dans l'eſprit : dégui--vous en Bohemiens. Mettez une eſpece de toilet- ſur votre épaule, il n'en faut pas davantage.

ARLEQUIN.

C'eſt bien dit, & je dirai la bonne avanture ſi lqu'un eſt curieux de la ſçavoir. Et vous, qu'allez- us devenir ?

BELPHEGOR.

je vais paſſer dans le corps de Monſieur Turcaret, nt je ne ſortirai que par le commandement de ivelin, afin de lui procurer une ſomme conſide- ble.

ARLEQUIN.

Que nous partagerons enſemble ?

TRIVELIN.

Ah ! j'y conſens. Vous allez donc bien tourmen- r ce Monſieur Turcaret ?

BELPHEGOR.

Au contraire, ce ſera un poſſedé de bonne humeur, ui ne fera que parler en chantant. Je ne ſuis pas Démon mal-faiſant.

ARLEQUIN.

Cela eſt vrai.

BELPHEGOR.

Cependant tout bon que je ſuis, je veux avertir Trivelin d'une choſe; c'eſt que quand je ſerai ſorti du corps de Monſieur Turcaret pour entrer dans un autre par ſon commandement, il ſe garde bien de me commander rien davantage, je ne lui obéirois pas.

TRIVELIN.

Ne craignez rien, j'exigerai une ſomme ſi forte de Monſieur Turcaret pour vous faire ſortir, que je n'aurai plus beſoin de rien quand on me l'aura payée.

BELPHEGOR.

Ce ſont tes affaires; mais voici déja des Maſques; le bal va commencer, éloignons-nous, & allons nous concerter enſemble ſur la matiere dont nous devons nous conduire dans tout ceci.

SCENE III.

LE BAL.

Pluſieurs Maſques entrent en danſant.

UN MASQUE chante.

A nuit tous chats ſont gris,
Le Bal eſt l'aſſemblage
Des Jeux & des Ris,
Sous un beau maſque un laid viſage
Y paſſe ſouvent pour Cypris.
On y prend Fanchon pour Cloris,
Le Magot pour un Adonis,
L'Agioteur pour le Marquis,
Et le fou pour le Sage:
La nuit tous chats ſont gris.

On danſe.

SCENE IV.

Le Bal continuë.

ARLEQUIN & TRIVELIN en Bohemiens, l'un a un Tambour de Basque, & l'autre des Cliquettes.

ARLEQUIN *chante.*

AU bruit de nos Tambours & de nos Cliquettes,
Accourez, Amans curieux :
Si sur la foi de nos sornettes
Vous croyez devenir heureux,
Déja vous l'êtes.

SCENE V.

ARLEQUIN, TRIVELIN, LE DOCTEUR, TROUPE DE MASQUES.

LE DOCTEUR.

AH! Meſſieurs, tout eſt perdu; Monſieur Turcaret eſt devenu fou, il ne peut plus dire un ot ſans chanter.

TRIVELIN.

Bon, voilà un tour de Monſieur Belphegor! Entez nous un peu cela?

LE DOCTEUR.

Nous nous étions retirez enſemble au bout du ardin pour concerter une maſcarade, lorſque ut à coup ſon viſage a changé; il s'eſt plaint d'une colique affreuſe, il eſt tombé évanoüi ſur un lit e gazon, & dans le tems que j'appellois du ſecours, s'eſt relevé, & s'eſt mis à chanter.

ARLEQUIN *riant.*

Mais vraiment, voilà une folie bien agréable.

LE DOCTEUR.

Comment, il ſemble que vous vous réjoüiſſiez de on malheur.

ARLEQUIN.

Nous rions de votre erreur ; vous croyez Monsieur Turcaret fou, & il eſt poſſedé d'un Lutin.

LE DOCTEUR.

Poſſédé d'un Lutin ! Qui vous a dit cela ?

ARLEQUIN.

Bon ! eſt ce que nous ne devinons pas tout nous autres ?

LE DOCTEUR.

Mais pourquoi ce Lutin s'eſt-il adreſſé plûtôt à Monſieur Turcaret qu'à un autre ?

ARLEQUIN.

Je devine que c'eſt pour le punir des cruautés qu'il exerce tous les jours envers le malheureux Rodric.

LE DOCTEUR.

Comment, ce Rodric a donc des amis en Enfer ?

ARLEQUIN.

Bon, tous les Diables ſont ſes confreres.

LE DOCTEUR.

Je n'entens point cette énigme-là ?

ARLEQUIN.

On vous l'expliquera.

LE DOCTEUR.

Quoiqu'il en ſoit, c'eſt moi qui fait les affaires de Monſieur Turcaret, & je vais le porter a ſe déſiſter de ſes pourſuites, & à laiſſer en paix le malheureux

ɔdric, quoiqu'à parler franchement je ne le trou-
gueres en état d'entendre raiſon. Le voici, voyez
ɔmme il a les yeux hagards.

SCENE VI.

Mr. TURCARET, LE DOCTEUR, ARLEQUIN. TRIVELIN, TROUPE DE MASQUES.

Mr. TURCARET *entre en chantant.*

QU'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne,
Rien déſormais ne m'étonne,
Je ne crains ni le froid le ni chaud,
J'ai réaliſé comme il faut.

LE DOCTEUR.

C'eſt fort bien fait à vous, Monſieur Turcaret; mais laiſſez-là vos Chanſons pour m'écouter; vous n'êtes pas ſi heureux que vous penſez, croïez-moi.

Mr. TURCARET *chante.*

J'ai toujours ma caiſſe remplie,
J'ai de la ſanté, je ſuis vigoureux;

Tantôt Cloris, tantôt Sylvie,
Je bois de tous vins, je joüe à tous jeux.
Qui peut ainsi passer la vie,
Peut avec raison se dire heureux.

Mr. LE DOCTEUR.

Mais Monsieur Turcaret, au milieu de l'opulence où vous êtes, je m'étonne que vous poursuiviez avec tant de rigueur le malheureux Rodric, pour les sommes que vous prétendez qui vous sont dues; les interêts que vous avez exigez de lui, ont passé de beaucoup le principal, il est dans la derniere misere, & vous devriez avoir pitie de lui.

TURCARET *chante.*

C'est un plaisir pour mes semblables
De voir les autres miserables,
Ils ne s'embarrassent que d'eux.
En moi la pitié ne peut naître;
Si tout le monde étoit heureux.
Quel plaisir aurois je de l'être?

LE DOCTEUR.

Hélas! on voit bien que cet homme-là a le diable au corps. Mais à propos de diable, voici sa femme.

SCENE VII.

r. TURCARET, Me. TURCARET, LE DOCTEUR, ARLEQUIN, TRIVELIN, TROUPE DE MASQUES.

Me. TURCARET.

AH! Messieurs, que viens-je d'apprendre! on dit que mon mari est possedé d'un Lutin?

LE DOCTEUR.

Il n'est que trop veritable.

Me. TURCARET.

Et où est-il ce Lutin, que je lui arrache les yeux?

LE DOCTEUR.

Il est dans le corps de votre mari.

Me. TURCARET

Oh! je l'en ferai bien sortir à bons coups de bâton.

ARLEQUIN *frappant sur Monsieur Turcaret & sur le Docteur.*

Je m'en vais me charger de ce soin. Allons Monsieur le Lutin sortez au plus vîte.

Me. TURCARET.

Et à quoi songez-vous donc? vous battez mon mari?

LE DOCTEUR.

Et vous me frappez auſſi ? avez-vous perdu l'Eſprit ?

ARLEQUIN.

C'eſt que je voulois toucher le Diable par la colle.

LE DOCTEUR.

Cela n'eſt pas néceſſaire, je vais le conjurer moi. Eſprit malin, dis-nous qui tu es ? il nous va répondre par la bouche de Monſieur Turcaret apparemment !

BELPHEGOR *par la bouche de Monſieur Turcaret, chante.*

Je ſuis un Démon
Inviſible,
Mais ſenſible :
Belphegor eſt mon nom.

LE DOCTEUR.

Belphegor ! ce Diable ne m'eſt pas inconnu...

BELPHEGOR *par la bouche de Monſieur Turcaret, chante.*

Je ſuis dans le Corps
De ce galant homme,
Et l'on ne m'en mettra dehors
Qu'avec une très groſſe ſomme.

Ah !

LE DOCTEUR.

Ah ! ah ! le Diable eſt intereſſé.

Me. TURCARET.

Mais, pourquoi a-t-il choiſi le corps de mon ri, plûtôt qu'un autre ?

ARLEQUIN.

Il eſt permis de prendre ſon bien où l'on le ouve.

Me. TURCARET.

Comment ?

TRIVELIN.

Hé ! oüi : ne ſçavez-vous pas qu'il y a long-tems e tout le monde donne votre mari à tous les Dia-les ?

Me. TURCARET.

Que je ſuis malheureuſe ! mais, n'y a-t-il point le remede à cela ?

LE DOCTEUR.

Laiſſez-moi faire, je vais conjurer l'Eſprit en latin, c'eſt une langue qui a beaucoup de force ſur les Lutins :

Cacodemon exi ex iſto corpore.

BELPHEGOR *par la bouche de Turcaret.*

Nolo.

LE DOCTEUR.

Il dit qu'il ne veut pas en ſortir.

Et hoc te non tædet habitare?

BELPHEGOR *par la bouche de Turcaret.*

Non tædeo.

LE DOCTEUR.

Ah ! Meſſieurs, le Diable a fait un ſolécisme; il ne ſçait pas la Grammaire, il ignore la regle des Verbes *Pœnitet*, *Tædet*, *Pudet*, *Miſeret*.

ARLEQUIN.

Il n'eſt pas ſurprenant que le Diable devienne ignorant en parlant par la bouche d'un Financier.

TRIVELIN.

Aſſûrément ; mais ſans tant vous tourmenter, ſi l'on me veut payer la ſomme que je demanderai, je vais dans le moment envoyer le Diable à tous les Diables.

Me. TURCARET.

Comment ! Eſt-ce que vous avez pouvoir ſur les Eſprits ?

TRIVELIN.

Sans doute.

Me. TURCARET.

Et que me demandez-vous, pour délivrer mon mari ?

TRIVELIN.

Rien, quand l'affaire ſera faite.

Me. TURCARET.

Voilà un galant homme.

TRIVELIN.

Mais je veux cent mille écus avant que de l'entreprendre.

Me. TURCARET.

Cent mille écus ! il vaut autant que le Diable emporte mon mari.

ARLEQUIN.

Voilà une femme terriblement tendre.

LE DOCTEUR.

Allons, Madame, il faut faire un effort : si vous iez en pareil cas, Monsieur Turcaret ne vous andonneroit pas ainsi.

TRIVELIN.

C'est ce qu'il faut éprouver. Je vais faire passer Lutin dans le corps de Madame ; mais quand il sera, il n'en sortira pas si aisément, & il me udra le double de ce que je demande.

Me. TURCARET.

Ne vous avisez pas de me joüer ici quelque tour e votre métier.

TRIVELIN.

Allez donc me chercher les cent mille écus.

Me. TURCARET.

Mais je voudrois sçavoir auparavant si vous avez e pouvoir que vous dites.

TRIVELIN.

Comment, vous en doutez ? je vais vous en don. ier des preuves. *Huſt*, *Muſt*.

Le Théâtre paroît tout en feu, les Iſſes du Jardin pouſſent des Gerbes d'artifice.

Me. TURCARET.

Miſéricorde ! qu'est-ce que tout ceci ? Voilà mon

Jardin tout en feu ; il va ſe communiquer à la m
ſon : je ſuis ruinée.

TRIVELIN.

Cela vous apprendra à douter de mon pouvoir.

ARLEQUIN.

Ma foi, cela eſt effroyablement beau.

Me. TURCARET.

Ah! Monſieur, je vais vous chercher les cen
mille écus, éteignez au plûtôt cet embraſement.

TRIVELIN.

Allez donc au plus vite.

SCENE VIII.

Mr. TURCARET, LE DOCTEUR, ARLEQUIN, TRIVELIN, MASQUES.

LE DOCTEUR.

JE ſuis tout effrayé de ce que je viens *de voir*; mais Monſieur, qui vous a donné ce pouvoir ſurprenant?

TRIVELIN.

C'eſt l'Aſtre prédominant, qui au jour de ma naiſſance.... influant perpendiculairement.... comme qui diroit... mais il eſt inutile de vous

pliquer cela, vous n'y comprendriez rien.

LE DOCTEUR.

Non, assûrément, de la maniere dont vous vous engagez à me l'expliquer. Mais je conçois que votre pouvoir s'étend bien loin.

ARLEQUIN.

Oh ! si loin, que si vous voulez, il vous va faire prendre racine dans ce jardin, & vous y métamorphoser en concombre.

LE DOCTEUR.

Qu'il n'en fasse rien. Mais que cherchent ici ces gens ?

TRIVELIN.

Parbleu ce sont les Sergens de ce matin qui poursuivoient Monsieur Belphegor, je les reconnois.

SCENE XI.

Monſieur TURCARET, LE DOCTEUR, ARLEQUIN, TRIVELIN, DEUX SERGENS, PLUSIEURS ARCHERS & MASQUES.

I. SERGENT.

BOn ſoir Monſieur le Docteur ; nous venions dire à Monſieur Turcaret que ce matin nous avons manqué ſon homme par la fourberie d'un certain manant qui s'eſt moqué de nous ; mais ce manant-là tombera quelque jour ſous nos pattes.

TRIVELIN.

Tu paſſeras auparavant par les miennes.

ARLEQUIN *à Trivelin.*

Change-moi ce drôle-là en cornichon.

LE DOCTEUR.

Ah ! Monſieur le Sergent, il n'eſt pas tems de parler d'affaires, Monſieur Turcaret eſt poſſedé d'un Lutin qui fait ici des ravages effroyables ; tout-à-l'heure ce Jardin étoit tout en feu.

UN SERGENT.

Ah ! que m'apprenez-vous ! Et ne peut-on pas remedier à cela ?

LE DOCTEUR.

Voilà un Magicien qui s'eſt engagé à le faire, moïennant cent mille écus que Madame Turcaret lui eſt allé chercher.

UN SERGENT.

Comment ! & c'eſt notre homme de ce matin ! Ne vous y fiez pas, c'eſt un coquin qui a reçû notre argent pour nous tromper ; & d'ailleurs comment auroit-il ce pouvoir ? c'eſt un Païſan.

ARLEQUIN *lui donnant de ſa batte.*

Apprenez à reſpecter la Magie.

SCENE X.

LE DOCTEUR, ARLEQUIN, TRIVELIN, DEUX SERGENS, Plusieurs ARCHERS, Monsieur TURCARET, Madame TURCARET, MASQUES.

Me. TURCARET *apportant deux sacs.*

TEnez, Monsieur, voilà cent mille écus en or bien comptez.

TRIVELIN.

Cela me va diablement charger.

ARLEQUIN *prenant un sac.*

Je vais vous soulager de la moitié.

TRIVELIN *faisant quelques lazis.*

Remarquez bien, Messieurs, ce tour-ci. Démon, je te commande de sortir du corps de Monsieur Turcaret, & de passer dans celui d'un de ces Messieurs.

BELPHEGOR *par la bouche de Monsieur Turcaret, chante.*

Sans que rien me retienne
J'obéis à ta voix,
Mais qu'il te souvienne
Que c'est pour la dernière fois.

TURCARET.

Ah ! que je me sens soulagé ! où suis-je & d'où viens je !

I. SERGENT *chante, sentant Belphegor entrer dans son corps.*

Ah ! je ressens des douleurs effroyables ;
Je ne sçai point ce que c'est que cela ;
J'ai dans mon corps une troupe de Diables ;
Et c'est à qui plus me tourmentera :
L'un me déchire,
L'autre me tire,
Et je ne sçai qui d'eux l'emportera.

II. SERGENT.

Qu'est-ce que cela signifie, & qu'est-ce que vous avez fait entrer dans le corps de mon camarade ?

ARLEQUIN.

Le Démon Belphegor : & comme il a trouvé la place occupée par d'autres Diables, ils se battent

là-dedans... comme tous les Diables ; mais je vais les mettre d'accord.

(Il donne des coups de sa batte sur le dos du Sergent.)

II. SERGENT *à Trivelin.*

Ah ! malheureux, qu'as-tu fait ?

TRIVELIN.

J'ai donné un Sergent au Diable, voyez le grand malheur.

II. SERGENT.

Le malheur retombera sur toi, car je l'ai bien entendu; ton pouvoir est fini, & nous t'allons mettre entre les mains de la justice pour te faire brûler comme Sorcier.

TRIVELIN *au premier Sergent.*

Monsieur Belphegor ne souffrira pas cela, n'est-il pas vrai ?... Mais il ne répond rien.

ARLEQUIN.

C'est qu'il ne peut plus rien pour toi. Qu'il te souvienne de ce qu'il t'a dit tantôt.

TRIVELIN.

Ah ! je l'avois oublié : Seigneur Belphegor, ayez pitié de moi, & sortez promptement du corps que vous possedez.

ARLEQUIN.

Il n'en sortira pas, il s'y trouve trop bien.

TRIVELIN.

Et je vous promets de ne vous plus rien demander de ma vie, sortez, je vous en conjure.

ARLEQUIN.

Il n'en fera rien ; il eſt dans ſon creux.

TRIVELIN *aux Sergens.*

Meſſieurs, vous voyez que je fais ce que je puis pour reparer la faute que j'ai faite.

II. SERGENT.

Nous ne nous embaraſſons point de cela, nous allons mener en priſon, ſi tu ne délivres tout-à-heure notre camarade.

TRIVELIN.

Seigneur Belphegor, encore un coup.

ARLEQUIN.

Comme ſi tu ne parlois pas.

TRIVELIN.

Eſt-ce-là la récompenſe de l'avoir ſervi ſi fidelement ?

à part.

Mais je vois bien qu'il faut uſer ici de ſtratagême. Meſſieurs, que je vous diſe un mot en particulier, éloignons-nous un peu.

SCENE XI.

Monſieur TURCARET, Madame TURCARET, ARLEQUIN, TRIVELIN, LE DOCTEUR, SERGENS, ARCHERS, MASQUES.

ARLEQUIN *à part.*

QUe Diable va-t-il faire : je ne ſçaurois le deviner ſans lui avoir regardé dans la main. Que je plains ce miſerable !

LE DOCTEUR.

Et pourquoi Belphegor ne ſort-il pas d'où il eſt ?

ARLEQUIN.

Il faudroit qu'il retournât aux Enfers. Il ne peut plus paſſer dans aucun corps, ſon pouvoir eſt limité.

LE DOCTEUR.

Quel malheur ſeroit-ce pour lui de retourner aux Enfers, puiſque c'eſt ſon pays ?

ARLEQUIN.

S'il y retournoit avant le tems qui lui eſt preſcrit, Pluton lui feroit ſouffrir des tourmens terri-

es ; il eſt ſevere en diable ſur ces matieres ; mais el bruit entens-je ?

On entend le bruit du Tambour.

SCENE XII.

Monſieur TURCARET, Madame TURCARET, ARLEQUIN, TRIVELIN, LE DOCTEUR, Premier SERGENT, Second SERGENT, & les autres Acteurs.

Second SERGENT.

C'Eſt une femme qui fait battre la Caiſſe pour retrouver un mari perdu.

ARLEQUIN.

Ah ! bon pour cela. Il n'y a guere de mari qui en fit autant.

TRIVELIN.

Grande, grande nouvelle, Seigneur Belphegor, Madame Honeſta votre femme, vient d'arriver, & c'eſt elle qui vous fait réclamer.

BELPHEGOR *par la bouche du premier Sergent.*

Ah ! retournons au plus vite aux Enfers.

TRIVELIN.

Bon, le voilà parti, mon ſtratagême a réu
ſçavois bien qu'il aimeroit mieux retourner à
les Diables, que de revoir ſa femme.

LE DOCTEUR.

Expliquez-nous tout ceci : nous connoiſſons
dame Honeſta, & ſon mari Rodric.

TRIVELIN.

Hé bien! ce Rodric n'étoit autre que Belphegor,
Pluton avoit envoyé ſur la Terre pour éprouver ſi
maris qui ſe plaignoient de leurs femmes, avoi
raiſon Mais nous vous conterons tout cela une a
tre fois; ne ſongez maintenant qu'à vous réjoüir,
puiſque le Diable vous a fait le plaiſir de vo
abandonner.

FIN.

continue le Bal, & le tout finit par des Vaudevilles.

IE. MASQUE.

AMans, que rien ne vous étonne,
Quoiqu'on oppoſe à vos raiſons
Des chanſons:
Lorſque l'Horloge carillonne,
L'heure du Berger n'eſt pas loin,
Ayez ſoin
De ſaiſir l'inſtant qu'elle ſonne.

IIE. MASQUE.

Il n'eſt qu'un certain tems pour plaire,
Iris, vendez cher aux amans
Vos beaux ans;
Vers la fin de votre carriere,
Vous payerez à votre tour
A l'Amour,
Tous les frais qu'il aura pû faire.

IIIe. MASQUE.

Lorſque dans l'Hymen on s'engage,
Tout plaît parce qu'il eſt nouveau,
C'eſt le beau ;
Mais deux jours après on enrage
Du mauvais marché qu'on a fait.
C'eſt le laid :
On a plus d'eſpoir qu'au veuvage.

IVe. MASQUE.

Femme trop ſage me déſole,
Et ſa vertu fait trop de bruit
Jour & nuit ;
J'aime mieux une jeune folle,
Et ſi je ſuis, d'être cocu,
Convaincu,
Nombre que je vois m'en conſole.

ARLEQUIN au Parterre.

Si l'on vous demande à la porte,
Belphegor a-t-il réjoüi ;
Dites, oüi.

Si quelqu'un

quelqu'un parle d'autre sorte,
veut par contradiction
Dire non,
tes . . . Que le Diable l'emporte.

Fin du Divertissement.

LE FLEUVE D'OUBLY,

COMEDIE.

REPRESENTE'E PAR LES *Comediens de Son Alteſſe Royale Monſeigneur* LE DUC D'ORLEANS, *en* 1722.

ACTEURS.

LE FLEUVE LETHE'.
UNE NYMPHE du Fleuve.
TRIVELIN, Diſtributeur des Eaux.
UN MARQUIS du hazard.
SPINETTE, médiſante.
UN INGRAT.
VIOLETTE, femme amoureuſe de ſon mari.
UN APOTICAIRE.
UN GASCON.
TROUPE DE MORTELS qui viennent boire des Eaux du Fleuve Léthé, pour oublier leurs chagrins.

La Scene eſt aux Enfers.

LE FLEUVE D'OUBLY,

COMEDIE

Le Théâtre repreſente un Bois agréable, au milieu duquel les Eaux du Fleuve Léthé coulent lentement: ce Dieu acoudé ſur ſon Urne chante les paroles ſuivantes.

COmme mes Eaux, le tems coule ſans ceſſe,
Le paſſé ne peut revenir :
Perdez-en le ſouvenir,
Sage Vieilleſſe.
Ne comptez point ſur l'avenir,
Folle Jeuneſſe.
Joüiſſez du preſent qui va bien-tôt finir.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN seul.

ENfin voici le Procès des Maris & des Fem terminé à l'amiable ; & par la faveur de Bl phegor qui m'a amené avec lui dans ce Païs, voila Diſtributeur en chef des Eaux du Fleuve L thé. Pluton a ordonné à Mercure de publier dan l'autre Monde que tous les Mortels dans ce jou pouvoient venir ici librement boire de ces Eau pour oublier leurs chagrins ; je crois qne nous au rons bonne Compagnie, car il y a là-haut bien d mécontens.

Ce Fleuve a dit-on la vertu de faire oublier aux morts tout ce qu'ils ont été. Mais il ne fait perdre aux vivans que le ſouvenir des choſes qu'ils ont deſſein d'oublier.

Eprouvons un peu cela : j'ai deſſein d'oublier mon ignorance ; car l'emploi dont Pluton m'a ho noré demande un homme capable de l'exercer.

Il boit.

Bon, me voilà déja à demi Sçavant ; mais ce n'eſt pas aſſez, car un demi ſçavant eſt ſouvent plus ſot qu'un ignorant.

Buvons encore un coup pour devenir ſçavant tout-à-fait.

Il rebait.

Ah ! ma foi maintenant il me monte trop de vin à la tête, & je crains que cela ne m'enyvre. Mais voici déja un Mortel qui s'avance vers ces lieux. Qu'il a l'air ſuffiſant.

SCENE II.

LE MARQUIS, TRIVELIN.

LE MARQUIS.

HOla l'ami, dis-moi un peu. Eſt-ce ici que l'on diſtribuë les Eaux du Fleuve Léthé ?

TRIVELIN.

A qui ces homme-là croit-il parler ? Que demandez-vous ?

LE MARQUIS.

Je demande à boire ; qu'on me rinſe un verre.

TRIVELIN.

Eſt-ce que vous me prenez ici pour un Garçon de Cabaret ?

LE MARQUIS.

Et qui êtes-vous donc ?

TRIVELIN.

Apprenez que je ſuis le Diſtributeur en chef de ces Eaux.

LE MARQUIS.

Qui diable auroit crû cela, à vous voir dans un tel équipage ?

TRIVELIN.

Apprenez encore à ne jamais juger de gens par leurs habits.

LE MARQUIS.

Cela eſt plaiſant ; je viens ici pour oublier, & cet homme dit ſans ceſſe d'apprendre.

TRIVELIN.

Par exemple, ſi l'on jugeoit des gens par leurs habits, on vous prendroit pour un honnête homme.

LE MARQUIS.

Eſt-ce que je ne le ſuis pas.

TRIVELIN.

Nous l'allons voir ; que demandez-vous ?

LE MARQUIS.

Je vous l'ai déja dit ; je demande de vos Eaux pour oublier bien des choſes.

TRIVELIN.

Cela vous ſera aiſé, puiſque ſans en avoir bû vous avez oublié de m'ôter votre chapeau.

LE MARQUIS.

Il faut donc ici bien des cerémonies ? Je ſuis un Marquis de fraîche datte, qui ayant trouvé le ſecret de gagner un million en moins de ſix mois, voudrois oublier que j'ai été ci-devant petit Commis.

TRIVELIN.

TRIVELIN.

Petit Commis ? ah ! je ne m'étonne plus si vous l'avez abordé le chapeau sur la tête ; ceux de la boütique ne l'ôtent à perſonne.

LE MARQUIS.

Laiſſons cela, & me dites ſi me voyant aujourd'hui dans l'opulence, je ne pourrois pas par le ſecours de vos Eaux, oublier ce que j'ai été ?

TRIVELIN.

Vous n'avez pas beſoin d'en boire pour cela : vous l'avez qu'à faire comme vos pareils.

LE MARQUIS.

Il m'arrive tous les jours des avanture terribles. Dernierement ayant maltraité mon Cocher, il eût l'inſolence de me dire qu'il s'en plaindroit à mon Pere qui avoit été jadis ſon Camarade.

TRIVELIN.

Votre pere étoit donc un Fiacre ?

LE MARQUIS.

Quoiqu'il en ſoit, il n'eſt pas agréable que les gens vous faſſent reſſouvenir de ces ſortes de choſes.

TRIVELIN.

Hé, mais de cette façon ce n'eſt pas vous qui devez boire des Eaux de l'Oubli, mais tâchez d'en faire boire à ceux qui vous connoiſſent.

LE MARQUIS.

Et comment pouvoir y parvenir ?

TRIVELIN.

Ils feront comme s'ils en avoit bû, quand ils verront que vous n'avez pas dessein d'en boire. Croyez-moi, n'oubliez pas votre premier état. Le souvenir des peines passées est la rocambole des plaisirs présens. Mais voici une Dame qui me paroit bien alerte, sçachons ce qu'elle demande.

SCENE III.

TRIVELIN, SPINETTA.

SPINETTA.

Signore, sono vostra serva.

TRIVELIN.

Ah! ah! c'est une Italienne. Vous venez apparemment, Madame, chercher de nos Eaux pour en faire boire à votre Mari pour lui faire oublier sa jalousie.

SPINETTA.

Non Signore, non ho marito.

TRIVELIN.

Ah! je vois ce que c'est, vous êtes une Veuve qui voudriez oublier votre douleur. Croyez-moi,

vûë d'un joli homme a plus de pouvoir pour ce-que toutes les Eaux de notre Fleuve.

SPINETTA.

Non ſono, ne maritata, ne vedoua, ſono fanciulla.

TRIVELIN.

Ah! vous êtes fille. Eh bien, eſt-ce que vous oudriez oublier ce nom-là? vous n'avez qu'à arler, il y a encore pour cela des remedes plus pecifiques que nos Eaux.

SPINETTA.

No no, amo troppo la mia liberta.

TRIVELIN.

Et comment vous appellez-vous?

SPINETTA.

Spinetta.

TRIVELIN.

Spinetta? ah! le joli nom. Mais Mademoiſelle Spinetta, ne pouriez-vous point parler François, il me ſemble que je vous entendrois mieux?

SPINETTA.

Tout comme il vous plaira; j'ai dix langues en mon commandement.

TRIVELIN.

Tant pis, car il y a bien des femmes qui en ont trop d'une.

SPINETTA.

Vous avez bien raiſon, & c'eſt ce qui m'amene ici: je m'apperçois tous les jours que tous ceux qui

me connoiſſent me fuïent comme la peſte, diſant que je ſuis trop médiſante ; & je viens ſçavoir ſi vos Eaux ne pourroient point me guérir de ce défaut-là.

TRIVELIN.

Eſt-ce que ſans cela vous ne pouriez pas vous taire ?

SPINETTA.

Et le moyen de me taire ? Je ſçai que le vieux Damis qui n'avoit travaillé toute ſa vie que pour s'acquerir de la réputation, vient de la vendre à beaux deniers comptans.

Je ſçais que la prude Hortenſe ne fait montre de ſa vertu que pour faire achetter plus cher ſes faveurs.

Je ſçais que le Conſeiller Doux-ſot fait publiquement le jaloux de ſa femme, & la conſeille en particulier ſur le choix de ſes Galants.

Je ſçais que la veuve la Fardiere, dont le mari eſt mort il y a vingt-ans, ne s'en donne aujourd'hui que vingt-cinq.

Je ſçais que le cagot Nitouche qui duppe tout le monde par ſon hipocriſie, m'a fait une déclaration d'amour. Et je pourrois me taire ? Faites-moi oublier tout cela, & je me tairai.

TRIVELIN.

Il faudroit donc boire de nos Eaux à tous vos repas.

SPINETTA.

Pourquoi ?

TRIVELIN.

C'eſt que les vices des hommes ſe renouvellent tous les jours. Mais puiſque vous trouvez tant de plaiſir à la médiſance, je ne vous conſeille pas de vous en priver.

Croyez-moi, bûvez de nos Eaux à une autre intention que d'oublier les défauts des autres.

SPINETTA.

J'aurois beaucoup d'envie d'en boire pour oublier tout-à-fait mon Sexe, & devenir homme; vos Eaux auroient-elles ce pouvoir?

TRIVELIN.

Plût au Ciel! nous verrions bien-tôt les Dames venir en foule chez nous.

SPINETTA.

Les hommes n'auroient peut-être pas moins d'empreſſement de devenir femmes, quand ce ne ſeroit que par curioſité.

TRIVELIN.

Ma foi, moi tout le premier.

SPINETTA.

Ah! que ſi j'étois homme, j'en ferois de belles!

TRIVELIN.

Ah! que ſi j'étois femme, j'en ferois de bonnes!

SPINETTA.

Si j'étois homme, je ferois le contraire de tout ce que je vois faire aux autres.

TRIVELIN.

Si j'étois femme, je rencherirois sur les talens des plus hardies Coquettes.

SPINETTA.

Si j'étois homme, je serois le plus discret du monde.

TRIVELIN.

Si j'étois femme, je serois la plus grande parleuse de l'Univers.

SPINETTA.

Si j'étois homme, je n'imiterois pas ces petits Maîtres qui préferent le plaisir de publier ce qu'ils n'ont pas fait, à celui d'être heureux, & de se taire.

TRIVELIN.

Si j'étois femme je changerois d'Amans comme de chemises.

SPINETTA.

Ah! que je ne prendrois pas pour Maîtresse de ces capricieuses qui changent tous les jours de goût.

TRIVELIN.

Ah! que je ne prendrois pas pour Amans, de ces grands flandrins, qui attendent qu'une femme fasse toutes les avances.

SPINETTA.

Point de ces belles indolentes qui avec les traits les plus reguliers n'ont rien de piquant.

TRIVELIN.

Point de ces gros essouflez qui se trouvent tout en eau pour avoir monté un Escalier.

SPINETTA.

Si j'étois homme, je ne ferois point de present ix femmes : tout Amant qui donne n'eſt jamais ien aimé.

TRIVELIN.

Si j'étois femme, je tirerois de l'un pour donner l'autre.

SPINETTA.

Enfin ſi j'étois homme, je ne ſerois point jaloux ; j'aimerois les femmes pour moi-même, & non pour elles : je ne m'embaraſſerois point d'en être aimé.

TRIVELIN.

C'eſt-à-dire que vous les regarderiez comme un mets qu'on ſert ſur votre table.

SPINETTA.

Sans doute. Par exemple j'aime les perdrix & le poiſſon, eſt-ce que je me ſoucie que le poiſſon & les perdrix m'aiment? Mais puiſque vos eaux n'ont pas le pouvoir de me faire devenir homme, je n'en boirai pas dans le deſſein d'oublier ce qui peut me fournir les moyens d'exercer ma langue, je parlerai plus que jamais ; & puiſque je ſuis condamnée à reſter au nombre des femmes toute ma vie, je prétens joüir de tous leurs privileges.

SCENE IV.

TRIVELIN, L'INGRAT.

TRIVELIN.

Mademoiselle Spinette est une *dégourdie*. Mais que veut cet homme-ci? Il me paroît bien rêveur.

L'INGRAT.

Ah! je respire: me voici enfin *arrivé sur les bords* du Fleuve d'Oubli; que je vais boire de ces eaux avec plaisir!

TRIVELIN.

Si je vous le permets. Et à quelle *intention* en voulez-vous boire?

L'INGRAT.

Pour oublier toutes les obligations que j'ai à Philandre, qui étoit autre fois de mes amis.

TRIVELIN.

Hé, mais les Ingrats n'ont pas besoin d'en boire; il n'y a rien de si facile pour eux que d'oublier les bienfaits, & vous me paroissez du nombre.

L'INGRAT.

Il est vrai.

TRIVELIN.

Et vous osez l'avouer?

L'INGRAT.

Tous ceux qui ne l'avoüent pas, le sont-ils moins que moi ? Je suis ingrat par indolence, ils le sont par malignité.

TRIVELIN.

Ingrat par indolence.

L'INGRAT.

Oüi. Quand je ne vois point Philandre je ne m'en souviens plus, je néglige les occasions de le servir ; & quand il paroît à mes yeux, je me fais des reproches à moi même du peu de reconnoissance que j'ai de ses bienfaits ; c'est pourquoi je l'évite tout autant que je puis.

TRIVELIN.

Hé pourquoi l'éviter ?

L'INGRAT.

Je n'ai plus besoin de lui ; que diable faire d'un ami inutile ?

TRIVELIN.

Et a-t-il besoin de vous ?

L'INGRAT

Sans doute, je pourrois lui rendre service dans le poste où il m'a fait parvenir ; mais il me faudroit faire des pas, & je n'aime à me donner de la peine que pour moi.

TRIVELIN.

Voilà en effet une grande indolence.

L'INGRAT.

Je cherche des raisons pour l'autoriser.

TRIVELIN.

Et quelles raiſons pouvez-vous trouver ?

L'INGRAT.

Que Philandre a fait beaucoup pour moi, mais qu'il pouvoit faire davantage. Qu'il a peut-être eu ſes vûës en m'obligeant. Que l'amour propre y a eu beaucoup de part. Enfin, qu'il n'a pas continué à m'obliger toujours de même.

TRIVELIN.

Voilà de belles raiſons pour autoriſer votre ingratitude ?

L'INGRAT.

Il eſt vrai qu'elles ne vallent pas grand choſe, & que mes remords les combattent terriblement, c'eſt pourquoi je viens boire de vos eaux pour me tranquiliſer là-deſſus.

TRIVELIN.

Oh ! parbleu vous n'en boirez pas avec une telle intention.

L'INGRAT.

Et je vous en conjure ; je vous en aurai une éternelle obligation, je m'en ſouviendrai toute ma vie.

TRIVELIN.

Oüi-dà, comme des ſervices que vous a rendus votre ami. Croyez moi, buvez-en plûtôt pour oublier votre indolence, en ce cas je vous permets d'en boire.

L'INGRAT.

Ma foi, je ſuivrai votre conſeil, & je commen-
à concevoir qu'un ingrat eſt un monſtre à fuir en
us lieux.

SCENE V.

TRIVELIN, VIOLETTE.

TRIVELIN.

SI tous les Ingrats venoient boire de nos eaux, notre Fleuve ſeroit bien tôt tari. Mais écoutons cette femme.

VIOLETTE.

Monſieur, je voudrois bien boire de vos eaux, pour oublier mon mari.

TRIVELIN.

Eſt-il mort?

VIOLETTE.

S'il étoit mort qu'aurois je beſoin de vos eaux pour l'oublier? huit jours en auroient déja fait l'affaire.

TRIVELIN.

Si bien que vous voudriez l'oublier de ſon vivant. Hé pourquoi?

VIOLETTE.

Parce que je m'apperçois que depuis un tems on m'oublie furieusement.

TRIVELIN.

Vous n'aimez donc pas qu'on vous oublie ?

VIOLETTE.

Suis-je d'un âge à être oubliée, & sur-tout aimant mon mari comme je l'aime.

TRIVELIN.

Vous aimez votre mari ?

VIOLETTE.

Hélas ! je l'aime trop.

TRIVELIN.

Et de quel païs êtes-vous pour aimer trop votre mari? voilà un défaut qu'on ne connoît point dans le nôtre.

VIOLETTE.

Aussi toutes nos voisines se moquent de moi, & disent que j'ai des airs trop bourgeois.

TRIVELIN.

Elles ont raison.

VIOLETTE.

Elles disent que je suis folle de sacrifier ainsi ma jeunesse, & que les maris d'aujourd'hui ne méritent pas qu'on se contraigne pour eux.

TRIVELIN.

En effet, c'est bien pour de tels animaux que les beaux jours des femmes sont faits. De même que

Irondelles ayant passé ici agréablement le Prin-ıs, ne s'en retournent dans leur païs qu'en Au-nne : tout de même quand une jolie femme a pris volée, elle ne doit retourner à son mari que quand e est sur l'arriere saison. Il y a bien des maris i sont trop heureux de s'en contenter.

VIOLETTE.

Ah ! la jolie comparaison.

TRIVELIN.

Je vais vous en donner encore une autre.

Une jeune Coquette est une Terre saisie réellement; les Amans sont les Créanciers qui la font valoir, & en tire le revenu jusqu'à la fin du payement, & au bout du tems le fond retourne au mari.

VIOLETTE.

Cette comparaison vaut bien l'autre ; ainsi je vais boire au plûtôt de vos eaux, pour oublier un homme qui ne mérite pas mon amour.

TRIVELIN.

Mais sans boire de nos eaux, vous pouvez de vous-même l'oublier.

VIOLETTE.

Et comment ?

TRIVELIN.

En vous ressouvenant sans cesse que c'est votre mari : il y a bien des femmes qui n'ont pas d'autre secret.

VIOLETTE.

Cela me meneroit trop loin, & je veux un remede qui me guériſſe tout d'un coup. Après l'idée que vous venez de me donner des maris, je ne ſçaurois trop tôt boire de vos eaux pour oublier le mien.

TRIVELIN.

Buvez-en rasade pour mieux cimenter la choſe. Mais voici une plaiſante figure.

SCENE VI.

TRIVELIN, UN APOTICAIRE.

L'APOTICAIRE.

MOnſieur, je ſuis votre petit ſerviteur. Je ſuis un Maitre Apoticaire de la Ville & Fauxbourgs de Paris.

TRIVELIN.

Monſieur, je vous avertis par avance que nos Eaux ne ſe prennent que par la bouche.

L'APOTICAIRE.

Je n'ai pas deſſein d'en prendre autrement; j'en viens boire pour oublier une fâcheuſe idée qui me tourmente depuis quelque tems.

TRIVELIN.

Eſt-ce une idée particuliere?

L'APOTICAIRE.

Non, elle eſt aſſez generale.

TRIVELIN.

Et quelle idée avez-vous encore?

L'APOTICAIRE.

D'être cocu.

TRIVELIN.

Cette idée-là eſt plus particuliere que vous ne pſez, car le plus grand nombre de ceux qui le nt ne croyent pas l'être. Voyons d'abord ſi votre ée eſt juſte? Sur quoi eſt-elle fondée? ſur votre ure, apparemment?

L'APOTICAIRE.

Comment! eſt-ce que j'ai l'air d'un Cocu?

TRIVELIN.

Ma foi, autant que d'un Apoticaire?

L'APOTICAIRE.

Voilà, par exemple, ce que je n'aurois jamais trû.

TRIVELIN.

Quoi, vous avez encore d'autres raiſons pour confirmer votre idée?

L'APOTICAIRE.

Sans doute: mais auſſi j'en ai beaucoup pour la combattre.

TRIVELIN.

Examinons les unes & les autres: ça, voyons d'abord ſur quoi ſont fondez vos ſoupçons.

L'APOTICAIRE.

Je sens de tems en tems que le front me demang

TRIVELIN.

Bon, cela n'est rien. Ce sont peut-être des Cousin qui vous piquent.

L'APOTICAIRE.

Je rêvai la nuit derniere que j'étois au milieu d'un troupeau de Beliers, & que je broutois avec eux.

TRIVELIN.

Bon, c'est signe de gloire.

L'APOTICAIRE.

Signe de gloire; je croyois c'étoit signe d'affront

TRIVELIN.

Il faut toujours prendre le contre-pied des songes

L'APOTICAIRE.

Outre plus, mes enfans ne me ressemblent point.

TRIVELIN.

C'est que vous n'y mettez pas apparemment la derniere main.

L'APOTICAIRE.

Voilà, Monsieur, sur quoi est fondée mon idée.

TRIVELIN.

Voyons les raisons que vous avez pour la détruire.

L'APOTICAIRE.

Ma femme est laide.

TRIVELIN.

Mauvaise raison. Nos petits Maîtres aujourd'hui ne

ſont pas délicats ; ils préferent la quantité à la qualité. Avec eux tout paſſe.

L'APOTICAIRE.

Ma femme ne ſe ſoucie pas des hommes.

TRIVELIN.

Quelle preuve avez-vous de cela,

L'APOTICAIRE.

Elle ne ſe ſoucie pas de moi-même, qui ſuis ſon mari.

TRIVELIN.

Eſt-ce que les femmes mettent les hommes au nombre des animaux raiſonnables ?

L'APOTICAIRE.

Comment, eſt-ce qu'un mari n'eſt pas un homme ?

TRIVELIN.

Non pas toujours.

L'APOTICAIRE.

Ah ! voici une raiſon bien forte celle-ci. Ma femme me fait confidence de toutes les déclarations d'amour qu'un lui fait.

TRIVELIN.

Cela ne prouve encore rien. Elle peut vous ſacrifier tous ceux qu'elle n'aime pas, pour vous donner le change, & vous endormir ſur ceux qu'elle favoriſe en ſecret.

L'APOTICAIRE.

Cela eſt plaiſant ; toutes les raiſons qui pouvoient renverſer mon idée, ne font que l'appuyer d'avantage.

TRIVELIN.

Ecoutez, je puis me tromper; consultez quelqu'un qui soit là-dessus plus habile que moi.

L'APOTICAIRE.

Et c'est ce que j'ai fait aussi; j'ai même consulté des gens du Corps.

TRIVELIN.

Du Corps des Apoticaires?

L'APOTICAIRE.

Non, des Cocus.

TRIVELIN.

Et qui encore?

L'APOTICAIRE.

Mon Procureur.

TRIVELIN.

Vous ne pouviez mieux vous adresser; & que vous a-t-il répondu?

L'APOTICAIRE.

Qu'il ne croyoit pas l'être lui-même.

TRIVELIN.

Votre Procureur n'a donc pas de grands Clercs;

L'APOTICAIRE.

Pardonnez-moi, vraiment.

TRIVELIN.

Il ne sçait donc par la Coûtume de Paris; que ne vous adressiez-vous à votre Notaire?

L'APOTICAIRE.

Est-ce que les Notaires se connoissent en Cocus?

TRIVELIN.

Hé parbleu, c'eſt chez eux qu'on va ſigner pour être.

L'APOTICAIRE.

Il eſt vrai. Mais je ne crois pas qu'ils gardent de Minutes de ceux qui le ſont.

TRIVELIN.

Du diable, cela couteroit trop de Papier timbré.

L'APOTICAIRE.

Enfin quoiqu'il en ſoit, je n'ai trouvé que vous qui m'ayez parlé juſte; & pour détruire l'idée où vous m'avez confirmé, je vais boire de vos Eaux, car en ces ſortes de matieres l'opinion eſt toûjours plus chagrinante que la choſe même. Après tout le cocuage n'eſt pas une maladie mortelle.

TRIVELIN.

Au contraire, il y a bien des gens qui ne vivent que de cela.

L'APOTICAIRE.

Je le mets au nombre de ces maux qui n'obligent pas même à garder la chambre.

TRIVELIN.

Cela eſt vrai, il n'oblige tout au plus qu'à garder les manteaux. Mais allez boire de nos Eaux, enſuite vous irez faire un tour dans le Bois; & ſurtout, prenez garde d'accrocher voire téte aux branches. Mais voici un drôle qui m'a l'air de ne ſe pas moucher du pied.

SCENE VI.

TRIVELIN, LE GASCON.

TRIVELIN.

QUi êtes-vous, Monſieur? Que demandez-vous?

LE GASCON.

Cadedis, je ſuis un Cadet de Pezenas qui ſe fait beſoin d'eau.

TRIVELIN.

Ce n'eſt pas apparemment pour oublier vos ſcrupules: les Gens de votre Pays ne pèchent pas par-là.

LE GASCON.

Je ne laiſſe pourtant pas d'en avoir. J'ai grand ſoif d'oublier, & de faire oublier aux autres.

TRIVELIN.

Que voulez-vous oublier encore?

LE GASCON.

Prime, ma valeur.

TRIVELIN.

Oublier votre valeur? il y a bien des gens qui croyent en avoir de reſte, & qui ne s'en ſouviennent pas dans l'occaſion.

LE GASCON.

Oh cadedis, je ne m'en souviens que trop ; & si me battois toutes les fois que j'en ai envie, je ferrois bien des gens à bas.

TRIVELIN.

Je le crois.

LE GASCON.

Mais je me represente le chagrin de voir une foule de Veuve & d'Amantes désolées, me venir reprocher la mort de leurs Epoux & de leurs Amans, & l'embarras sur-tout d'être obligé d'importuner tous les jours le Prince pour des graces nouvelles.

TRIVELIN.

Ce n'est pas votre valeur qu'il faut oublier, mais l'envie de vous battre.

LE GASCON.

Item. Je veux oublier l'art de conter choses persuasives aux Dames, & de les rendre d'abord amoureuse de moi ; je n'y sçaurois fournir.

TRIVELIN.

Oh ! sans doute.

LE GASCON.

Je suis l'amour des femmes, & la terreur des hommes, & je souhaiterois que vos Eaux fissent en moi tout le contraire.

TRIVELIN.

C'est-à dire que vous voudriez être aimé des hommes, & craint des femmes.

LE GASCON.

Je l'avoue, un bon ami me feroit plus de plaisir que la plus belle Maîtresse.

TRIVELIN.

Je vais vous livrer une couple de bouteilles de nos Eaux, serez-vous content ?

LE GASCON.

Comment Cadedis content ! il m'en faut une centaine.

TRIVELIN.

Cent bouteilles ! & pourquoi faire ?

LE GASCON.

Pour en faire boire à tous mes Créanciers, & leur faire oublier ma porte.

TRIVELIN.

Vous en avez donc beaucoup ?

LE GASCON.

Une légion.

TRIVELIN.

Cela me surprend.

LE GASCON.

Vous êtes surpris qu'un Garçon emprunte ?

TRIVELIN.

Non pas, mais qu'on lui prête. Et y a-t-il longtems que vous leur devez ?

LE GASCON.

Tout au plus cinq ans ; ne sont-ils pas fous de me demander de l'argent aujourd'hui qu'il est si rare

TRIVELIN.

S'ils ſont fous aujourd'hui, il a cinq ans qu'ils étoient bien davantage.

LE GASCON.

Si tôt que j'ai emprunté, je ne m'en ſouviens plus: e trouve ces marauds-là bien inſolens de vouloir voir plus de mémoire que moi; oh cadedis vos Eaux m'en feront raiſon.

TRIVELIN.

Mais il faut que vous ayez eu bien des amis pour trouver tant de credit?

LE GASCON.

Qui moi? il ſuffit que je ſçache le nom d'un homme pour lui emprunter de l'argent.

TRIVELIN.

Je ne vous dirai pas le mien.

LE GASCON.

La maudite race que les créanciers, & ſur-tout les Marchands; il ſemble que ces belitres ne faſſent credit que pour avoir le plaiſir de demander de l'argent.

TRIVELIN.

Vous leur faites durer long-tems ce plaiſir-là?

LE GASCON.

Je leur en donne toutes les fois que j'en reçois de mon Pays.

TRIVELIN.

Le Courier eſt ſouvent volé en chemin.

LE GASCON.

Diriez-vous que je haïs tant les Créanciers, que je n'ai jamais voulu être créancier de perſonne.

TRIVELIN.

C'eſt fort bien fait à vous.

LE GASCON.

Mais venons au fait ; livrez-moi mes cent bouteilles.

TRIVELIN.

Monſieur cela m'eſt impoſſible, ſi tous ceux qui ſont Créanciers en prenoient autant, notre Fleuve n'y pourroit pas fournir.

LE GASCON.

Comment cadedis, vous me refuſez à moi ?

TRIVELIN.

Vous n'êtes pas raiſonnable.

LE GASCON.

Oh ſandis je les aurai de force ou de gré.

TRIVELIN.

C'eſt ce que nous allons voir.

LE GASCON.

Ecoutez l'ami, ſongez que je n'ai pas encore oublié ma valeur ; cadedis, je jetterai le Fleuve par les fenêtres.

TRIVELIN *au Parterre.*

Garre l'eau. Oh parbleu en faveur de la gaſconnade vous aurez votre affaire, donnez-vous un peu de patience,

le patience, & allez faire deux ou trois tours dans ses Allées, j'aurai soin de votre provision.

LE GASCON.

Songez au moins à faire bonne mesure, & qu'il n'y ait pas une goute à redire de ce que je demande.

TRIVELIN.

Il n'y manquera rien je vous assure. Mais voici tous les Mortels, que nos Eaux ont attirez sur ces bords, qui viennent se réjoüir dans l'espoir qu'ils vont d'oublier tous leurs chagrins.

FIN.

DIVERTISSEMENT

Pluſieurs Perſonnes de divers Caracteres entrent en danſant.

UNE NIMPHE DU FLEUVE *chante.*

EN vain une auſtere beauté,
Fait vanité
De ſa fierté,
Amans ſi vous voulez m'en croire,
Pour vous en venger venez boire,
Au Fleuve Léthé ;
Elle prendra toute la gloire,
De ſa cruauté,
Si vous en perdez la mémoire.

Entrée de Payſans & de Payſanes.

VAUDEVILLE.

UN PAYSAN.

MA Maîtresse infidelle,
Aime le grand Colas, ha, ha, ha,
Ma foi tant pis pour elle,
Je n'en pleurerai pas, ha, ha, ha,
Pour en perdre la mémoire,
Dans le Fleuve d'Oubly,
Biriby,
Je veux boire.

LE GASCON.

A toute heure à ma porte
Vient nouveau Créancier, hé, hé, hé,
Mais que le diable emporte,
Qui songe à les payer, hé, hé, hé,
Pour en perdre la mémoire,
Dans le Fleuve d'Oubly,
Biriby,
Je veux boire.

UNE COQUETTE.

Differente eſt l'eſpéce
D'Amant & de Mari, hi, hi, hi,
L'un folâtre ſans ceſſe,
L'autre jamais ne rit, hi, hi, hi;
Pour en perdre la mémoire,
Dans le Fleuve d'Oubly,
Biriby
Je veux boire.

UNE PAYSANNE.

Notre Mari careſſe
Sa Servante Margot, ho, ho, ho,
J'en mourrois de triſteſſe,
Sans ſon Valet Pierrot, ho, ho, ho;
Pour en perdre la mémoire,
Dans le Fleuve d'Oubly,
Biriby,
Je veux boire.

L'APOTICAIRE.

J'avois pris femme laide,
Pour n'être pas cocu, hu, hu, hu,

Mais c'eſt un vain remede ,
Et j'en ſuis convaincu , hu , hu , hu ;
Pour en perdre la mémoire ,
Dans le Fleuve d'Oubly ,
Biriby ,
Je veux boire.

ENTRE'E GE'NE'RALE.

FIN.

CARTOUCHE,

OU

LES VOLEURS.

COMEDIE

Répréſentée en 1721.

ACTEURS.

ORONTE, riche Négociant.
ISABELLE, fille d'Oronte.
VALERE, Amant d'Iſabelle.
PATAUT, Négociant d'Angoulême, promis à Iſabelle.
GRIPAUT, Clerc de Procureur, & Voleur.
CARTOUCHE, Capitaine des Voleurs.
Le Frere de Cartouche, Filou.
LA BRANCHE, Lieutenant de Cartouche.
HARPIN. } Voleurs.
BEL-HUMEUR. } Voleurs.
LA RAME'E. } Voleurs.
LA PINCE, déguiſé en Serrurier. } Voleurs.
Trois petits Filous, l'un déguiſé en Mitron, & les deux autres en Décroteurs.
LA MOUCHE, déguiſé en Cuiſtre.
Le Maître de la Guinguette.
Deux Garçons de Cabaret.
Me. GRIBICHE, Receleuſe.
JASMIN, Laquais de M. Oronte.
UN EXEMPT,
LA VALEUR, Archer.
RODOMONT, Archer.
Un autre Exempt.
Pluſieurs autres Archers.
Muſiciens, Danſeurs, Acteurs du Divertiſſement.

La Scene eſt à Paris.

CARTOUCHE, OU LES VOLEURS.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre répréſente une Guinguette des environs de Paris.

SCENE PREMIERE.

VALERE, GRIPAUT.

VALERE.

HE bien, Monſieur Gripaut, où en ſommes-nous?

GRIPAUT.

Monſieur Pataut votre Rival arrive ce ſoir à huit ou neuf heures. Je m'en ſuis informé au Coche d'Angoulême.

VALERE.

Et demain il épousera Isabelle? Me voilà bien!

GRIPAUT.

Hé là-là, doucement; c'est ce qu'il faudra voir. Monsieur Oronte vous l'a promise, & il ne sera pas quitte pour s'en dédire ainsi.

VALERE.

Si tu n'avances pas plus que tu as fait jusqu'à présent, j'en serai la dupe; car je sçai de bonne part que Mr. Oronte a fait tous les préparatifs nécessaires pour marier demain sa fille. Les Musiciens même sont mandez pour un Concert, dont il veut ce soir régaler mon Rival à son arrivée.

GRIPAUT.

Et moi je vous assure que M. Pataut s'en retournera à Angoulême, sans entendre ce Concert-là.

VALERE.

Se peut-il que M. Oronte me veüille ainsi manquer de parole, pour un benêt qu'il n'a jamais vû, & qui n'a d'autre merite, à ce qu'on m'a dit, que d'être le fils d'un riche Marchand d'Angoulême son ancien ami?

GRIPAUT.

Et n'est-ce rien que d'être le fils d'un homme riche, & liberal? Il a déja envoyé à sa Bru un colier superbe, & des boucles d'oreilles magnifiques. Votre pere n'en feroit pas autant pour vous. Mais revenons à notre affaire. Je cherche depuis ce matin

matin quelque gens de main, pour m'aider dans que je projette, & je n'ai pû encore trouver perſonne.

VALERE.

Et comment feras-tu donc ?

GRIPAUT.

Je ferai l'affaire moi ſeul. Si je réüſſis, j'en aurai plus de gloire. Mais auſſi, Monſieur Valere, vous me tiendrez ce que vous m'avez promis.

VALERE.

Tu peux t'en aſſurer. Si j'épouſe Iſabelle par ton moyen, je te faciliterai celui d'acheter la charge de mon Pere.

GRIPAUT.

Vous voyez, je m'ennuye d'être Clerc ; je ne trouve là que de quoi grapiller ; & je me ſens toutes les inclinations qu'il faut pour faire en peu de tems une fortune conſiderable, quand je travaillerai pour mon compte.

VALERE.

Tu n'as pas lieu de te plaindre : depuis que tu es Clerc de mon Pere, tu as aſſez fait valoir le talent.

GRIPAUT

Je compte tout cela pour rien. Aprés avoir fait tant de métiers differens dans ma vie pour attraper le bien d'autrui, je veux couronner l'œuvre en devenant Procureur.

VALERE.

Il ne tiendra pas à moi que tu ne le sois. Mon Pere a beau faire, je me sens trop d'inclination pour le commerce pour embrasser jamais sa profession. Mais revenons à M. Pataut. Sur le Portrait qu'on t'en a fait, crois-tu pouvoir le reconnoître ?

GRIPAUT.

Oh que oüi. On vous mande que c'est une taille empruntée, un visage hebêté, je sçai sa figure par cœur, & je le reconnoitrois entre cent. Mais j'apperçois un drôle, qui, je crois, ne m'est pas inconnu. Si c'est celui que je m'imagine, il vous sera d'un grand secours. Retirez-vous pour cause, & me laissez l'aborder.

VALERE.

Volontiers.

SCENE II.

GRIPAUT, LA BRANCHE.

GRIPAUT *à part.*

ME trompois-je? non. C'eſt lui-même.

LA BRANCHE *à part.*

Voilà un homme qui me regarde bien. Ne ſeroit-ce point quelque mouche?

GRIPAUT.

Eſt-ce toi, mon pauvre la Branche?

LA BRANCHE.

Eſt-ce toi, mon cher Gripaut? quelle ſurpriſe de te voir à Paris! On diſoit que tu étois ſur mer.

GRIPAUT.

J'y ai ſervi trois ans avec un brevet de la Cour du Parlement; mais ma foi, j'ai quitté tout cela.

LA BRANCHE.

Hé pourquoi?

GRIPAUT.

Ah! mon ami, la Marine eſt bien tombée depuis un tems.

LA BRANCHE.

Et avois-tu quelque emploi conſiderable?

GRIPAUT.

J'étois Chef...

LA BRANCHE.

D'Escadre ?

GRIPAUT.

Non, de Rame.

LA BRANCHE.

C'est à dire Espalier. Je m'étonne que tu aye quitté un si bon poste.

GRIPAUT.

La reforme est venuë, il a fallu prendre un parti comme les autres, & je me suis jetté dans la Robe. Je suis Clerc de Procureur.

LA BRANCHE.

Clerc de Procureur? comment tu déroges ainsi? tu as donc abandonné tout-à-fait la profession? je t'ai vû autrefois le plus subtil coupeur de bourses, & le plus hardi arracheur d'épées qu'il y eût à Paris. Je ne me serois jamais imaginé que tu eusses pû quitter ce noble métier.

GRIPAUT.

Je ne l'ai pas quitté pour cela, mais je l'exerce d'une maniere plus relevée, & moins dangereuse; & j'en fais plus à present en un coup de plume, que je n'en aurois fait autrefois en dix coups de ciseaux.

LA BRANCHE.

Tu as beau dire; le métier que tu as quitté

valoit mieux que celui que tu as pris.

GRIPAUT.

Oh ! tu as beau dire toi-même. Il se fait de grands coups dans notre Etude. Mais toi, quel est son emploi maintenant ?

LA BRANCHE.

Je suis Lieutenant d'une Compagnie franche.

GRIPAUT.

Et où êtes-vous en garnison ?

LA BRANCHE.

Dans Paris.

GRIPAUT.

Et où montez-vous la garde ? je n'ai point encore vû passer votre Compagnie.

LA BRANCHE.

C'est que nous marchons ordinairement de nuit, & sans tambour.

GRIPAUT.

J'entens. Et quel est le nom de votre Capitaine.

LA BRANCHE.

Cartouche.

GRIPAUT.

Ah ! j'en ai entendu parler. N'est-ce pas cet homme imprenable ?

LA BRANCHE.

Justement.

GRIPAUT.

Comment nous n'avons point d'Officier aujourd'hui qui ait plus de reputation que lui pour les ruses de guerre.

LA BRANCHE.

C'eſt un Capitaine qui joint l'adreſſe au courage; jamais Général n'a fait de ſi belles retraites.

GRIPAUT.

On dit qu'il fatigue un peu ſes Troupes, & qu'il décampe tous les jours aſſez bruſquement.

LA BRANCHE.

Bruſquement tant qu'il vous plaira. Il décampe toujours à propos, & c'eſt le grand art de ceux qui, comme lui, ne commandent qu'un Camp volant.

GRIPAUT.

Et votre Compagnie eſt-elle bien entretenuë?

LA BRANCHE.

Tu le peux croire. Nous campons tous les jours en terre ennemie. Nous avons mis Paris à contribution.

GRIPAUT.

Et où eſt à preſent votre Capitaine?

LA BRANCHE.

Il eſt campé prés de cette petite Guinguette, où il a mis un ſauve-garde, parce que le Maître eſt de nos amis.

GRIPAUT.

Et que fait-il à preſent?

LA BRANCHE.

Il va tenir Conseil, faire rendre compte à ses Gens, des contributions de la nuit derniere, & de ce qu'on a enlevé aux Ennemis.

GRIPAUT.

Morbleu ! j'aurois un bon coup à lui proposer, mais j'en voudrois tirer mon *estaffe*, car je suis terriblement endetté.

LA BRANCHE.

Hé bien, quand tu voudras, nous payerons toutes tes dettes dans un moment, comme nous avons fait autrefois à un de nos amis.

GRIPAUT.

Et comment cela ?

LA BRANCHE.

Tu n'auras qu'à faire assembler tous tes créanciers dans un endroit, Cartouche leur comptera leur argent ; & quand tu auras tiré tes Billets, nous les attendrons en bas pour les voler.

GRIPAUT.

Mais vraiment cela n'est pas mal imaginé.

LA BRANCHE.

Mais il faudroit pour cela que tu t'engageasses dans sa Compagnie, & que tu prêtasses serment de fidelité entre ses mains, car il ne se fie point aux Etrangers.

GRIPAUT.

Et ne peux-tu pas répondre de moi ?

LA BRANCHE.

Cela ne serviroit de rien.

GRIPAUT.

Mais que diable ! moi qui suis à la veille d'entrer dans le Corps des Procureurs, tu me proposes d'entrer dans celui de Voleurs.... je n'ai pas plus de scrupule pour l'un, que pour l'autre ; mais enfin....

LA BRANCHE.

Mais enfin, il faut opter, tu ne peux pas être à la fois & de robe & d'épée.

GRIPAUT.

Tu me fais-là une plaisante difficulté. Est-ce que je ne pourrois pas être Procureur le matin, & voleur le soir.

LA BRANCHE.

Si notre Capitaine y consent, je le veux bien. Mais le voici, ne t'éloigne pas. Je te présenterai quand il en sera tems.

SCENE III.

CARTOUCHE, LA BRANCHE, HARPIN, BEL-HUMEUR, LA RAMÉE, LA PINCE, LE PETIT FRERE DE CARTOUCHE, Me. GRIBICHE, TROIS PETITS FILOUX, UN CABARETIER, DEUX GARCONS DE CABARET.

CARTOUCHE.

CHers Compagnons de fortune, genéreux défenseurs de votre liberté, à tous presens salut, argent, & bon appetit ; pour de l'honneur, je ne vous en souhaite point, vous vous en passerez bien, & moi aussi.

Quand j'examine, mes chers Freres, la vicissitude des choses, je trouve que le proverbe a bien raison, qui dit, *Que les jours se suivent, mais qu'ils ne se ressemblent pas.*

Sur cet mer orageuse où nous voguons, tous les momens de nôtre vie sont mélez d'espoir & de crainte, de bonheur & d'infortune; d'abondance & de disette, de plaisir & de chagrin.

Toute la science de notre profession ne consiste qu'en deux choses; à prendre & à n'être point pris.

Tout le bien d'autrui est à nous, si nous sommes assez adroits pour nous en saisir. Mais aussi *nous* sommes perdus sans ressource, si nous sommes assez malheureux de tomber entre les mains de nos Ennemis; & c'est ce qui merite notre attention plus que jamais. L'experience nous a fait voir jusqu'ici, qu'ils traitoient fort mal leurs prisonniers de guerre, & qu'ils n'avoient jamais eû la politesse d'en renvoyer aucun sur sa parole.

Tout ceci consideré, mes chers Camarades, j'attens vos avis pour décider sur le parti que nous avons à prendre pour notre profit, & pour notre sureté.

Resterons-nous dans Paris? Irons-nous battre* l'*antiphe* sur le grand *trimar*? Parlez, & que chacun dise son sentiment à son tour, selon son rang d'ancienneté.

**Termes d'Argot, pour dire, aller sur le grand chemin.*

LA BRANCHE.

Puisqu'il est permis de parler librement, je vous

rai, grand Capitaine, que votre renommée vous it tort, & que le nombre de vos conquêtes aug- ente tous les jours celui de vos Ennemis.

Dans Paris depuis un tems on ne ſe fait plus de ompliмens, on ne ſe donne pas ſeulement le bon our : on n'a autre choſe à ſe demander, quand on e rencontre : *Cartouche eſt-il pris ?* Ah ! quittez cette ille ingrate, qui vous a vû naître, & qui voudroit ous voir périr. Songez que les antres affreux, les ombres carrieres, les montagnes & les bois ſont déſormais vos ſeules retraites. Partez donc, & conſervez une vie qui nous eſt ſi précieuſe, & à laquelle eſt attachée celle de tant d'honnêtes gens qui compoſent cette illuſtre aſſemblée. C'eſt à quoi je conclus.

HARPIN.

Je ne ſuis pas de ce ſentiment, & je ſuis perſuadé que notre Capitaine ne ſçauroit mieux faire que de reſter dans Paris. Tous les paſſages ſont gardez, & toutes les Maréchauſſées ont ſon portrait. Et d'ailleurs, où ferions-nous en Campagne le moindre des coups que nous faiſons à Paris ? Mais je ſuis d'avis que notre Général s'expoſe un peu moins. On le rencontre par tout, aux Gobelins, à l'Opera, à la Comédie, au Bal, aux feux d'artifice. Il veut être de toutes les fêtes.

CARTOUCHE.

Et c'eſt ce qui fait ma ſûreté & ma gloire, de dire qu'on me cherche ſans ceſſe, & qu'on me trouve

par tout, sans oser m'attaquer.

HARPIN.

Restons donc à Paris.

BEL-HUMEUR.

C'est mon avis.

LA RAMÉE.

C'est aussi le mien.

LA PINCE *ôtant son bonnet de Serrurier.*

J'opine du bonnet.

CARTOUCHE.

Je passe au plus de voix. Restons donc dans Paris; & s'il nous y faut périr, périssons du moins les armes à la main. C'est ce que j'attens de votre courage, & ce que vous devez attendre de mon intrepidité. Passons à une autre affaire.

Ça, Messieurs, que chacun rapporte à la masse le butin de cette nuit.

Qu'est-ce qui a fait la ronde sur le Pont-neuf?

LA RAMÉE.

Mon Capitaine, c'est l'Eveillé, Sans-remission, & moi.

CARTOUCHE.

Qu'avez-vous enlevé?

LA RAMÉE.

Quatre épées, & deux cannes à pommes d'or.

CARTOUCHE.

Où sont-elles?

LA RAMÉE.

Les voilà.

CARTOUCHE *regardant les épées.*

Je vous ai déja dit que je ne voulois que des épées d'argent. Voilà de belles guenilles que vous m'apportez là. Je ne sçai qui me tient que je ne vous les voye reporter.

LA RAMÉE.

Les poignées sont assez fortes, & il me paroît qu'elles sont assez (*a*) *chenuës* pour ce qu'elles nous coûtent.

(*a*) *C'est-à-dire bonnes.*

CARTOUCHE.

Allons, passons. Mais un autre fois ayez plus d'attention. Qu'est-ce qui a travaillé dans la rue Saint Denis ?

HARPIN.

Sans-quartier, l'Estocade, & moi.

CARTOUCHE.

Qu'avez-vous (*b*) *pincé* ?

(*b*) *C'est-à-dire volé.*

HARPIN.

Six piéces de toille, & quatre de mousseline.

CARTOUCHE *examinant la toille.*

Voyons-les. Comment ? Ce n'est que de la demi-Hollande ; & voilà de la mousseline qui est effroyable.

LA BRANCHE.

Nous ne ſçavons encore. Nous avons rencontré un Gaſcon, qui nous a donné bien de la tablature. Il n'avoit pas un ſou dans ſa poche.

CARTOUCHE.

Cela eſt étonnant!

LA BRANCHE.

Et il nous a voulu perſuader que c'étoit à nous à lui en donner.

CARTOUCHE.

Et comment cela?

LA BRANCHE.

Quand j'ai été à lui le piſtolet à la main, la bourſe? (Et cadedis, mon cher, j'allois vous la demander) cependant je ne m'en ſuis pas tenu là, & je lui ai pris ce Porte-feüille. Il faut que ce ſoit quelque choſe de conſiderable, car à peine étoit il loin de nous, qu'il a reveillé tous les voiſins, en criant, *au Guet, au Voleur, je ſuis ruiné.* Ce Maraut-là a penſé nous faire prendre, car le Guet étoit à vingt pas de là.

CARTOUCHE.

Voyons un peu ce que contient ce Portefeüille.

Il lit.

Généalogie du Chevalier Caſtel-Mince.

Voilà déja un bon effet.

Par Sentence du Châtelet... Fort bien. Par Sentence des Conſuls.... Encore! A la requeſte de Touſſaint

Toussaint Mille-Piéces, Maître Tailleur.... Hé, que diable, il n'y a là que des Assignations. Messieurs je ne suis pas content de cela, & il y a ici quelque Fripon qui vole ses camarades.

TOUS ENSEMBLE.

Ah!

LA BRANCHE.

Ah! mon Capitaine, croyez que vous n'avez affaire qu'à d'honnêtes gens.

CARTOUCHE.

J'en doute. Messieurs, volons, pillons par tout où bon nous semblera, mais point de friponneries entre nous autres.

LA BRANCHE.

Je croi qu'il n'y a personne ici qui voulût se deshonorer par de telles actions.

CARTOUCHE *à son frere.*

Et vous, petit drôle, n'avez vous rien *bouliné*? *

* (*C'est-à-dire volés.*)

LE PETIT FRERE.

Non, mon Frere. On m'a surpris hier au soir la main dans la poche d'une Dame qui sortoit de l'Opera; on m'a assommé de coups, & j'ai eu toutes les peines du monde à me sauver.

CARTOUCHE.

Hé, le mal adroit! il aura pris une poche pour l'autre. Ce petit Pendart-là ne vaudra jamais rien.

Ce n'eſt pourtant pas manque de bonne éducation.

LE PETIT FRERE.

Eſt-ce ma faute à moi, cette Dame là étoit chatoüilleuſe.

CARTOUCHE.

Va, miſerable, tu ne vaudras jamais ton frere. Je n'avois pas ton âge, que je crochetois déja des ſerrures.

LA BRANCHE.

Il faut ſe donner patience. Les commencemens en tout ſont difficiles. Cela ſe dénoüera; il ſuffit qu'il ſoit enfant de la bale.

CARTOUCHE.

Ne parlons plus de cela. Madame Gribiche?

Me. GRIBICHE.

Plait-il, Monſieur?

CARTOUCHE.

Portez toutes ces nippes ſous les Halles à Madame de Friponnenville, qu'elle nous ait au plûtôt de l'argent, & à quelque prix que ce ſoit. Entendez-vous?

Me. GRIBICHE.

Oüi, Monſieur.

CARTOUCHE.

Allez.

(Madame Gribiche & les deux Garçons du Cabaret s'en vont.)

SCENE IV.

CARTOUCHE, LA BRANCHE, HARPIN, BEL-HUMEUR, LA RAMÉE, LA PINCE, Le petit Frere de Cartouche, Trois autres petits Filoux.

CARTOUCHE.

VOus, Harpin, allez au Pont-Neuf chez notre Fourbisseur ordinaire, qu'il ait soin de déguiser promptement ces épées, & qu'il n'oublie pas de mettre les poignées des unes aux gardes des autres.

HARPIN.

Il ne faut pas lui recommander cela; non plus qu'à notre Horlogeur de changer les montres de boëttes

SCENE V.

CARTOUCHE, LA BRANCHE; BEL-HUMEUR, LA RAMÉE, LA PINCE, GRIPAUT, Le Frere de Cartouche, Trois petits Filoux.

CARTOUCHE.

LA Branche, voyez ce que demande cet homme-là.

LA BRANCHE.

Mon Capitaine, c'eſt un de mes anciens amis; un honnête Garçon, qui cherche à faire une fin, & qui auroit toutes les envies du monde de s'engager dans votre Compagnie.

CARTOUCHE.

Volontiers. Eſt-ce un homme de bonnes mœurs?

LA BRANCHE.

Elles ne corrompront point les nôtres.

CARTOUCHE.

Me répondez-vous de ſa probité?

LA BRANCHE.

Comme de la mienne. Je le connois de longue main.

CARTOUCHE *à Gripaut.*

Qu'il s'avance. Avez-vous du ſervice mon ami?

GRIPAUT.

Oüi, Mr. j'ai fait trois Campagnes aux Foires de Beaucaire, & j'ai eu l'honneur d'aſſiſter en perſonne à l'attaque du Coche de Lyon.

CARTOUCHE.

Cela eſt bon.

GRIPAUT.

Et je dirai à mon avantage que dans les Combats ſinguliers, il n'y a guéres de vivant plus adroits que moi pour déſarmer ſon homme.

CARTOUCHE.

Quelles preuves nous donnerez-vous de celà?

GRIPAUT.

Trois ans de Galere.

CARTOUCHE.

Avez-vous ſervi depuis ce tems-là?

GRIPAUT.

Non pas autrement, Mr. il y a deux ans que je ſuis Clerc de Procureur.

CARTOUCHE.

Chez un Procureur? Ces deux années de ſervice là vous ſeront compées, mon ami; je ſuis même d'avis que vous n'en ſortiez pas ſitôt. Vous nous

avertirez de tout ce qui ſe paſſera au Châtelet. Cependant je vous reçois.

GRIPAUT.

C'eſt bien de l'honneur que vous me faites. Au reſte j'ai une petite affaire à vous communiquer où vous pourrez trouver votre compte, & en même tems rendre ſervice à un de mes amis.

CARTOUCHE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cette affaire ?

GRIPAUT.

Le fils d'un riche Négociant d'Angoulême arrive ce ſoir pour épouſer une jeune perſonne de qui le fils de mon Procureur eſt amoureux depuis long-tems.

CARTOUCHE.

C'eſt-à-dire qu'il faut commencer par voler l'Angoumoiſin à ſon arrivée, le houſpiller un peu, & le menacer de le jetter dans la riviere, s'il ne reprend ſur le champ le chemin d'Angoulême.

GRIPAUT.

C'eſt à peu près cela.

CARTOUCHE.

C'eſt une bagatelle. Vous m'inſtruirez tantôt plus au long de cette affaire, & nous concerterons enſemble les moyens les plus ſurs pour la faire réuſſir. La Branche ?

LA BRANCHE.

Monſieur.

CARTOUCHE.

Allez-vous informer à cet Hôtel garni, ſi ce Mi-rd eſt ſur ſon départ, & s'il a reçû ſon argent Angleterre.

SCENE VI.

CARTOUCHE, BEL-HUMEUR, LARAMÉE, LAPINCE, GRIPAUT, Le Frere de Cartouche, Trois petits Filoux.

CARTOUCHE.

Et vous, Bel-humeur, allez-vous en prendre cent bouteille de vin de Champagne dans cette cave dont notre Serrurier vous a fait une clef, & les portez à cette Dame qui m'a donné ſi généreuſement azile.

Et vous, petits *Mions*, * allez travailler à la preſſe.

(* *C'eſt-à-dire Garçons.*)

SCENE VII.

CARTOUCHE, LA RAMÉE, LA PINCE, GRIPAUT.

CARTOUCHE.

VOus autres, retirez-vous, & ayez soin de vous trouver tantôt à l'ordre pour cette grande expédition de la petite ruë du Bacq.

LA RAMÉE.

Mais, mon Capitaine, donnez-nous donc le mot du Guet.

CARTOUCHE.

Vous n'avez qu'à demander : Y a-t-il quatre femmes là-haut ?

LA RAMÉE.

Cela suffit.

SCENE VIII.

CARTOUCHE, GRIPAUT.

CARTOUCHE

Sçavez-vous bien que ce métier-ci demande de l'application. On a affaire tous les jours à de gens differens. Oh! c'eſt un grand détail.

GRIPAUT.

Il n'y a qu'un homme comme vous qui s'en puiſſe tirer comme vous faites. Mais il me ſemble que je vois au bout de la ruë un drôle que je connois pour être mouche des Archers.

CARTOUCHE.

Vous ne vous trompez pas; mais c'eſt un de nos Penſionnaires, qui leur donne à toute heure le change, & nous rapporte fidellement tout ce qu'ils doivent faire dans la journée. Oh! nous payons bien nos Eſpions nous autres.

GRIPAUT.

Et vous avez raiſon, c'eſt le moyen d'être toujours bien ſervi. Cette Mouche-là n'eſt pas apparemment le drôle qui vous ſuivoit l'autre jour, & à qui vous donnâtes, dit-on, vingt coups de bâton, en préſence de deux cens Archers.

CARTOUCHE.

Non. Celui-ci eſt honnête homme.

SCENE IX.

CARTOUCHE, GRIPAUT, LA MOUCHE *déguiſé en Abbé.*

CARTOUCHE.

QU'eſt-ce qu'il y a, Monſieur le Ratichon? *

* *C'eſt-à-dire, Abbé.*

LA MOUCHE.

Monſieur, ſongez à vous, j'ai été ſurpris; & dans le tems que je conduiſois nos Archers où vous avez couché cette nuit, ce coquin en a conduit ici d'autres que je ne connois point; il ſont une douzaine.

SCENE X.

CARTOUCHE, GRIPAUT.

CARTOUCHE.

Avez-vous des piſtolets ?

GRIPAUT.

Non ! je n'ai que mon écritoire, mais dans un beſoin cela leur pourra faire peur.

CARTOUCHE.

Rentrons un moment pour voir ſi mes armes ſont en bon état.

GRIPAUT.

Mais, Monſieur....

CARTOUCHE.

Ne craignez rien, vous ſuivez Céſar & ſa fortune.

SCENE XI.

L'EXEMPT, LA VALEUR *Archer.* Plusieurs autres Archers.

L'EXEMPT.

MEssieurs, c'est pour le coup que Cartouche est pris; il est sûrement dans cette maison. Oh ça je crois que nous avons tous du cœur?

LA VALEUR.

Comme des Lions.

L'EXEMPT.

Voyons qui entrera le premier.

LA VALEUR.

C'est apparemment vous qui nous commandez.

L'EXEMPT.

Il ne faut pas qu'un Chef de troupe s'expose ainsi; il vaut mieux que ce soit vous, Monsieur de la Valeur.

LA VALEUR.

Monsieur, je ne dois point marcher devant mon rang, & il y en a de plus anciens que moi dans la Compagnie.

L'EXEMPT.

Et qui?

LA VALEUR.

Hé ! parbleu, Rodomont & la Pogne. Mais ils n'en feront rien, je les connois ; ainſi nous ferons mieux d'attendre ici notre homme de pied ferme.

L'EXEMPT.

S'il pouvoit ſortir maintenant.

LA VALEUR.

Ah ! le voici.

L'EXEMPT.

Retirons nous.

LA VALEUR.

Vous avez raiſon ; ils ſont deux, & nous ne ſommes que douze ; la partie n'eſt pas égale.

SCENE XII.

CARTOUCHE, GRIPAUT, L'EXEMPT, LA VALEUR *Archer.* Plusieurs autres Archers.

CARTOUCHE *à l'Exempt.*

SI tu brânles, je te brûle le nez comme à un lapin.

Cartouche suivi de Gripaut, passe au milieu des Archers, & tire un coup de pistolet qui les fait tous tomber par terre.

SCENE XIII.

L'EXEMPT, LA VALEUR *Archer.* Pluſieurs autres Archers.

L'EXEMPT *s'étant relevé ainſi que les autres.*

NE ſommes-nous pas bleſſez ?

LA VALEUR.

Non heureuſement.

L'EXEMPT.

Allons, camarades, retirons-nous en bon ordre, il faut ceder à la force ; nous avons fait notre devoir ; nous le prendrons une autre fois.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente une Place publique.

SCENE I.

LA BRANCHE, GRIPAUT.

LA BRANCHE.

AH ! que m'apprenez-vous-là ? comment notre Capitaine eſt pris ?

GRIPAUT.

S'il ne l'eſt pas à préſent, il le ſera bientôt. La maiſon où j'étois avec lui dans la ruë des petits Auguſtins, eſt entourée de plus de cens Archers, & le nombre en augmente de moment en moment. Il en a déja bleſſé pluſieurs ; mais il eſt impoſſible qu'il puiſſe tenir encore long-tems. Les munitions commencent à lui manquer.

LA BRANCHE.

Qu'allons-nous faire deſormais ? hélas ! nous

urrons bien dire que nous avons perdu la plus
lle rose de notre chapeau.

GRIPAUT.

Pour moi je prendrai le parti de rester chez mon
rocureur.

LA BRANCHE.

Et moi, je reprendrai mon métier de Tailleur,
ue j'exerçois ci-devant. Cela est pourtant bien tris-
: à mon âge; après avoir, pour ainsi dire, passé
ar toutes les Classes, de me voir réduit à me re-
ettre à l'Alphabet.

GRIPAUT.

Mais après tout, pourquoi nous décourager? Ne
pourrions-nous pas élire un autre Capitaine?

LA BRANCHE.

Où en trouverons-nous un de son mérite?

GRIPAUT.

Il s'en trouvera parmi nous qui ne seront pas
indignes de lui succeder, & déja je vous donne ma
voix.

LA BRANCHE

Vous avez trop d'estime de ma personne, c'est à
moi de vous donner la mienne. Vous êtes un hom-
me à deux mains, bon pour le Conseil, & bon
pour l'Exécution; & si vous n'avez pas dégénéré
de ce que je vous ai vû faire autrefois, nous n'avons
point dans notre Corps un aussi grand homme que
vous.

GRIPAUT.

Chacun a ſon mérite ; mais je ne porte pas mon vol ſi haut, & je rougirois de me voir à la tête de tant d'honnêtes gens.

LA BRANCHE.

J'en devrois rougir bien plus que vous, moi, qui n'ai encore eu juſqu'ici aucune action remarquable ſur mon compte, & qui à peine ai mérité de me faire pendre.

GRIPAUT.

Ah ! vous méritez plus que vous ne dites, & vous avez trop de modeſtie. Cependant il nous faut un Capitaine ; il ſeroit neceſſaire d'en élire un au plûtôt.

LA BRANCHE.

Que je prévois de factions & de brigues pour cette élection ! nous allons renverſer toute notre Republique.

GRIPAUT.

Hé bien, faiſons un Doyen comme les Medecins, qui ſera *Primus inter pares*. Et voyons en trois coups de Dez à qui le ſera.

LA BRANCHE.

C'eſt bien dit. Mais voici Harpin qui nous apprendra des nouvelles.

SCENE II.

LA BRANCHE, GRIPAUT, HARPIN, BEL-HUMEUR, LA RAMÉE.

HARPIN.

MEssieurs, rassurez-vous, notre Capitaine s'est sauvé.

GRIPAUT.

Ah, quel bonheur ! & comment a-t'il pû faire ?

HARPIN.

Se voyant réduit à la derniere extremité, n'ayant plus ni poudre ni plomb, il s'est sauvé en chemise par la cheminée.

LA BRANCHE.

Par la cheminée ?

HARPIN.

Et de toit en toit, il est entré dans une maison, où faisant accroire qu'il étoit poursuivi pour dettes, on lui a donné une Souquenille ; dans cet équipage il a passé au milieu des Archers.

LA BRANCHE.

Il n'y a qu'un Cartouche capable d'un coup comme celui-là. Où est-il ?

HARPIN.

Le voici.

SCENE III.

CARTOUCHE *en souquenille.* LA BRANCHE, GRIPAUT, HARPIN, BEL-HUMEUR, LA RAMEE.

CARTOUCHE.

EMbrassez-moi, mes Enfans, j'ai bien cru ne vous plus revoir de ma vie.

LA BRANCHE.

Ah! que votre perte nous auroit coûté de larmes!

CARTOUCHE.

Le peril est passé, quand nous aurons bû chacun cinq ou six coups, nous n'y songerons plus. Morbleu! tout ce qui me fâche, c'est que Sans-quartier & l'Estocade sont pris.

LA BRANCHE.

Ah! quel chagrin!

CARTOUCHE.

C'est ma foi, une vraye perte, & de pareils sujets sont difficiles à remplacer.

LA BRANCHE.

Il faut des vingt ans d'exercice pour former des hommes comme ceux-là.

HARPIN.

Sans doute. Mais vous êtes fatigué, vous devriez prendre quelque rafraichissement.

CARTOUCHE.

Qu'on me prepare un boüillon d'eau-de-vie.

GRIPAUT.

Ne voulez-vous point vous reposer?

CARTOUCHE.

Est-ce que je me repose, moi? il est neuf heures, allons travailler.

HARPIN.

Vous devriez du moins changer d'habit.

CARTOUCHE.

J'en changerai dans un moment; & je troquerai celui-ci contre le premier homme que je rencontrerai de ma taille.

SCENE IV.

LES MEMES ACTEURS, LA MOUCHE *deguisé en Abbé.*

LA MOUCHE.

MOnsieur, cet homme d'Angoulême approche d'ici; il demande au coin de la ruë le logis de Monsieur Oronte.

CARTOUCHE.

Allons nous mettre en embuscade, & concerter entre nous la maniere dont nous le volerons, afin de tirer de lui les éclaircissemens nécessaires pour aller ensuite voler son beau-pere futur. Avez-vous apporté cette Robe de Commissaire?

GRIPAUT.

Oüi, & je m'en servirai quand il faudra.

SCENE V.

PATAUT *ſeul.*

MAugrébleu du Fiacre ! à peine ai-je été dedans qu'il a verſé ; & il y a une heure que je marche de mon pied ſans trouver le logis de Monſieur Oronte. Ah ! que Paris eſt grand ! A peine eſt-on au bout d'une ruë, qu'on en trouve une autre. Après tout, je ſuis bienheureux d'être arrivé juſqu'ici ſans trouver de Voleurs. Mon pere m'avoit dit que Paris en étoit plein. Pluſieurs gens pourtant m'ont regardé ſous le nez ; mais loin de m'inſulter, ils ſe ſont mis à rire. D'ailleurs j'ai chanté tout le long du chemin, pour montrer que je ne craignois rien. Oh ! cela intimide bien ces ſortes de gens.

SCENE VI.

PATAUT, GRIPAUT.

GRIPAUT.

LA bourſe?

PATAUT.

Hé! Monſieur, je ne vous connois pas.

GRIPAUT.

Il s'agit bien de me connoître. La bourſe?

PATAUT.

Oh! d'abord que vous le prenez ſur ce ton là, la voilà.

GRIPAUT.

Combien y a t'il dedans?

PATAUT.

Dix piſtoles.

GRIPAUT.

Comment, dix piſtoles? Un homme comme vous n'a que dix piſtoles dans ſa bourſe?

PATAUT.

Je vous demande pardon, Monſieur, ſi j'avois cru avoir l'honneur de vous rencontrer, j'y en aurois mis davantage.

GRIPAUT.

GRIPAUT.

Ah, tête ! Ah, ventre ! Ah, mort ! Comment, vous exposez un honnête homme à se faire pendre pour dix pistoles ?

PATAUT.

Il ne tient qu'à vous de me les rendre ; c'est comme s'il n'y avoit eu rien de fait.

GRIPAUT.

Vous ne sçavez donc pas que mon tems m'est cher ; & que pendant que j'ai la complaisance de m'amuser à vous voler dix mauvaises pistoles, je manque peut-être l'occasion d'en voler mille à un autre.

PATAUT.

Oh ! de cette façon là vous avez raison de vous fâcher.

GRIPAUT.

Qu'avez-vous là au doigt ?

PATAUT.

C'est un Diamant ; mais il n'est pas à moi.

GRIPAUT.

Il n'importe, donnez toujours.

PATAUT.

Mais, Monsieur, vous n'avez demandé que la bourse. Vous ferez cause que mon Pere me grondera. C'est un présent qu'il envoye à sa Bru.

GRIPAUT.

Fi donc ! Ce Diamant là n'est pas assez beau

pour le presenter. N'avez-vous point d'autres nippes sur vous ?

PATAUT.

Non, Monsieur, je n'ai plus rien.

GRIPAUT

Adieu. Croyez-moi, retirez-vous chez vous avant qu'il soit plus tard, de crainte des Voleurs.

PATAUT.

Votre conseil est fort bon ; mais il falloit qu'un autre me l'eût donné il y a un quart d'heure.

SCENE VII.

PATAUT *seul.*

APrès-tout, je suis bien heureux dans mon malheur, qu'il ne se soit point apperçû de deux cens Loüis que mon Pere m'a cousus dans les plis de mon juste-au-corps.

SCENE VIII.

PATAUT, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

Qui va là ?

PATAUT.

Ami.

LA BRANCHE.

La bourſe ?

PATAUT.

Ah ma foi, vous venez trop tard. Je viens de la donner à un autre.

LA BRANCHE.

Parbleu vous êtes bien preſſé ; vous ne pouviez pas attendre que je fuſſe arrivé ? N'avez-vous plus rien ſur vous ? Quelque Diamant ?

PATAUT.

Non, il me l'a pris auſſi.

LA BRANCHE.

Ah, le fripon ! il faut que je ſois bien malheureux d'être venu ſi tard.

PATAUT.

Et oüi-da cela eſt chagrinant.

LA BRANCHE.

Morbleu, je crois qu'il y a de la malice dans votre

fait, & que vous vous êtes laiſſé voler exprès par un autre pour me faire enrager.

PATAUT.

Oh ! non, je vous aſſure. Je ſuis même bien fâché de mon Diamant, car il étoit fort beau.

LA BRANCHE.

Je vous conſeille encore de vous plaindre : je perds en ceci plus que vous.

PATAUT.

Comment donc ?

LA BRANCHE.

Ce n'eſt pas vous que cet homme là a volé, c'eſt moi.

PATAUT.

Il me ſemble pourtant que c'eſt moi qui n'ai plus ni ma Bourſe, ni mon Diamant.

LA BRANCHE.

Mais s'il ne vous les avoit pas pris, je vous les volerois à preſent.

PATAUT.

Je crois, ma foi, que vous avez raiſon. Crions tous deux : Au voleur, Au voleur.

SCENE IX.

PATAUT, LA BRANCHE, HARPIN, BEL-HUMEUR.

HARPIN.

OU ſont-ils ces voleurs ? tuë, tuë.

LA BRANCHE *à Pataut.*

Allons, défendons-nous ; ſecondez-moi bien.

PATAUT.

Oh ! ma foi, ſecondez-vous tout ſeul. Ce voleur-là eſt plaiſant, de vouloir que je me batte contre ceux qui viennent me défendre contre lui.

SCENE X.

PATAUT, HARPIN, BEL-HUMEUR.

HARPIN.

MOnſieur, nous ſommes ravis d'être venus ſi à propos à votre ſecours.

PATAUT.

Meſſieurs, je vous ſuis bien obligé.

HARPIN.

Ce fripon ne vous a-t-il rien dérobé ?

PATAUT.

Non, parce qu'un autre avoit déja pris les devants.

HARPIN.

Un autre vous avoit déja volé ?

PATAUT.

Oüi, mon Diamant & ma Bourſe.

HARPIN.

Ah ! Monſieur la mienne eſt à votre ſervice, & je vous prie de l'accepter.

PATAUT.

Monſieur, cela eſt trop honnête ; mais je n'en ſe-rai rien.

HARPIN.

Vous me refusez ? & pourquoi ?

PATAUT.

C'est qu'entre nous, j'ai deux cent Louis cousus dans les plis de mon juste-au-corps. Oh ! les Voleurs de Paris sont bien fins, mais les honnêtes gens d'Angoulême ne leur en cedent rien.

BEL-HUMEUR.

Deux cent Louis ?

PATAUT.

Et de plus, une Lettre de Change de deux mille écus payable à vûë, tirée sur Mr. Oronte, mon beau-pere futur.

BEL-HUMEUR.

Mais je vous trouve bien indiscret de nous dire cela, à nous que vous ne connoissez pas. Si nous étions des fripons, par hazard, que sçait-on ?

PATAUT.

Oh ! je connois bien mes gens.

BEL-HUMEUR.

Il ne faut pas toujours juger des gens sur la mine & d'ailleurs les plus honnêtes gens du monde cessent quelquefois de l'être, quand ils en trouvent l'occasion.

PATAUT.

C'est donc pour cela qu'on dit toujours, que l'occasion fait le larron : mais j'ai meilleure opinion de vous que cela.

HARPIN.

Et vous nous rendez justice. Mais, Monsieur, croyez-moi, vous n'êtes pas encore chez vous; d'autres Voleurs pourroient vous attaquer, & ne vous trouvant rien, vous tuër.

PATAUT.

J'en serois au désespoir.

HARPIN.

C'est pourquoi, acceptez ma bourse, je vous en conjure.

PATAUT.

Je la prends, puisque vous le voulez. Mais, Messieurs, où vous trouver demain pour vous la rendre.

HARPIN.

Nous nous réverrons plûtôt que vous ne pensez; nous vous donnons le bon soir.

PATAUT.

Messieurs, jusqu'au revoir.

SCENE

SCENE XI.

PATAUT *seul.*

PArbleu! s'il y a des fripons dans Paris, il faut avoüer auſſi qu'il y a de bien honnêtes gens.

SCENE XII.

PATAUT, CARTOUCHE *en ſouquenille.*

CARTOUCHE.

AU voleur! au voleur!

PATAUT.

Encore des Voleurs? Je penſe qu'il en pleut.

CARTOUCHE.

Ah, Monſieur, je viens d'être volé.

PATAUT.

Cela eſt fort drôle. Et moi auſſi.

CARTOUCHE.

Comment, & vous auſſi? vous vous moquez de

moi. Vous avez sur le corps l'habit qu'on vient de me prendre.

PATAUT.

Moi, j'ai votre habit ?

CARTOUCHE.

Sans doute. Oh, parbleu ! vous me le rendrez, & vous reprendrez le vôtre.

PATAUT.

Comment le mien ? c'est un habit de toile ! je n'en ai jamais porté de semblable en ma vie.

CARTOUCHE.

Oh, ventrebleu, nous changerons, ou je ferai beau bruit.

SCENE XIII.

PATAUT, CARTOUCHE *en ſouquenille*, GRIPAUT *en Commiſſaire*, L ARAME'E, & LA PINCE, *en Archers.*

GRIPAUT.

QUel bruit eſt cela ?

CARTOUCHE.

Ah ! Monſieur le Commiſſaire, vous venez à propos. Ce fripon vient de me voler mon habit & ma bourſe.

PATAUT.

Je vous aſſure, Monſieur le Commiſſaire, que je ne connois point cet homme-là ; & que bien loin de l'avoir volé, on vient de me voler moi-même.

GRIPAUT.

Vous vous mocquez de moi. Il y a plus d'apparence que cet homme là vient d'être volé que vous. Les voleurs ne vous auroient pas laiſſé cet habit-là ſur le corps.

PATAUT.

Mais, Monſieur....

GRIPAUT.

Taiſez-vous. Vous m'avez tout l'air d'un fripon; & Monſieur me paroit un honnête homme. J'ai même, je croi, l'honneur de le connoître.

CARTOUCHE.

Si vous me connoiſſez, Monſieur! je ſuis votre Voiſin. Je m'appelle Jean Bourguignon.

GRIPAUT.

C'eſt ce qu'il me ſemble auſſi. Mais pour faire les choſes dans les régles de la Juſtice, dites moi qu'eſt-ce qu'il y avoit dans les poches de votre habit?

CARTOUCHE.

Une bourſe verte, Monſieur, qu'il m'a priſe.

PATAUT.

Cela n'eſt pas vrai, Monſieur, on me l'a donnée.

GRIPAUT.

Mais, mon ami, vous ſçavez que les Recelleurs ſont punis comme les Voleurs.

PATAUT.

Nous allons bien voir ſa menterie. Qu'eſt-ce qu'il y avoit dans la bourſe?

CARTOUCHE.

Dix Louis.

GRIPAUT.

Ah! cela gît en preuve. Comptons. Un. Deux.

Trois. Quatre. Cinq. Six. Sept. Huit. Neuf. & Dix. Cela eſt juſte. Vous voilà convaincu, mon ami, Vous êtes un fripon.

PATAUT.

Le Diable m'emporte ſi j'y comprens rien. Mais Monſieur le Commiſſaire, écoutez-moi. Vous ſçaurez que je ſuis un honnête homme d'Angoulême, nommé Jacques Pataut, fils de Chriſtophe Pataut. . . .

GRIPAUT.

Tarare, Pati Pataut.... Qu'on mene cet homme là chez moi, que j'examine cette affaire à fond.

PATAUT.

Oh! c'eſt ce que je demande.

GRIPAUT.

Et vous, notre voiſin, ſuivez-nous, pour reprendre vos habits, lui rendre les ſiens, & en même tems faire votre plainte.

(*Les faux Archers emmenent Pataut.*)

SCENE XIV.

CARTOUCHE *en ſouqueniille.*
GRIPAUT *en Commiſſaire.*

GRIPAUT.

NOtre affaire va bien, qu'en dites-vous?

CARTOUCHE.

Tu as fait ton rôle de Commiſſaire à merveille. Mais ce n'eſt pas tout. Il faut garder Monſieur Pataut toute cette nuit, & le bien régaler pour ſon argent. Demain inſtruits par les lettres que nous pourrons lui trouver ſur lui, j'irai rendre viſite au Beau-Pere, dont j'eſpere encore tirer une bonne aubaine.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente l'Appartement de Monsieur Oronte.

SCENE I.

ORONTE, ISABELLE.

ORONTE.

JE ne sçais plus que penser, ma Fille. Monsieur Pataut m'écrit d'Angoulême que son fils arrive. J'envoye au Messager; on m'assure qu'il est arrivé d'hier au soir à huit heures, & nous ne l'avons point encore vû. Que dites-vous de cela?

ISABELLE.

Je dis que cet-homme-là n'a guére d'empressement de me voir, & qu'il n'obéit peut-être à son Pere qu'à regret.

ORONTE.

Ah ! ſi j'en étois perſuadé, je lui aurois bien-tôt rendu ſa parole.

ISABELLE.

Quelle difference de ſon procedé à l'amour de Valere ! Quelle maniere polie pour moi ! Quels reſpects & quelle complaiſance pour vous !

ORONTE.

Je vous ai déja dit, ma Fille, que j'étois au deſeſpoir d'avoir manqué à Valere, & que ſans le dédit de dix mille écus que j'ai avec Monſieur Patrue le Pere, il y auroit long-tems que Valere ſeroit mon Gendre ; mais il n'y a plus de remede.

ISABELLE.

Mais, mon Pere, Valere s'eſt offert tant de fois à payer ce dédit.

ORONTE.

Et de quoi ? d'une partie de la dot que je lui donnerois. Son pere eſt fort riche, mais il n'en eſt pas moins avare ; & il auroit autant de peine à ſe défaire de ſon argent, qu'il a eu de facilité à l'amaſſer.

ISABELLE.

Enfin, il faudra donc que je ſois la victime d'une faute dont vous vous repentez, & que j'épouſe un homme que je n'ai jamais vû, & que vous ne connoiſſez pas vous-même.

SCENE II.

ORONTE, ISABELLE, JASMIN.

JASMIN.

MOnsieur, voilà un homme qui vous demande. Il dit qu'il s'appelle Monsieur Pataut.

ORONTE.

Ah ! le voici donc à la fin. Faites entrer.

SCENE III.

ORONTE, ISABELLE; CARTOUCHE *sous la figure de Pataut*, LE FRERE de Cartouche, JASMIN.

CARTOUCHE *à part.*

VOyons si sous cet habit je pourrai dégoûter Monsieur Oronte de l'alliance qu'il vouloit faire, & en même tems lui arracher quelques plumes. Toi, mon Frere, tâche de te cacher dans quelque

endroit de cette maiſon pour nous en ouvrir la porte cette nuit.

SCENE IV.

ORONTE, ISABELLE, CARTOUCHE *ſous la figure de Pataut*, JASMIN.

CARTOUCHE.

SErviteur, Beau-pere. Vous ne m'avez jamais vû, & bien vous me voyez.

ORONTE.

J'en ſuis ravi, Monſieur, & je mourois d'impatience de vous embraſſer.

CARTOUCHE.

Où eſt donc votre fille ?

ORONTE.

La voilà devant vous.

CARTOUCHE.

Qui ? celle-là. Il me ſemble qu'elle n'eſt pas ſi belle, que mon pere me l'avoit dit.

ISABELLE.

Le compliment eſt gracieux.

CARTOUCHE.

Voilà ce que c'eſt que d'acheter comme cela chat en poche.

ORONTE.

On m'avoit bien dit que mon Gendre étoit un ſot, & je ne ſuis pas déja trop ſatisfait de cet abord.

CARTOUCHE.

Nous autres Angoumoiſins, nous ſommes francs, & je vous dirai ſincerement, Beau-pere, que la Dame chez qui j'ai ſoupé hier, & avec qui j'ai paſſé la nuit à joüer, eſt cent picques au-deſſus de votre Fille.

ORONTE.

Comment? vous êtes arrivé d'hier, & vous êtes allé deſcendre autre part que chez moi?

CARTOUCHE.

Pourquoi non? je n'aime point à me contraindre, moi.

ORONTE.

Hé! quelle eſt cette Dame chez qui vous avez paſſé la nuit?

CARTOUCHE.

Ma foi, je ne la connois pas. Elle m'eſt venuë recevoir au ſortir du Caroſſe: elle m'a mené dans ſon logis, où j'ai bien payé mon écot, à la vérité; car ſon Couſin & elle m'ont gagné deux cens Loüis, une bague, & de deux mille écus ſur ma parole.

ISABELLE.

Ah, mon Pere !

ORONTE.

Oüais ! Que veut dire ceci ? J'allois m'engager dans une belle affaire.

CARTOUCHE.

Oh ça, parlons un peu d'autre choſe, & dépêchons, car je ſuis preſſé. Votre compagnie commence à m'ennuyer.

ORONTE.

Ma foi, la vôtre ne me fait guére plus de plaiſir.

CARTOUCHE.

Commencez par me payer cette lettre de change.

ORONTE.

Il eſt juſte, & je vous tenois cet argent tout prêt. Mais ...

CARTOUCHE.

Et voilà de plus une lettre de mon Pere qui vous mande de ne me laiſſer manquer de rien. Prêtez-moi un millier de piſtoles pour aller regagner mon argent.

ORONTE.

Quel Diable d'homme eſt-ce ci ? Je n'ai point d'argent à vous prêter.

CARTOUCHE.

Comment donc, vilain ladre, à votre Gendre ?

ORONTE.

Mon Gendre ? Vous ne le ſerez jamais ; je ne veux point de joüeur dans ma famille.

CARTOUCHE.

Mais vous ſçavez que nous avons un certain dédit.....

ORONTE.

Je m'en mocque ; & s'il faut plaider, nous plaiderons.

CARTOUCHE.

Oh ! point de procés. Je crains trop de paſſer par les mains de la Juſtice. Finiſſons à l'amiable, Monſieur Oronte ; votre fille n'eſt point de mon goût, je ne ſuis point du vôtre, ni du ſien. Commencez par me payer la Lettre de change.

ORONTE.

Je vous ai déja dit que cela étoit juſte ; & voilà deux mille écus en or bien comptez.

CARTOUCHE.

Ce n'eſt pas tout, il faut à préſent me rendre les préſens que j'ai fait à votre fille.

ISABELLE.

Ah ! de très grand cœur. Tenez, Monſieur, voilà votre colier & vos boucles.

CARTOUCHE.

Et pour vous montrer que je ne ſuis pas un chicannier, voilà votre dédit que je vous rends. Donnez-moi le mien, & une centaine de piſtoles feu-

lement, pour me dédommager des frais de mon voyage.

ORONTE à *Iſabelle.*

Ah! volontiers. Je n'aurois jamais cru cet homme-là ſi raiſonnable. Tenez, Monſieur, les voilà. Je vous avouë que je ne croyois pas en être quitte à ſi bon marché.

CARTOUCHE.

Hé! vous y perdez encore plus que vous ne penſez.

ORONTE.

Ma foi, je gagne trop de n'avoir pas pour Gendre un homme comme vous.

CARTOUCHE.

Adieu, juſqu'au revoir. N'avez-vous rien à mander à mon Pere!

ORONTE.

Je lui écrirai moi-même, & de la bonne encre.

CARTOUCHE.

Si vous lui écrivez des nouvelles, mandez-lui que Cartouche n'eſt pas encore pris.

ORONTE.

Je lui écrirai ce qu'il me plaira

SCENE V.

ORONTE, ISABELLE, JASMIN.

ORONTE.

PArbleu, j'allois faire là un beau coup. Il faut faire avertir au plûtôt Valere.

ISABELLE.

Ah! mon Pere, je me charge avec plaisir de ce soin. Jasmin, cours promptement chez Valere, & dis-lui que mon Pere l'attend avec impatience. Tu avertiras en même tems le Notaire.

SCENE VI

ORONTE, ISABELLE.

ORONTE.

JE ne puis revenir de mon étonnement. *Il faut avoüer que nos Enfans ſçavent ſouvent mieux ce qu'il leur faut que nous-mêmes.* L'amour t'a fait choiſir Valere, & l'intereſt m'avoit fait accepter un homme qui nous auroit tous ruinez dans la ſuite. Mais que nous veut cette figure hétéroclite?

SCENE

SCENE VII.

ORONTE, ISABELLE, PATAUT *en souquenille.*

PATAUT.

A La fin, je me suis sauvé de leurs pattes, & me voici. Serviteur, Monsieur Oronte; bon jour Mademoiselle Isabelle.

ORONTE.

Que Diable cherche cet homme-là ici? il a une mauvaise phisionomie.

PATAUT.

Vous ne me connoissez pas, je le vois bien.

ORONTE.

Hé? non vraiment. Qui êtes-vous, mon ami?

PATAUT.

Je suis le fils de mon pere; & vous le connoissez bien.

ORONTE.

Moi, je connois votre pere? Voici assurément quelque fripon.

PATAUT.

J'en ai l'habit toujours.

ISABELLE.

Ah ! mon Pere, ne ſeroit-ce point ce Cartouche qui fait tant de bruit ?

ORONTE.

Ah ! ma Fille, il faut que ce ſoit lui-même. On m'a conté ce matin qu'il s'étoit ſauvé d'une maiſon en ſouqueuille.

PATAUT.

Cela eſt vrai, je me ſuis ſauvé dans l'équipage où vous me voyez.

ORONTE.

Ah ! ma Fille, nous ſommes perdus.

PATAUT.

Mais avant que de vous conter tout cela, il faut du moins que je vous embraſſe.

ISABELLE.

Ah ! je ſuis morte.

(*Elle s'enfuit.*)

SCENE VIII.

ORONTE, PATAUT.

ORONTE.

AH ! Monſieur, ſauvez-moi la vie.

PATAUT.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Eſt-ce que mon habit vous fait peur ? C'eſt un habit de Voleur, à la verité ; mais je n'en puis avoir un autre que vous ne me donniez de l'argent pour en avoir, car ma foi je n'ai pas le ſou.

ORONTE.

De l'argent ? Ah ! c'eſt lui aſſurément.

PATAUT.

Hé ! oüi vraiment, c'eſt moi-même. Qui vous dit le contraire ? Mais laiſſez-moi vous conter mon avanture.

ORONTE *en tremblant.*

Je la ſçai, Monſieur, il n'eſt pas neceſſaire de vous donner la peine....

PATAUT.

Oh ! parbleu, écoutez-moi donc.

ORONTE *à part.*

Je voudrois déja qu'il fût bien loin, ou qu'il nous vint du secours.

PATAUT.

Je fus hier attaqué par des marauts.

ORONTE.

Dans la ruë des Petits-Augustins, n'est-ce pas? Nous sçavons cela.

PATAUT.

Celle là, ou une autre; il n'importe.

ORONTE.

Vous en blessâtes deux, & vous vous sauvâtes en chemise par une cheminée dans une maison où l'on vous donna cet habit. Nous sçavons de plus que vous vous êtes sauvé de prison . . . .

PATAUT.

Plaît-il?

ORONTE.

Quoi?

PATAUT.

Rêvez-vous? Quel galimathias me faites-vous là? il n'y a pas un mot de tout ce que vous me dites-là.

ORONTE.

Hé! Monsieur, nous pouvons ne pas bien sçavoir la chose. Ce qu'il y a de vrai, c'est que vous passez pour un brave homme, & qu'on sçait bien qu'il faut que chacun vive de son métier.

PATAUT.

Larrons ou autres, n'eſt-ce pas? Parbleu, ceux d'hier auront de quoi vivre long-tems à mes dépens. Ce qui me fâche le plus, c'eſt que je voudrois avoir ce Diamant.

ORONTE.

Mon Diamant, Monſieur? Ah! qu'à cela ne tienne pour vous contenter.

PATAUT.

Que voulez-vous que je faſſe de votre Diamant quand j'épouſe votre Fille?

ORONTE.

Comment, vous épouſez ma Fille?

PATAUT.

Oüi, eſt-ce que je ne viens pas ici pour cela?

ORONTE.

En voilà bien d'un autre. Je crois que cet homme-là ſe mocque de moi ou extravague, de me venir demander ma Fille en mariage. Parbleu cela me feroit bien de l'honneur dans le monde de devenir le Beau-pere de Mr. Cartouche: en tout cas, ma Fille ſeroit bien-tôt veuve.

PATAUT.

Que marmottez-vous là tout bas? Il ſemble que vous ſoyez fâché que je veuille être votre Gendre.

ORONTE.

Hé! Monſieur, il ne s'agit point de cela maintenant.

PATAUT.

Et dequoi donc ? Parbleu ! je ne crois pas vous faire deshonneur de rechercher votre Fille en mariage.

ORONTE.

Ah ! c'eſt beaucoup d'honneur pour elle ; mais enfin, vous me permettrez de vous dire que la profeſſion que vous exercez ne s'accorde guere avec la nôtre.

PATAUT.

Comment donc ? Eſt-ce que nous ne ſommes pas tout deux du même métier ?

ORONTE.

Moi je ſuis de votre métier ?

PATAUT.

Sans doute. N'êtes-vous pas Négociant comme moi.

ORONTE.

Ne parlons point de votre négoce ; qui dit Négociant, dit fripon. Voilà apparemment ce que vous voulez me faire entendre ; mais cependant il s'en trouve beaucoup parmi nous qui ſe feroient un ſcrupule . . . .

SCENE IX.

ORONTE, PATAUT, *en ſouquenille*, UN EXEMPT, Pluſieurs Archers.

L'EXEMPT *le Piſtolet à la main, à Pataut.*

SI tu remuë, je te brûle la cervelle.

ORONTE.

Miſericorde!

L'EXEMPT.

Ah, ah, Monſieur Cartouche, à la fin nous vous tenons.

ORONTE.

Je ſçavois bien que je ne me trompois pas, & que c'étoit lui-même. Que diriez-vous, Meſſieurs, de ce pendart qui venoit ici me demander effrontément ma Fille en mariage.

L'EXEMPT.

Vrayment, il a fait bien d'autres tours. Parbleu! voilà un maraut qui nous a coûté bien de la peine à prendre. *Victoria!*

PATAUT.

Meſſieurs, vous vous méprenez aſſurément.

L'EXEMPT.

Oh! que nenni. Les mouches qui t'ont suivi ne te connoissent que trop, & voilà la même souquenille que tu avois hier quand tu t'es sauvé. N'est-ce pas toi qui as tué ces quatre hommes ces jours passez?

PATAUT.

Cela est faux. Faites-les venir devant moi, ils n'oseroient me le soûtenir.

SCENE X.

ORONTE, PATAUT *en souquenille.* ISABELLE, L'EXEMPT, Plusieurs Archers.

ISABELLE.

AH! mon Pere, voici bien autre chose. Je viens de trouver un petit drôle qui étoit caché dans ma chambre, & à mes cris un de ces Messieurs est accouru qui l'a reconnu pour être frere de Cartouche. Le voilà qui nous l'amene ici.

L'EXEMPT.

Il faut les confronter ensemble.

SCENE

SCENE XI.

ORONTE, PATAUT *en Souquenille*, ISABELLE, L'EXEMPT, RODOMONT *Archer*. Le Frere de Cartouche, Plusieurs Archers, JASMIN.

L'EXEMPT *à Rodomont.*

Etes-vous bien sûr que ce soit-là le Frere de Cartouche?

RODOMONT.

Oüi, Monsieur, nous l'avons déja pris plusieurs fois.

L'EXEMPT.

Et connoissez-vous Cartouche?

RODOMONT.

Non, personne de nous autres ne l'a jamais vû.

L'EXEMPT *au Frere de Cartouche.*

Parle, n'est-ce pas là ton Frere? Si tu nous dis la verité, on te laissera aller.

PATAUT.

Qu'il parle, je m'en rapporte à lui.

LE PETIT FRERE *feignant que Patault est son Frere.*

Ah! mon cher Frere, que je suis fâché de vous voir en cet état.

PATAUT.

En voici bien d'un autre.

LE PETIT FRERE.

Et comment avez-vous fait pour vous laisser prendre, vous qui passiez pour la terreur de la Pousse?

PATAUT.

Voilà un petit pendart bien effronté!

LE PETIT FRERE.

Hélas! que notre Sœur qui est à la Salpétriere, & notre Frere qui est au Châtelet, vont être fâchez, de l'affront que vous allez faire à notre famille!

PATAUT.

Je vous assure, Messieurs....

L'EXEMPT.

Allons, marche, marche.

LE PETIT FRERE *à Oronte lui prenant son Diamant.*

Hé! Monsieur, ayez pitié de moi; je vous promets que je n'y retournerai plus.

ORONTE.

Va, malheureux, sauve-toi, si tu peux.

SCENE XII.

ORONTE, PATAUT *en souquenille*, ISABELLE, L'EXEMPT, RODOMONT *Archer*, Plusieurs Archers, VALERE, JASMIN.

VALERE.

ARrêtez, Messieurs, que faites-vous?

L'EXEMPT.

Nous emmenons Cartouche.

VALERE.

Hé, Messieurs, vous vous méprenez Cartouche vient d'être arrêté dans un Cabaret à la Courtille; & cet homme-cy est Monsieur Pataut, le fils d'un Negociant d'Angoulême.

L'EXEMPT.

Quoi! ce n'est pas là Cartouche?

VALERE.

Vous voyez bien qu'il n'a point de balaffre.

L'EXEMPT.

Ah! cela est vrai, nous l'avions oublié. Mais cependant voilà son Frere qui soutient .....

Ah, ah ! qu'eſt-il donc devenu ?

ORONTE.

Il m'a fait tant de pitié en me ſerrant les mains de toute ſa force, que je n'ai pû .... Mais me voilà bien payé de ma charité. Le petit Maraut m'a eſcamoté mon Diamant. Maugrébleu du ſot que je ſuis !

PATAUT.

Ma foi, j'en ſuis bien aiſe, vous meritez bien cela.

L'EXEMPT.

Allons, Camarades, puiſque Cartouche eſt pris, hâtons-nous d'aller au-devant de ceux qui l'emmenent, pour avoir part à l'honneur de ſa priſe.

SCENE XIII.

ORONTE, ISABELLE, PATAUT, VALERE, JASMIN.

ORONTE.

PArbleu, j'ai fait aujourd'hui de belles affaires; & ce que vous m'aprenez....

VALERE.

Je vous dis la verité, Monsieur. C'est Cartouche qui a volé Monsieur cette nuit.

PATAUT.

Cela est vrai.

VALERE.

Et il s'est servi de ses habits & de ses papiers, pour vous attraper de l'argent & des bijoux.

ORONTE.

Et d'où sçavez-vous cela?

VALERE.

Un Clerc de mon Pere qui s'étoit mis de sa clique, m'a tout avoüé; & c'est lui, qui par mon conseil, pour obtenir sa grace, vient de le faire prendre.

ORONTE.

Ah ! la belle prise ! Mais cependant il m'en coûte plus de douze mille livres.

VALERE.

Ne vous allarmez point. Tout ce qui vous a été pris, auſſi bien qu'à Monſieur, vous ſera rendu. On me l'a promis.

ORONTE *à Pataut.*

Ah ! Monſieur, n'ayant point le bonheur de vous connoître, je vous demande pardon ſi je vous ai traité. ...

PATAUT.

Je n'ai que faire de vos excuſes. Faites-moi rendre au plûtôt ce qui m'a été volé, & je m'en retourne à Angouſême, je n'ai que faire de vous, ni de votre fille.

ORONTE.

Ah ! vous êtes le maître de faire ce que bon vous ſemblera.

SCENE DERNIERE.

ORONTE, ISABELLE, VALERE, JASMIN,

ORONTE.

J'Ai retiré mon dédit, & j'apprens que Cartouche eſt pris, je ſuis trop content. Allons, allons, ne ſongeons qu'à nous réjoüir, & que le Divertiſſement preparé pour les Nôces de Monſieur Pacaut, ſerve de prélude à celles de Valere.

FIN.

DIVERTISSEMENT.

PLUSIEURS MUSICIENS & Danſeurs, & gens de la Nôce.

UN MUSICIEN.

UN jour l'Hymen en embuſcade,
Près de ſes terres rencontra
Les Amours, qui battoient l'eſtrade;
Il fut d'abord, au qui va là?
Ami! répondit la brigade,
Raſſurez-vous, ne craignez rien;
Nous n'avons pas, cher Camarade,
Deſſein d'enlever votre bien,
Nous ne voulons que la paſſade.

DEUXIE'ME MUSICIEN.

A dérober des fleurettes,
Ne paſſez pas vos beaux ans,
Jeunes Coquettes,
Employez mieux votre Printems.
Pour l'avenir, foible reſſource
De n'enlever que des deſirs,
De ne voler que des ſoûpirs,
Il faut aller droit à la bourſe.

ENTRE'E.

VAUDEVILLE.

PREMIER MUSICIEN.

L'Amour eſt un Voleur,
Qui cherche à vous ſurprendre:
Beautez, pour vous défendre,
Armez-vous de rigueur.
En vain il vous proteſte
Qu'il n'en veut point à votre honneur,
Et zeſte, & zeſte, & zeſte,
Si vous laiſſez voler le cœur,
Adieu le reſte.

DEUXIE'ME MUSICIEN.

En vain vous vous flattez,
Gens à bonnes fortunes,
Des Blondes & des Brunes,
D'être seuls écoutez.
En vain un air modeste
Vous empêche d'être jaloux ;
Et zeste, & zeste, & zeste,
Qui peut être foible pour vous,
L'est pour le reste.

TROISIE'ME MUSICIEN.

Le Plumet brusquement.
Frape au cœur d'une Belle ;
L'Abbé dans la ruélle,
L'attaque doucement ;
En vain elle conteste,
Et de l'amour brave les traits ;
Et zeste, & zeste, & zeste,
Un Financier survient après,
Qui fait le reste.

Fin du divertissement.